


FIDE ET FORTITUDINE



LE

THEATRE ANGLOIS.

. . . . . . *Non verbum reddere verbo.*

TOME II.



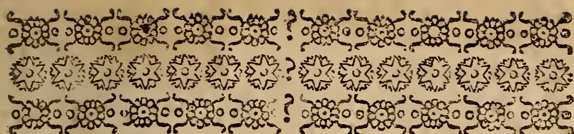
A LONDRES,

M. DCC. XLVI.

LA VIE
ET LA MORT
DE
RICHARD III.
ROI D'ANGLETERRE,
TRAGEDIE
TRADUITE DE L'ANGLOIS

DE

SHAKESPEARE.



PERSONNAGES.

EDOUARD IV. Roi d'Angleterre.

EDOUARD, Prince de Galles. } Fils d'Edouard IV.
RICHARD, Duc d'York. }

GEORGE, Duc de Clarence, Frere d'Edouard IV.

RICHARD, Duc de Glocestre, Frere d'Edouard IV.

LE CARDINAL, Archevêque d'York.

LE DUC DE BUKINGHAM,

LE DUC DE NORFOLK,

LE COMTE DE SURREY,

LE MARQUIS DE DORSET, Fils de la Reine Elizabeth.

MILORD GRAY, Fils de la Reine.

LE COMTE DE RICHEMONT,

L'EVESQUE D'ELY,

MILORD HASTINGS,

SIR THOMAS VAUGHAN,

SIR RICHARD RATCLIF, } Seigneurs attachés au Duc de Glocestre.
MILORD LOVEL, }
CATESBY, }

SIR JAMES TYRREL,

MILORD STANLEY,

LE COMTE D'OXFORD, BLOUNT, HERBERT, SIR GUILLAUME BRANDON, } Seigneurs attachés au Comte de Richemont.

BRAKENBURY, Lieutenant de la Tour de Londres.

DEUX ENFANS DU DUC DE CLARENCE.

MILORD, Maire de Londres.

SIR CHRISTOPHE URSWICK, Prêtre.

ELISABETH, Femme d'Edouard IV.

MARGUERITE D'ANJOU, Veuve de Henry VI.

ANNE Veuve d'Edouard, Prince de Galles.

LA DUCHESSE D'YORK, Mere du Roi Edouard IV. du Duc de Clarence, & du Duc de Glocestre.

LE PREVÔT, COURTISANS, CITOYENS, PHANTÔMES, SOLDATS, &c.

La Scene est en Angleterre.

NB. Quoique cette Tragédie soit intitulée. *La vie & la mort de Richard III.* elle ne comprend guére que les huit dernieres années de sa vie : car elle ouvre, par l'emprisonnement du Duc de Clarence en, 1477, & elle finit par la mort de Richard, à la bataille *de BosWorth*, en 1485.

Cette Piece est traduite aussi litteralement, qu'il est possible (du moins à l'Auteur de cette traduction) de rendre en François ce que l'Original a de hardi, & de singulier. Ceux qui possedent le langage de Shakespeare, ne trouveront surement rien d'outré dans la maniere dont on a tâché de le transmettre dans notre Langue.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE GLOCESTRE, *seul.*



NFIN le glorieux soleil, * du redoutable York, a dissipé l'hyver de nos guerres civiles; & l'aimable printems qui succéde à des jours si orageux, vient de précipiter dans le fond de l'Ocean les nuages qui obscurcissoient notre illustre Maison. Des guirlandes victorieuses, marquent maintenant les li-

* Edouard IV. avoit pris trois soleils pour devise, comme on l'a vû dans Henry VI. à cause des trois Princes de la maison d'York.

mites de notre Empire, & l'amas confus des armes brisées forme le monument éternel de notre gloire. La confiance succéde aux allarmes cruelles, & les sons effrayans de nos marches guerrieres, sont changés en concerts d'allegresse. La fiere Bellone a déridé son front : il n'a plus rien d'affreux, que pour nos ennemis domptés, qu'elle épouvante encore du haut de nos montagnes ; & la discorde oisive est releguée dans les chambres de nos Dames, où elle anime à l'envi nos guerriers, à tenter d'amoureux combats ! .... Mais moi, qui ne suis point formé pour l'amour & ses ruses, ni pour caresser assidûment la glace d'un miroir ; moi, dont les traits grossiers ne sont pas susceptibles de cette impression douce & majestueuse, seules capables de fixer l'attention d'une jeune & légere beauté ; moi, dont la taille courte & disproportionnée semble avoir été faite en dépit de la nature, pour jurer avec les traits de mon visage ; moi enfin, dont la difformité semble annoncer que cette même nature a laissé volontairement

ſon ouvrage imparfait, en me faiſant voir le jour avant le tems preſcrit *par ſes loix ordinaires* : que puis-je faire ? A quoi employerai-je le loiſir que nous laiſſe la paix ? Quels ſeront mes plaiſirs & mes amuſemens ? ... Quoi ? d'aller me promener au ſoleil, pour admirer dans mon ombre toutes les défectuoſités de ma figure ? .. Non, non, puiſque la galanterie, la politeſſe du langage & des manieres ne ſont pas faites pour moi, il faut que je me ſignale par des méchancetés proportionnées à la haine que je porte à ceux qui jouiſſent des plaiſirs que je ne puis goûter. Mes projets ſont bien concertés : les inductions dangereuſes que j'ai ſçû tirer de certaines prophéties obſcures ; les libelles que j'ai fait répandre dans le ſecret ; les ſonges mêmes, que j'ai fait interpréter conformément à mes vûes, ne peuvent manquer d'allumer une haine mortelle entre mon frere Clarence & le Roi. Si Edouard eſt auſſi vrai, & auſſi crédule que je ſuis ſubtil & traître, cette journée ne ſe paſſera pas ſans voir Clarence confiné dans

une obscure prison. Il me suffit, pour l'espérer, qu'Edouard soit déja frappé de la prophétie, qui porte, qu'un homme dont le nom commence par la Lettre G. sera le meurtrier de tous ses enfans ... Noires pensées, rentrez, cachez vous dans mom ame! Clarence vient ici.

SCENE II.

LE DUC DE CLARENCE. BRAKENBURY. *Gardes.*

GLOCESTRE.

BOn jour mon frere! ... Mais, que signifie cette Garde, qui vous accompagne?

CLARENCE.

Je la dois à la tendresse fraternelle du Roi, qui veillant à la sureté de ma personne, m'a donné cette escorte, pour me conduire à la Tour.

GLOCESTRE.

Et sur quoi fondé?

CLARENCE.

Parce que je m'appelle George !

GLOCESTRE.

Hélas, Seigneur, cette faute peut-elle vous être imputée ? C'eſt votre parain ſeul qu'il doit en accuſer. Ce ſeroit donc pour vous faire baptiſer de nouveau qu'il vous enverroit à la Tour ? ... Mais au fond, cher Clarence, de quoi eſt-il queſtion ? Puis-je le ſçavoir ?

CLARENCE.

Oui, quand je le ſçaurai moi-même ; car je vous proteſte que je l'ignore. Tout ce que j'ai compris, c'eſt que le Roi prête l'oreille à des prophéties ; qu'il ajoute foi à des ſonges ; & qu'ayant tiré au hazard une lettre dans l'alphabet, un Magicien lui a prédit que cette lettre, qui étoit un G, étoit l'initiale du nom de celui qui devoit être le deſtructeur de ſa famille. Hélas, parce que mon nom de Baptême commence par cette lettre, il s'eſt mis en tête que c'eſt moi qui ſuis déſigné par l'Oracle ! cette foibleſſe, jointe à quelques autres du même genre, eſt

tout ce que j'ai pû pénétrer des causes de ma disgrace.

GLOCESTRE.

Tel est l'écueil des plus grands hommes, quand ils se laissent gouverner par les femmes! Ce n'est pas le Roi, Seigneur, qui vous envoye à la Tour: c'est Miladi Gray, sa femme; c'est elle seule, cher Clarence, qui le porte à de pareilles extrêmités. N'est-ce pas elle, & son vénérable frere, Antoine Woodvil, qui ont aussi forcé le Roi d'envoyer Mylord Hastings à la Tour, d'où il n'est sorti qu'à ce moment? ... Nous avons tout à craindre, cher Clarence, il est tems de songer à nous!

CLARENCE.

Je crois, en vérité, que personne n'est ici en sureté, que les parens de la Reine, & les Messagers nocturnes qui galopent pour les amours du Roi avec Jeanne Shore. Vous avez sçû, sans doute, les bassesses que Mylord Hastings a faites auprès de cette femme, pour obtenir sa délivrance?

GLOCESTRE.

Humblement prosterné vers sa divinité,
Le Chambellan enfin obtient sa liberté ....

Mais j'en ſçai plus que vous là-deſſus, & je vous le dirai... Je crois pourtant que nous n'avons pas d'autre voye à choiſir; ſi nous voulons nous maintenir auprès du Roi, il faut plier ſous ſa maîtreſſe, & prendre ſa livrée. La jalouſe veuve de Gray, ainſi que la Shore, ſont devenues de puiſſantes protections dans ce Royaume depuis que notre frere les a ennoblies....

BRAKENBURY.

Daignez me pardonner, Seigneurs! Mais le Roi m'a ordonné expreſſément d'empêcher que perſonne, de quelque condition que ce puiſſe être, ait aucune eſpece de converſation privée avec le Duc de Clarence.

GLOCESTRE.

A la bonne heure, Monſieur de Brakenbury! Vous pouvez partager la converſation: il n'eſt pas queſtion de trahiſon entre mon frere & moi, mon ami... Nous diſions, que le Roi eſt ſage & vertueux; que ſa noble Reine eſt dans ſon bel âge, aimable, & point jalouſe.... Nous ajoutions, que la femme de Shore a le pied mignon, la lévre vermeille comme un ceriſe la

langue dorée ; que les parens de la Reine sont maintenant de jolis Bourgeois-Gentils-hommes.... Qu'en dites-vous, Monsieur ? N'êtes-vous pas de notre avis ?

BRAKENBURY.

Seigneur, ces sortes de matieres ne sont pas de mon ressort.

GLOCESTRE.

Que tu es sot ! Te parlai-je en mal de Madame Shore ? Je veux dire seulement, qu'à l'exception d'un seul, ceux qui sont bien avec elle devroient en garder le secret.

BRAKENBURY.

Peut on sçavoir, Seigneur, quel est celui que vous exceptez.

GLOCESTRE.

Eh, son mari, apparemment ! .... Mais serois-tu capable de trahir ma confiance ?

BRAKENBURY.

Moi, Seigneur ? Je n'ai que des pardons à vous demander, & à vous supplier de mettre fin à votre conversation avec le Duc.

CLARENCE.

Je conviens, Brakenbury, qu'il faut

que tu fasse le devoir de ta charge ; & je vais te suivre.

GLOCESTRE.

Puisque la Reine nous hait, c'est à nous d'obéir ! ... Adieu, mon frere ! je vais trouver le Roi. Attendez tout d'une amitié que vous pouvez mettre à toute épreuve ! ... Oui, dussai-je m'abaisser au point d'appeller la maîtresse du Roi, ma sœur, je m'y soumettrai pour hâter votre élargissement ! ... Je vous quitte, en gémissant plus que vous ne pouvez croire, de la fatale brouillerie qui désunit ainsi mes freres !

CLARENCE.

Je suis convaincu de la part que vous y prenez !

GLOCESTRE.

Soyez sûr que votre prison ne sera pas longue : je vous délivrerai bientôt, ou vous me verrez prendre votre place. En attendant, tâchez de patienter.

CLARENCE.

Il le faut bien, par force ! ... Adieu.

SCENE III.

GLOCESTRE, *seul.*

VAs, tu fais un chemin, par lequel tu ne repasseras jamais .... Simple, & trop sincere Clarence! ... Je t'aime tant, que je vais travailler à t'envoyer bien-tôt au Ciel, si tant est cependant que le Ciel veuille recevoir un présent de ma main! ... Mais quelqu'un vient ici? C'est Milord Hastings, tout nouvellement sorti de prison ...

SCENE IV.

GLOCESTRE. MILORD HASTINGS.

HASTINGS.

TRès-gracieux Seigneur, daignez recevoir mes vœux!

CLOCESTRE.

Recevez aussi les miens, cher Milord Chambellan! soyez le bien-reve-

nu au grand jour .... Eh bien, comment avez-vous ſupporté vos fers ?

HASTINGS.

Avec patience, Seigneur, comme il convient aux priſonniers ; mais j'eſpere de vivre aſſez long tems pour remercier, & récompenſer dignement les auteurs de ma diſgrace.

GLOCESTRE.

Oh je n'en doute point ; & ils doivent en attendre autant de Clarence : car vos ennemis ſont auſſi les ſiens, & leur menées ont autant prévalu ſur lui, que ſur nous.

HASTINGS.

Il eſt bien cruel que l'aigle ſoit enchaîné, tandis que de vils oiſeaux de proye exercent impunément leurs ravages !

GLOCESTRE.

Que dit-on de nouveau dans le monde ?

HASTINGS.

Rien de pire que ce qu'on voit ici. Le Roi eſt valétudinaire, foible, & mélancolique ; & les Médecins n'augurent pas bien de ſa maladie.

GLOCESTRE.

Par *Saint Paul*, cette nouvelle ne vaut rien! ... Le Roi a gardé long-tems une diette trop rigoureuse : l'inanition l'a consumé ; on n'y peut penser sans douleur ! . . . Où est-il ? Garde-t'il le lit ?

HASTINGS.

Oui, Seigneur.

GLOCESTRE.

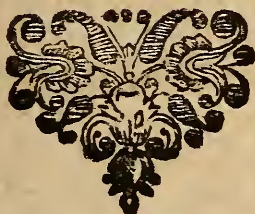
Allez le voir ; je vais vous suivre dans le moment.

SCENE V.

GLOCESTRE, *seul.*

J'Espere que le Roi ne vivra pas long-tems ... Je ne voudrois pourtant pas qu'il mourût avant que j'eusse dépêché George pour l'autre monde. Entrons ; excitons, ranimons la haine qu'il porte à Clarence, & n'épargnons ni mensonges ni raisonnemens captieux, pour achever de l'aigrir contre lui .... Si mes conjectures sont aussi vraies que vraisemblables, Clarence ne

vivra par demain. Dieu peut ensuite disposer du Roi Edouard, & me laisser le soin de bouleverser son Royaume... Alors, j'épouserai la plus jeune des filles de Warwick, quoique son Pere & son mari soient morts de ma main. Le moien le plus promt, pour réduire une femme, c'est de l'épouser. C'est aussi ce que j'ai envie de faire, moins poussé par l'amour, que par d'autres motifs qui n'écloront qu'après notre mariage .... Mais n'allons pas si vîte ... Clarence respire encore ! Edouard tient encore son sceptre ! ... Attendons qu'ils soient morts, pour m'applaudir de mes succès.



SCENE VI.

Le Théâtre change, & représente une Rue, où l'on voit arriver le convoi funébre du Roi Henri VI. avec un détachement de troupes qui l'escorte. Lady Anne, méne le deuil.

LADY ANNE.

ARrêtez, mes amis : laissez reposer ici ce poids honorable (si tant est que l'honneur puisse être enseveli sous un drap mortuaire !) Laissez-moi le tems de payer, par mes pleurs, ce que je dois à la chûte du vertueux Henry. Froides cendres de l'illustre maison de Lancastre ! Précieux reste d'un sang aussi royal, que malheureux ! Triste & déplorable effigie du plus saint des Rois ! Permets que j'invoque ton ombre sacrée, & que je l'invite à entendre les regrets funébres de la malheureuse Anne ! de la veuve de ton fils Edouard ; de ton fils inhumainemen

maſſacré par le même boureau qui ſe baigna dans ton ſang !... Que maudite ſoit la main, dont tu reçûs tant de bleſſures ! Que maudit ſoit le cœur, qui fut aſſez barbare pour concevoir, & conſommer un pareil forfait ! Qu'il tombe, s'il ſe peut, de plus grandes calamités ſur la tête du miſerable (qui nous rend encore plus miſerables par ton trépas) que je n'en puis ſouhaiter au ſerpent, à l'aſpic, & aux inſectes les plus vénimeux ! ... Si le Ciel permet jamais qu'il ſoit Pere, que ſon fils vienne au monde, *avant terme*; que ce ſoit un monſtre, dont l'aſpect hideux trompe les douces eſpérances de ſa mere, & la faſſe frémir d'horreur ! Qu'il ſoit enfin l'héritier des vices & des malheurs de ſon déteſtable Pere !.... Si jamais il ſe marie, puiſſe ſa mort exciter encore plus de fureur & de déſeſpoir dans l'ame de ſon épouſe, que la mienne n'en reſſent pour la perte de mon jeune époux, & pour la tienne ! ... Allons, amis, reprenez votre charge ſacrée, & portons inhumer, à Chertſey, le précieux dépôt que *Saint Paul* vient de nous rendre !... Vous, qui devez être

fatigués de l'avoir porté jusqu'ici, demeurez en ces lieux, tandis que mes soupirs vont accompagner le corps de Henry jusqu'à son tombeau !...

SCENE VII.

LADY ANNE, LE DUC DE GLOCESTRE, &c.

GLOCESTRE.

ARrêtez, vous qui portez ce corps? je vous l'ordonne.

ANNE.

Quel noir Magicien a suscité cette furie, pour venir troubler l'acte de charité le plus respectable ?

GLOCESTRE.

Arrêtez : laissez là ce cadavre ; ou j'en fais un du premier qui m'osera désobéir !

UN OFFICIER.

Seigneur, rangez-vous de grace, laissez passer ce cercueil.

GLOCESTRE.

Insolent ! Recule toi-même, quand je

parle ; & que le fer de ta hallebarde ne soit plus dirigé vers ma poitrine. Ou, par *Saint Paul*, je vais t'abattre d'un seul coup, & te fouler aux pieds.

ANNE.

Quoi, vous tremblez, mes amis ? Je vous vois tous effrayés ? .... Hélas, je ne vous blâme pas ! vous étes mortels; & les yeux mortels ne peuvent supporter la vûe d'un Démon !.... Sors d'ici, effroiable ministre des Enfers ! Ton pouvoir s'est exercé sur ce corps, mais son ame est à l'abri de ta puissance. Ainsi va-t'en : Fuis !

GLOCESTRE.

Point tant de fierté, de grace, mon aimable dévote : ! vous oubliez la charité ! ....

ANNE.

Implacable furie ! au nom du Ciel, fuis, laisse ces lieux en paix ! .... N'es-tu pas satisfait d'avoir transporté les enfers dans cet heureux païs, où l'Echo ne repéte plus que des cris de douleur, & d'affreux gémissemens ? Si la vûe de tes forfaits a tant de charmes pour toi, contemple cet échantillon de tes

carnages ! .... O mes amis, regardez, regardez ! Les blessures du mort se r'ouvrent ; son sang figé se liquéfie, & coule de nouveau ! Rougis, rougis : obscur & méprisable poids de la terre : C'est ta présence qui réchauffe & attire ce sang ! C'est elle seule qui a pû le reproduire dans des veines aussi froides qu'épuisées. Ton inhumanité surnaturelle, produit à tes yeux des effets du même genre .... O Dieu, que ce sang irrite, hâtez-vous de le venger ! ô terre, qui le bût à regret, hâtez-vous de le venger ! Ciel, lancez vos carreaux contre le meurtrier ! ou que la terre ouvre un abîme qui l'engloutisse, comme elle a fait du sang de ce bon Roi, massacré par son bras parricide.

GLOCESTRE.

Vous oubliez, Madame, que la charité ordonne de rendre le bien pour le mal, & de bénir ceux qui nous maudissent ?

ANNE.

Scélérat ! les loix divines, & humaines te sont également inconnuës. La pitié même, qui touche quelquefois

les bêtes les plus féroces, n'a jamais eu d'entrée dans ton cœur.

GLOCESTRE.

C'eſt en quoi vous avez tort de me mettre de leur claſſe, puiſque je ne la ſentis jamais.

ANNE.

Miracle ! le Diable dit la vérité.

GLOCESTRE.

Il eſt encore plus miraculeux de voir un ange auſſi en colere, que vous l'êtes ! .... Daignez me permettre adorable Lady, de vous demander la grace d'un moment d'audience ! vous me verrez bientôt juſtifié de tous ces prétendus crimes.

ANNE.

Daigne me permettre toi-même, infame fleau de l'humanité, de te demander la grace (après t'avoir prouvé tes crimes) de te maudire autant que tu le mérites !

GLOCESTRE

Plus charmante cent fois que ma langue ne peut l'exprimer, daignez entendre mes excuſes avec un peu de patience !

ANNE.

Cœur cent fois plus corrompu, qu'on ne peut le penſer, la meilleure excuſe que tu puiſſe employer, c'eſt de t'aller pendre à l'inſtant.

GLOCESTRE.

Un pareil déſeſpoir me feroit croire coupable.

ANNE.

Il eſt vrai, que la juſte punition que tu t'infligerois à toi-même ne ſeroit pas ſuffiſante pour venger tout le ſang innocent que tu as répandu.

GLOCESTRE.

Vous avez tort de m'en accuſer.

ANNE.

En ce cas, ceux que je pleure ne ſont donc pas morts ? Mais, hélas, ils ne le ſont que trop véritablement ; & c'eſt ta main barbare, qui les coucha dans le tombeau !

GLOCESTRE.

Ce n'eſt pas moi qui ai tué votre époux.

ANNE.

Ciel ! il eſt donc vivant ?

GLOCESTRE.

Non : il eſt mort de la main d'Edouard.

ANNE.

Tu as menti malheureux !... La Reine Marguerite t'a ſurpris retirant ton poignard tout fumant du ſang de mon époux. Tu as même oſé le lui porter à la gorge, & elle étoit morte, ſi ton frere n'étoit arrivé à tems pour détourner le coup.

GLOCESTRE.

Elle m'avoit rendu furieux par ſes calomnies, qui tendoient à me faire croire coupable de ſes propres iniquités.

ANNE.

Ah, rien ne t'a rendu furieux, que ton imagination ſanglante, qui n'enfanta jamais que des idées de meurtre, & de carnage !... Et le Roi, que tu vois, ne l'as-tu pas tué?

GLOCESTRE.

J'en conviens, Madame.

ANNE.

Tu en conviens, monſtre? Et Dieu m'eſt garant que ce ſeul forfait te plongera dans les enfers !... Vit-on jamais un Roi plus moderé, plus doux, plus vertueux ?...

GLOCESTRE.

Il en étoit plus propre à occuper une place dans le Ciel.

ANNE.

Il suffit qu'il y soit, pour que l'entrée t'en soit à jamais interdite.

GLOCESTRE.

Il m'a du moins l'obligation d'y être : un caractére, tel que le sien, n'étoit point fait pour ce monde.

ANNE.

Et le tien fut formé pour briller aux enfers.

GLOCESTRE.

Je connois une place qui me conviendroit mieux, si j'osois vous le dire !

ANNE.

Ce ne peut être qu'un cachot.

GLOCESTRE.

Nenni, Madame, c'est votre appartement.

ANNE.

Qui moi ! Je ne dormirois jamais dans un appartement où tu aurois couché.

GOLCESTRE.

A la bonne heure, Madame ; mais

quand nous y ſerons enſemble, il n'en ſera peut-être pas de même.... Mais, chere Lady Anne, finiſſons ce petit aſſaut de pointes ſatyriques & mordantes, où notre eſprit s'exerce un peu trop longtems : paſſons à une converſation plus douce & plus méthodique... Ne conviendrez-vous pas, que celui qui a été la premiere cauſe du trépas des deux Plantagenettes, Henri, & Edouard, eſt auſſi condamnable que celui qui les a tués ?

ANNE.

J'en trouve dans toi ſeul, & la cauſe, & l'effet.

GLOCESTRE.

Non, votre beauté ſeule en fut la cauſe ; & l'effet ne pouvoit être moindre : votre image toujours préſente à mes yeux, même dans le ſommeil, m'auroit fait entreprendre la perte de tous les humains ; & je ſerois mort content, s'il m'avoit été poſſible de paſſer une heure avec vous.

ANNE.

Si je pouvois le croire, execrable homicide, tu me verrois défigurer, à

tes yeux, ce visage qui auroit eu le malheur de te plaire.

GLOCESTRE.

Mes yeux ne supporteroient point la ruine de tant d'attraits. Il ne sera jamais en votre pouvoir de les flétrir, moi présent. Ainsi que le soleil vivifie la nature, c'est par eux que je vis; c'est d'eux enfin que je crois tenir mon être!

ANNE.

Que les ombres de la nuit obscurcissent tes jours les plus purs! & que la mort soit toujours sur tes traces.

GLOCESTRE.

Epargnez-moi, Madame! votre haine ne suffit-elle pas pour me rendre malheureux?

ANNE.

Ah plût à Dieu! que je me vengerois de toi!

GLOCESTRE.

Ciel! est-il naturel de haïr qui nous aime?

ANNE.

Oui, quand la haine est fondée sur la justice .... N'es-tu pas le boureau de mon époux?

GLOCESTRE.

Si je vous ai privé de votre époux ; c'étoit pour vous en procurer un meilleur.

ANNE.

Hélas ! en eſt-il ſur la terre ?

GLOCESTRE.

Oui, Madame ; il eſt un .... Il vous adore !

ANNE.

Eh, quel eſt ſon nom ?

GLOCESTRE.

Plantagenette.

ANNE.

Ah, mon époux portoit auſſi ce nom !

GLOCESTRE.

J'en conviens : mais celui qui vous aime, eſt d'un tout autre caractére .... Il peut enfin ....

ANNE.

Où donc eſt-il ?

GLOCESTRE.

Il eſt devant vos yeux ! .... Ciel ! vous me crachez au viſage ? ...

ANNE.

Puiſſe ce crachat, être un poiſon pour toi !

GLOCESTRE.

Jamais poiſon ne ſortit d'un lieu ſi délicieux.

ANNE.

Et jamais ſerpent ne fut plus venimeux que celui, que je vois. Fuis, fuis, te dis-je : tu m'infectes les yeux !

GLOCESTRE.

Les vôtres ont enchanté les miens !

ANNE.

Que n'ont-ils la vertu de ceux du Baſilic, pour te donner la mort !

GLOCESTRE.

J'en ſerois plus heureux ! je mourrois du moins tout d'un coup : au lieu, que je meurs à chaque inſtant, en voyant vos beaux yeux irrités contre moi : Ces yeux qui ont eu aſſez de puiſſance pour tirer des larmes des miens, que les remords les plus cruels n'ont jamais pû rendre humides !.... J'ai vû pleurer mon pere ; j'ai vû pleurer Edouard, à l'aſpect tragique de la mort de Rutland, & des gémiſſemens qu'il fit entendre lorſque le noir Clifford le perça de ſon épée ; J'ai vû pleurer votre brave pere, en me faiſant la relation de la triſte mort du

mien; J'ai vû les ſanglots couper vingt fois la parole à ce guerrier, pendant ſa narration, & tous les auditeurs verſer des larmes auſſi abondantes que celles qui tombent des arbres après une groſſe pluie ! .... Tous ces récits funeſtes, tous ces détails ſiniſtres, n'ont jamais pû m'arracher une larme ſincere : un pareil miracle vous étoit réſervé ! jouiſſez de votre victoire, Madame, en voyant mes yeux éteints & baignés dans les pleurs ! .... Je n'ai jamais flaté d'amis, ni d'ennemis ; ma langue n'a jamais pû prononcer un ſeul mot gracieux : & maintenant que j'oſe aſpirer à votre main, ce cœur ſuperbe s'attendrit en s'humiliant, & force ma langue à vous le dire ! .... * Ah ne défigurez point votre belle bouche, pour me marquer toute l'étendue de votre mépris ! ces lévres aimables ſont faites pour l'amour, & l'expreſſion de la haine ne leur eſt pas naturelle. Mais j'apperçois que votre ame vindicative eſt ſourde à mes regrets ! Je vois que

* Il s'apperçoit qu'elle le regarde avec dédain.

tout eſpoir de pardon m'eſt interdit.... Eh bien, Madame, prenez cette épée, plongez-la dans mon ſein: Chaſſez de ce corps malheureux une ame qui vous adore!.... Frappez cruelle! mon eſtomach tout nud ſe préſente à vos coups. Gloceſtre à vos genoux vous demande la mort!...*

Que tardez-vous, Madame?... Frappez, vous dis-je? Oui, c'eſt moi qui ai tué le Roi Henri: mais ce ſont vos attraits qui m'ont forcé à commettre ce crime!.... Qui vous retient encore? Hâtez-vous donc, frappez! c'eſt auſſi cette main qui a immolé le jeune Edouard, votre époux: mais ce nouveau crime eſt l'effet du pouvoir de vos charmes!.... ** Ah reprenez cette épée, ou accordez-moi ma grace!

ANNE.

Léve-toi, fourbe. Je déſire ta mort, mais je dédaigne d'être ton boureau.

* Il met un genou en terre; ſon eſtomach eſt découvert; & Anne en approche la pointe de ſon épée.

** Elle laiſſe tomber l'épée.

GLOCESTRE.

Eh-bien, ordonne-moi de me tuer moi-même : je t'obéis sur le champ.

ANNE.

Je te l'ai déja dit.

GLOCESTRE.

C'étoit dans ta colere .... Mais redis-le-moi encore ; & cette main, que l'amour força d'immoler l'objet de ta tendresse, te convaincra bientôt, en me perçant le cœur, de toute la sincerité de la mienne.

ANNE.

Ah, si je connoissois mieux ce cœur ?....

GLOCESTRE.

Il est aussi vrai, que ma langue.

ANNE.

Je crains bien qu'ils ne soient faux tous deux !

GLOCESTRE.

En ce cas, jamais homme ne fut sincere.

ANNE.

Hélas ! .... reprenez votre épée ....

GLOCESTRE.

[Dites donc, que je suis pardonné ?

ANNE.

Nous verrons par la ſuite.

GLOCESTRE.

M'eſt-il du moins permis d'eſperer ?

ANNE.

Je ne prétens point vous priver de la conſolation permiſe à tous les hommes.

GLOCESTRE.

Daignez donc accepter cette bague ! .... Ciel, l'anneau ſemble avoir été compaſſé ſur votre doigt ! puiſſe mon cœur ainſi s'enchâſſer dans le vôtre ! vous les portez tous deux, & tous deux ſont à vous ! .... Mais oſerois je encore vous ſupplier de m'accorder une autre grace ? une faveur, enfin, que je regarderai comme un gage certain de ma félicité ?

ANNE.

Qu'exigez-vous encore ?

GLOCESTRE.

Qu'il vous plaiſe d'abandonner la conduite de ce triſte convoi à celui qui doit, à plus d'un titre, remplir ce funeſte devoir. Et que vous daigniez aller vous repoſer à Croſby ! j'irai vous y rejoindre, après avoir ſolemnelle-

ment fait inhumer ce noble Roi, dans le monaſtére de Chertſèy, & verſé ſur ſa tombe des pleurs garants du plus cuiſant repentir ! .... Vous me reverrez bientôt voler vers vous, avec des ſentimens dignes de vos vertus .... Ne me refuſez pas cette grace, que des raiſons auſſi importantes que ſecrettes, me font deſirer ardemment !

ANNE.

Je vous l'accorde de tout mon cœur; & je vois avec joie, que vos remords peuvent être ſinceres ..... Traſſel, & Barclay, * ſuivez-moi.

GLOCESTRE.

Ne me direz-vous point adieu ?

ANNE.

C'eſt plus que vous ne méritez ! mais depuis que vous m'avez apris ce qui peut vous flater, je veux bien que vous imaginiez que je vous l'ai déja dit.

* A ſes femmes.

SCENE VIII.

LE DUC DE GLOCESTRE.
Les Officiers & la suite du Convoi.

GLOCESTRE.

ALlons, Meſſieurs, qu'on emporte ce corps. Marchons.

UN OFFICIER.

Allons-nous à Chertſey, noble Seigneur ?

GLOCESTRE.

Non, portez-le aux Moines-Noirs ; & attendez-moi là.

SCENE IX.

GLOCESTRE, *ſeul.*

PArla-t-on jamais d'amour à une femme, dans une pareille ſituation? & n'eſt-il pas plus ſingulier encore, de l'y avoir trouvé ſenſible?...J'ai pourtant

tout lieu de croire que ma conquête est assez assurée ? Mais mon dessein n'est pas de la conserver longtems.

Quoi donc ? moi, qui ai massacré son époux, & son pere, j'ose lui parler d'amour dans le fort de sa douleur & de sa rage ? dans le tems même où sa bouche exhale autant de transports que ses yeux versent de larmes ? en présence des témoins muets & sanglans de ma barbarie ? en dépit du Ciel, de sa conscience, & de mon crime, qui crient vengeance contre moi ? . . . . Que de motifs de haine & de mépris ! . . . . Qu'avois-je à leur opposer ? qu'est-ce qui pouvoit parler en ma faveur ? l'enfer seul, & mes regards étudiés ! . . . . Ah, si j'ai pû la vaincre avec ces seules armes, le plus foible bras peut aspirer à la conquête de l'univers. . . . Mais a-t-elle pû si tôt oublier son époux ? ce brave & jeune Edouard, que ma fureur a poignardé à Tewksbury, il n'y a pas encore trois mois ? ce Prince, le plus sage, le plus vaillant, le plus accompli que la nature forma jamais ? Peut-elle laisser tomber ses regards jusques

ſur moi, qui en tranchant le fil des jours naiſſans de ſon aimable époux, l'ai condamnée à un triſte, & douloureux veuvage ? ſur moi, que la flaterie la plus outrée n'oſeroit apprécier à la moitié de ce que valoit ſon Edouard ? ſur moi, miſérable boiteux, & en tous ſens diſgracié de la nature ? ſur moi, enfin, qui pourrois tranſporter ma qualité de Duc au plus vil mendiant, ſans craindre que ceux qui ont oüi parler de moi cruſſent être trompés en voyant ce nouveau Duc ! en vérité, il faut que cette femme trouve en moi quelque mérite qui me ſoit échapé à moi-même ! cet évenement va me mettre en dépenſe de miroirs, & de tailleurs, pour chercher les moyens de déguiſer les défauts de ma figure ; & puiſqu'on me perſuade que je ſuis moins laid que je ne penſois, il faut bien qu'il m'en coûte un peu. Mais commençons par faire enterrer ce ſot ; * & retournons ſoupirer aux genoux de Lady Anne.

Soleil ! en attendant que j'achete un miroir ;
Brille, & procure-moi le plaiſir de me voir.

* Parlant d'Henri VI.

SCENE X.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi d'Angleterre.

LA REINE ELIZABETH MILORD RIVERS. MILORD GRAY.

M. RIVERS.

NE vous déſolez point, Madame! Je ne doute pas que le Roi ne recouvre bientôt la même ſanté dont il jouiſſoit.

M. GRAY.

Votre douleur & vos inquiétudes, ne ſervent qu'à le rendre plus malade. Au nom du ciel, Madame, tâchez de vous moderer! Et, s'il ſe peut, ne paroiſſez devant le Roi, qu'avec des yeux plus tranquilles & plus gais.

LA REINE.

Hélas! que deviendrois-je, ſi le Ciel me l'ôtoit?

GRAY.

Vous n'auriez à pleurer d'autres malheurs, que celui d'avoir perdu un si bon mari.

LA REINE.

Ce malheur seul renferme tous les autres !

GRAY.

Le Ciel vous a donné un fils, dont l'excellent caractére sera votre consolation.

LA REINE.

Il est bien jeune ! & sa tutelle sera confiée au Duc de Glocestre, qui me hait, ainsi que vous.

M. RIVERS.

Est-il arrêté, qu'il aura la Régence ?

LA REINE.

La chose n'est encore que projettée : mais, si le Roi meurt, elle aura lieu.



SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. LE DUC DE BUKINGHAM. MILORD STANLEY.

M. GRAY.

VOici Mylords de Bukingham, & Stanley ...

M. BUKINGHAM.

Que votre Majesté, daigne recevoir mes respects !

M. STANLEY.

Puisse votre Majesté recevoir les vœux que je fais pour sa félicité !

LA REINE.

La Comtesse de Richemont, cher Mylord Stanley, ne pense surement pas comme vous. Cependant, quoiqu'elle soit votre épouse, & qu'elle me haïsse, soyez certain, Mylord, que ce que j'ai souffert de son arrogance ne rejaillit point sur son mari.

M. STANLEY.

Je vous supplie, Madame, de ne point

ajouter foi aux bruits calomnieux que l'envie & la jalousie ont répandus contre elle ; ou s'ils contiennent quelques vérités, daignez plutôt les imputer à la foiblesse d'une femme malade & chagrine, qu'à sa malice.

LA REINE.

Avez-vous vû le Roi aujourd'hui, Mylord ?

M. STANLEY.

J'en sors, avec le Duc de Bukingham, Madame.

LA REINE.

Que pensez-vous de sa santé, Mylords ?

M. BUKINGHAM.

Madame, il y a tout à esperer. Le Roi nous a paru de fort bonne humeur.

LA REINE.

Que Dieu vous entende ! . . . Vous a-t-il parlé d'affaires ?

M. BUKINGHAM.

Oui, Madame. Sa Majesté veut pacifier les différends du Duc de Glocestre, avec vos freres, ainsi que ceux de ces derniers avec Mylord Chambellan. Il vient de les mander tous.

LA REINE.

Je ſouhaite qu'il réuſſiſſe .... * Mais j'en ſens toute l'impoſſibilité ..... Je crois que notre proſpérité a atteint ſon dernier terme !

* A part.

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. LE DUC DE GLOCESTRE, *entre.*

C'Eſt m'inſulter, & je ne le ſouffrirai pas ... Qui ſont ceux qui oſent ſe plaindre au Roi, de mes mépris, ou de ma haine ? Par *ſaint Paul* ! c'eſt l'aimer bien ſingulierement, que de lui rompre les oreilles de ſemblables tracaſſeries ? Quoi, parce que je ne ſuis ni flatteur, ni ami de tout le monde ; que je ne ris point au premier venu ; que j'ignore l'art de cajoller poliment les gens, en les trompant ; parce qu'enfin, les courbettes Françoiſes me déplaiſent

autant que toutes les autres ſingeries des fades Courtiſans : Je ſuis donc regardé comme un cœur plein de fiel, ou comme un ennemi du genre humain ? Il ne ſera donc plus permis d'être ſimple dans ſes manieres & dans ſes mœurs, à moins qu'on ne veuille riſquer d'être regardé comme un homme dangereux par tous les fats & les brillans *colifichets* de la Cour ?

M. GRAY.

Seigneur, l'aſſemblée eſt nombreuſe : peut-on ſçavoir, à qui vous en voulez ?

GLOCEST.

A toi-même, qui n'as pas plus de probité, que d'indulgence pour autrui ! De quelle injure te plains-tu ? Quel tort t'ai-je jamais fait, non plus qu'à lui *, à lui, ou à qui que ce ſoit de ta cabale ?... Dieu vous confonde tous ! Votre Roi, qu'il conſerve mieux que vous ne le ſouhaitez, a-t-il pû, depuis quelque tems, reſpirer

* En montrant les autres Seigneurs.

un quart d'heure, ſans être fatigué par vos infâmes délations?

LA REINE.

Mon frere de Gloceſtre, vous vous emportez mal à propos. Le Roi, de ſon propre mouvement, & ſans en avoir été ſollicité par perſonne, a réfléchi ſur la haine que vous laiſſez ſouvent éclater, malgré vous, contre mes enfans, contre mes freres, & contre moi-même. Il vous a mandé, pour ſçavoir de votre bouche, les cauſes de votre averſion, afin d'y apporter remede s'il eſt poſſible.

GLOCEST.

Je n'y comprens plus rien! Le monde eſt devenu ſi pervers, que je vois tous les jours le Roitelet enlever de riches proyes dans des lieux où l'Aigle même n'oſeroit diriger ſon vol!... En vérité, depuis que bien des Roturiers ſont devenus Gentilshommes, bien des Gentilshommes ſont devenus Roturiers!

LA REINE.

Ah, mon frere, nous connoiſſons le fond de votre ame!.... Vous êtes jaloux de l'avancement de mes amis;

Dieu permettra que nous n'aurons jamais beſoin de vous.

GLOCEST.

En attendant Dieu permet, Madame, que nous ayons beſoin de votre protection. Mon frere eſt en priſon, par vos menées ſecrettes; je ſuis moi-même diſgracié; la nobleſſe du Royaume eſt mépriſée, & ſans crédit, tandis que toutes les graces ne ſe repandent que pour illuſtrer des perſonnages qui deux jours auparavant étoient à peine dignes d'être ennoblis!

LA REINE.

Par le nom de celui qui m'a tiré de la condition médiocre, mais tranquille, dont je jouiſſois, pour m'élever à une grandeur dont je n'ai jamais goûté les charmes ſans inquiétude, je jure que je n'ai point aigri le Roi contre le Duc de Clarence! Il eſt honteux à vous, Seigneur, de m'injurier au point de m'accuſer d'une telle baſſeſſe!

GLOCEST.

Vous nierez donc auſſi, de n'avoir

point causé l'emprisonnement de Mylord Hastings?

M. RIVERS.

Elle le peut, Seigneur, car.....

GLOCEST.

Elle le peut, Mylord Rivers? .... Eh, que ne peut-elle pas? Elle peut, par exemple, vous aider à obtenir des préférences signalées sur des rivaux qui valent cent fois mieux que vous; & nier ensuite fermement d'avoir eu part à vos succès, afin de vous laisser toute la gloire du triomphe .... Que ne peut-elle pas, encore un coup? .... Elle pourroit, si l'envie lui en prenoit.... marier... oh, oui, elle le pourroit! ....

M. RIVERS.

Qu'entendez-vous? Qui, marier?

GLOCEST.

Qui? Un Roi, par exemple, avec... Mais je m'entends.... Avouez que votre ayeule n'a jamais fait un aussi bon marché?

LA REINE.

Mylord de Glocestre, j'ai trop souf-

fert vos insultes grossieres, & vos brocards amers! Que Dieu me punisse, si je ne me plains au Roi de les avoir endurés si patiemment. Je préférerois la servitude à la couronne, si je ne pouvois la porter qu'à ce prix... Hélas, grace à votre haine, je n'ai guere gouté le bonheur, d'être Reine d'Angleterre!...

SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs. LA REINE MARGUERITE.

LA R. MARG.

TEl peu que tu l'ayes gouté, ce n'a pû être qu'à mes dépens. Les honneurs dont tu jouis, le Trône que tu occupes, & le nom que tu portes, n'appartiennent qu'à moi.

GLOCEST. *à la R. Elizabeth.*

Quoi donc, vous me menacez de porter des plaintes au Roi?... Eh, Madame, vous le pouvez! Surtout ne m'épargnez pas! Sçachez même, que je

je me prépare à lui avouer tout ce que je vous ai dit . . . Il eſt tems que je parle : le Roi a preſque oublié combien je ſuis malheureux.

LA REINE MARG.

Hors d'ici démon ! Je te reconnois trop bien. Tu as tué mon mari, dans la Tour, & mon fils Edouard à *Tewkſbury.*

GLOCEST. *à la Reine Eliſabeth.*

Avant que vous fuſſiez Reine, & que votre mari fût Roi, on ſçait ce que j'ai fait pour lui. Fleau de ſes adverſaires, eſclave de ſes amis, plus jaloux mille fois de ſa gloire que de la mienne, j'ai répandu mon ſang, pour couronner le ſien.

LA REINE MARG.

Ah, tu as répandu du ſang bien plus illuſtre encore !

GLOCEST. *à la Reine Eliſabeth.*

Pendant tout ce tems-là, votre époux Gray, & vous même, Madame, étiez les plus zelés partiſans de la faction de Lancaſtre ! vous en étiez auſſi Rivers ? .... Que dis-je ? Eh votre époux, Madame, n'étoit-il pas du nombre des rebelles, qui furent

tués dans la bataille que Marguerite perdit à Saint Alban ? .... Souffrez donc que je vous remette en mémoire, puisque vous l'avez oublié, ce que vous étiez alors, & ce que vous êtes aujourd'hui : que je le compare enfin avec ce que j'étois, & ce que je suis maintenant.

LA REINE MARG.

Tu n'étois qu'un infame Assassin, & tu l'es encore.

GLOCESTRE.

L'infortuné Clarence abandonna son pere Warwick, & se rendit parjure ... Pardonnez-lui, grand Dieu !....

LA REINE MARG.

Qu'il le punisse plûtôt ?

GLOCESTRE.

Eh pourquoi Clarence se rendit-il parjure ? pour aider Edouard à monter sur le Thrône .... Quelle est aujourd'hui sa récompense ? un cachot, & des chaînes ..... Ah, que n'ai-je le cœur aussi dur que l'est celui d'Edouard ! ou, que celui d'Edouard n'est-il aussi tendre, & aussi sensible que le mien !... Mais je suis trop simple & trop crédu-

le, pour vivre dans un monde ſi corrompu !

LA REINE MARG.

Fuis donc vîte aux enfers, & purge la terre de ta préſence ; le Thrône t'attend là.

M. RIVERS.

Duc de Gloceſtre, dans ces tems orageux, où vous nous accuſez d'avoir été les ennemis de votre maiſon, nous ſervions notre maître & notre légitime Roi. Nous en ſerions de même pour vous, ſi vous deveniez jamais notre Souverain.

GLOCESTRE.

Si je devenois jamais ?... J'aimerois mieux devenir ... Ah loin de moi de pareilles idées !

LA REINE ELIZAB.

Tel peu ſenſible que vous puiſſiez vous croire au plaiſir de regner en ces lieux, ſoyez certain, Seigneur, que j'en goûte encore moins, en m'en voyant la Reine.

LA REINE MARG.

La Reine de ces lieux connoît donc peu la joie, car c'eſt moi qui la ſuis, & je ne la connus jamais ! ... Mais c'eſt

trop longtems me contenir, ... Ecoutez-moi, barbares & audacieux Pirates, qui disputez pour le partage de mes dépouilles .... Qui de vous tous osera me regarder en face, sans frémir ? Si je ne fus jamais votre Reine légitime, pourquoi vous vois-je interdits & soumis comme des Sujets ? Et si vous croyez avoir eu droit de me déthrôner, pourquoi vous vois-je trembler comme des rebelles ? .... * Ah, modeste scelerat, ne sors pas, je t'en prie.

GLOCESTRE.

Que veux-tu, vieux spectre ? Pourquoi viens-tu t'offrir à mes regards ?

LA REINE MARG.

Uniquement pour faire une répétition de l'histoire que tu viens de tronquer; & tu ne sortiras pas que tu ne l'aye entendue. Tu me dois un époux, tu me dois un fils, tu me dois un royaume .... C'est par toi que j'ai tout perdu ! ... Quant à vous, Madame, ** la douleur que j'éprouve, vous appartient

* Au Duc de Glocestre.

** A la Reine Elizabeth.

de droit; & les plaiſirs que vous goûtez m'appartiennent : vous n'en jouiſſez que par uſurpation.

GLOCESTRE.

Souviens-toi des malédictions de mon Pere, lorſque tu deshonoras ſon front guerrier avec une couronne de papier; Lorſque les opprobres que tu lui fis eſſuyer, changerent ſes yeux en fontaines; Lorſque, pour lui mieux déchirer le cœur, tu lui envoyas un mouchoir trempé dans le ſang innocent de ſon fils, Rutland! .... Toutes les imprécations qu'il lança alors contre toi ſont tombées ſur ta tête coupable : c'eſt le Ciel même, & non pas nous, qui t'a puni de tes forfaits.

M. HASTINGS.

Oh, l'action étoit cruelle, d'immoler ſans raiſon ce jeune Prince!

M. RIVERS.

Les tyrans mêmes pleurerent, quand ils en furent inſtruits.

M. DORSET.

Et l'univers, en prévit la vengeance.

BUKINGHAM.

Northumberland, ici préſent, ne put alors retenir ſes larmes.

LA REINE MARG.

Quoi donc, avant que j'arrivaſſe ici, vous étiez tous animés l'un contre l'autre, & prêts à vous égorger? Maintenant vous réuniſſez toutes vos haines contre moi? ... Vous croyez que les malédictions du Duc d'York ont eu aſſez de crédit au Ciel, pour cauſer la mort du Roi Henry, celle de mon cher Edouard, la perte de leur couronne, & mon déplorable banniſſement?... Eh bien, ſi cela eſt, entre-ouvrez-vous épaiſſes nues, livrez paſſage à mes vives malédictions ..... Qu'au défaut de la guerre, je ſois vengée par la crapule! Que votre Roi périſſe & tombe par elle, comme les nôtres ſont tombés par le fer, pour le faire Roi! Que ton fils Edouard, * qui porte le nom de Prince de Galles (nom uſurpé ſur mon Edouard) meure dans ſa jeuneſſe d'une mort violente! Toi, qui portes le nom de Reine à mes

* A la Reine Elizabeth.

dépens, ſois auſſi malheureuſe que moi: Survis à ta gloire! .... Puiſſe-tu vivre aſſez long-tems pour déplorer la perte de tes enfans, & pour voir, ainſi que moi, de cruels uſurpateurs parés de leurs dépouilles ſanglantes! Pleures long-tems tes jours heureux avant que de mourir; & enfin, deſſechée par tes longues douleurs, meurs privée des doux noms de mere, de femme, & de Reine d'Angleterre! ... Vous, Rivers, & Dorſet, qui fûtes préſents, ainſi que vous Haſtings, lorſque mon fils expira ſous le poignard, je demande au Ciel qu'aucun de vous ne vive ſuivant le cours ordinaire de la nature: mais que vous périſſiez tous par quelque açcident auſſi fatal qu'imprévû!

GLOCESTRE.

Eh bien, odieuſe Megere! ta conjuration eſt-elle finie?

LA REINE MARG.

Ciel! je t'avois oubliée? ... Arrête, monſtre, il faut que tu m'entendes. ... Si le Ciel a quelques fleaux qui nous ſoient encore inconnus, qu'il les raſſemble tous pour en accabler ta tête criminelle quand la meſure de tes for-

faits ſera comble ! Que ſa vengeance, aſſiege de toute parts l'infâme perturbateur du repos de l'univers ! Que le ver rongeur de tes remords vienne alors déchirer, & dévorer ton cœur ! Que tu frémiſſe à la vûe de tes amis ; que tu mette toute ta confiance dans ceux qui voudront te trahir, ſous le voile de l'amitié ! Que le ſommeil ne ferme jamais ton œil perfide, à moins que ce ne ſoit pour offrir à ton imagination tous les ſpectres de l'enfer !... Voilà le partage que je te ſouhaite, à toi, difforme avorton de la nature ! à toi, qu'elle eut ſoin de marquer en naiſſant du ſceau de la réprobation ! à toi, qui déchiras le ſein où tu pris la naiſſance ! à toi, vil opprobe du genre humain ! fleau de la probité, déteſtable....

GLOCESTRE.

Marguerite ?...

LA REINE MARG.

Richard ?

GLOCESTRE.

Quoi ?

LA REINE MARG.

Je ne t'appelle point.

GLOCESTRE.

En ce cas j'ai tort. Je m'imaginois que tous ces noms odieux, que tu viens de prononcer, s'adressoient à moi.

LA REINE MARG.

Tu ne te trompois pas : mais ne songe point à la replique jusqu'à ce que j'aye fini ma malédiction.

GLOCESTRE.

Ah, je me tais, puisque c'est de la tienne dont tu parles !

LA REINE ELIZAB. *à Marg.*

Ainsi, Madame, toutes les imprécations que vous venez d'épuiser retombent sur vous-même.

LA REINE MARG.

Pauvre Reine en peinture ! vain phantôme de ma grandeur passée ! pourquoi caresses-tu cette perfide araignée, dont la toile envenimée t'environne déja de toutes parts ! . . . Insensée, aveugle que tu es, achéve d'aiguiser le couteau qui doit t'égorger !... Il viendra un tems où tu croiras mon secours nécessaire pour maudire à ton gré le serpent que tu flattes.

HASTINGS *à la Reine Marguerite.*

Fausse & impérieuse femme ! ter-

mine enfin tes imprécations frénétiques, de crainte que pour ton malheur tu ne lasses notre patience.

LA REINE MARG.

Eh, malheur à vous-même, qui avez êpuisé la mienne !

M. RIVERS.

Dussions nous être encor vos sujets, vous nous forceriez de vous apprendre vos devoirs.

LA REINE MARG.

Pour bien remplir le vôtre, il faudroit m'obéir : cela seul m'apprendroit à regner & à ne pas oublier ce que je dois à des sujets soumis. Si vous n'étiez des rébelles, ce premier devoir ne vous seroit pas inconnu.

M. DORSET.

Ne disputez point avec elle, Milord : elle est furieuse.

LA REINE MARG.

Taisez-vous, Milord de fraîche date : à peine l'écriture de vos titres de noblesse a-t'elle eu le tems de sécher.... Songez plûtôt combien il seroit cruel pour vous, de retomber dans votre premier état. Plus on est élevé, plus l'o-

rage eſt à craindre, & plus la chûte eſt mortelle.

GLOCESTRE.

Le conſeil eſt fort bon, profitez-en, Marquis.

M. DORSET.

Il vous regarde, Seigneur, autant que moi.

GLOCESTRE.

Sans doute, & beaucoup plus même : mais ma naiſſance....

LA REINE MARG.

Ta naiſſance? Eh, regarde mon fils, que ta rage a plongé dans la nuit du tombeau! c'eſt au prix de ſon ſang que tu a acquis le rang dont tu te vantes. Puiſſe un autre gagner le tien au même prix!

BUKINGHAM.

Finiſſez ,; Madame, & ſi ce n'eſt par charité, que ce ſoit du moins par politique.

LA REINE MARG.

N'attens de moi ni charité ni égards. En a-t'on eu pour moi, quand on a maſſacré tous les miens? Cher & noble Bukingham, je te baiſe la main en ſigne d'amitié. Que le Ciel te ſoit tou-

jours propice, ainſi qu'à ton illuſtre Maiſon ! Tes habits ne ſont pas teints de mon ſang, & tu n'es point compris dans les vœux cruels que je viens de faire.

BUKINGHAM.

J'eſpere qu'ils ne ſeront fatals à perſonne de ceux qui ſont ici : la force des malédictions expire au bout des lévres de ceux qui les prononcent.

LA REINE MARG.

Je crois au contraire qu'elles pénetrent les Cieux, quand elles ſont fondées ſur la juſtice ; & qu'elles réveillent la Divinité.... * O Bukingham ! défiez-vous de ce jeune dogue. ** Il careſſe d'abord, mais c'eſt pour mordre plus ſûrement ; & le venin de ſa morſure eſt mortel. N'ayez rien à démêler avec lui ; gardez-vous de lui : le crime, la mort & l'enfer ſont dans ſon cœur ; & leurs miniſtres dirigent tous ſes pas.

GLOCESTRE.

Que vous dit-elle, Milord Bukingham ?

* Bas à Bukingham.

** Montrant Gloceſtre.

BUKINGHAM.

Rien qui mérite attention, Seigneur.

LA REINE MARG.

Quoi, Bukingham, tu méprises le conseil que je te donne, & tu flattes celui dont je t'avertis de te défier!.,.. Tu te souviendras un jour, dans l'amertume de ton cœur, de ce que je t'ai dit; & tu avoueras, mais trop tard, que Marguerite a prophétisé juste.... Soyez, tous tant que vous êtes, les objets de sa haine jusqu'à la mort: qu'il soit toujours l'unique objet de la vôtre; & que le Ciel vous haïsse encore plus!... Adieu.

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs, à la réserve de la Reine Marguerite.

BUKINGHAM.

SEs imprécations me font dresser les cheveux.

M. RIVERS.

Je suis aussi émû; & je m'étonne de ce qu'on la laisse en liberté.

GLOCESTRE.

Pour moi je ne puis la condamner : elle a essuyé de trop cruelles peines ; & je me repens, en mon particulier, du mal que je lui ai fait.

M. DORSET.

Je ne me rappelle pas de lui avoir jamais donné lieu de se plaindre de moi.

GLOCESTRE.

Vous avez pourtant la meilleure part de ses malédictions. A mon égard, j'ai toujours agi avec trop de chaleur, en rendant service à mes amis ; & je sens bien que je m'en repens trop tard.... Hélas ! le pauvre Clarence en est également fort bien récompensé..... On l'a si bien lié, qu'on n'a plus à craindre ses reproches. Dieu le pardonne à ceux qui en sont les auteurs !

M. RIVERS.

Rien n'est plus grand & plus vertueux que de prier pour ceux qui nous ont fait du mal....

GLOCESTRE.

C'est ma coutume ordinaire, & je la crois bonne.

SCENE XV.

Les mêmes Acteurs. CATESBY.

CATESBY.

MAdame, le Roi vous demande; & vous auſſi, Milords.

LA REINE.

Nous y allons, Cateſby. Milords, ne venez-vous point avec nous ?

M. RIVERS.

Madame, nous ſuivons votre Majeſté.

SCENE XVI.

LE DUC DE GLOCESTRE *ſeul.*

JE fais le mal, je crie le premier, & je mets ſur le compte d'autrui toutes les méchancetés dont je ſuis l'auteur ſecret. Je pleure Clarence, en préſence de Stanley, Haſtings & Bukin-

gham ; & ils ſont aſſez dupes pour croire mes larmes ſincéres, tandis que c'eſt moi ſeul qui ſuis la cauſe de ſon emprisonnement ! Je leur perſuade enfin, que c'eſt la Reine & ſa famille qui ont irrité le Roi contre lui ; & convaincus de cette vérité, ils m'exciteront bientôt d'eux-mêmes à me venger de Rivers, de Dorſet & de Gray.... Mais je leur répondrai, en ſoupirant, que la religion défend de rendre le mal pour le mal... C'eſt ainſi que couvrant ma ſcélerateſſe du manteau ſpécieux de la charité, je paſſerai pour un Saint, tandis que je jouerai le rôle du Diable..... Mais ſilence ! Voici mes Braves....



SCENE XVII.

GLOCESTRE, DEUX ASSASSINS.

GLOCESTRE.

EH bien, mes valeureux compagnons, comment va-t-il? vous disposez-vous à mettre notre avanture à fin?

I. ASSASSIN.

Nous y marchons, Seigneur; & nous ne venons que pour vous demander un ordre, pour nous faire pénétrer jusqu'aux lieux où le prisonnier est gardé.

GLOCESTRE.

C'est fort bien pensé. J'ai l'ordre dans ma poche.... Dès que vous aurez fait, réfugiez vous à Crosby. Mais que l'exécution soit prompte; & point de pitié!... Gardez-vous, sur tout, d'entrer en discours avec lui: car, Clarence est éloquent, & il pourroit vous attendrir.

II. ASSASSINS.

Ne craignez rien, Seigneur : nous n'aimons pas à jazer. Les grands parleurs disent beaucoup, & font peu. Pour nous, soyez certain que nous agissons plus de bras que de la langue.

GLOCESTRE.

C'est-à-dire que vos yeux s'endurcissent, à proportion de ce que ceux des autres s'attendrissent. J'aime les cœurs de cette espece .... Allez, partez : voilà votre ordre ; achevez vîte.

SCENE XVIII.

Le Théâtre représente la Tour de Londres.

LE DUC DE CLARENCE.
BRAKENBURY.

BRAKENBURY.

SEigneur, pourquoi vous trouvai-je aujourd'hui l'œil si sombre, & si chargé d'ennui ?

CLARENCE.

Hélas! J'ai paſſé une ſi cruelle nuit, ſi pleine de viſions ſiniſtres, & de rêves funeſtes, que je balancerois d'acheter mille jours heureux s'ils étoient mis à pareil prix! ... Jamais tant de terreur ne pénétra mon ame.

BRAKENBURY.

Ciel! & de quelle nature étoient donc ces rêves, Seigneur?

CLARENCE.

Je ſongeois, qu'après m'être échapé de la Tour, je m'étois embarqué avec mon frere de Gloceſtre, pour chercher un azile chez le Duc de Bourgogne. Gloceſtre me faiſoit promener ſur le tillac du vaiſſeaux, d'où nous jettions un œil douloureux ſur l'Angleterre en nous rappellant les révolutions cruelles dont la querelle des deux roſes a gravé les époques avec des traits de ſang! ... Je crois, alors, voir Gloceſtre ébloui, & prêt à tomber. Je veux le retenir: mais il me porte un coup ſi terrible, qu'il me jette dans la mer .... C'eſt là, grand Dieu! que je ſentis toute l'horreur du ſupplice, d'un homme qui ſe noye. Quel bruit ef-

frayant les flots ne faisoient-ils pas ronfler dans mes oreilles ! Quelles images funebres, & fantastiques ! ne frapperent point mes yeux ! Mille gouffres ouverts prêts à m'engloutir, mille malheureux mortels rongés par les poissons, des lingots d'or, des ancres de vaisseaux, des monceaux de perles, des coquillages rares, des pierres inestimables, & des joyaux de toute espece ! Ici des têtes de morts me paroissoient remplies de ces richesses ! Là, je voyois d'autres crânes où de gros diamans tenoient la place que les yeux y avoient jadis occupée, & qui en éclairant de leurs feux la profondeur de l'abîme, sembloient regarder d'un œil mocqueur une forêt d'os humains dispersés sur le sable ! ....

BRAKENBURY.

Mais, Seigneur, les horreurs de la mort vous laissoient-elles le loisir de faire toutes ces remarques ?

CLARENCE.

Je le rêvois ainsi. j'essayai même plusieurs fois de mourir : mais toujours vainement. La mer jalouse de conserver mon ame, sembloit resserrer

toutes les issues par où elle auroit pû s'échapper pour gagner le vuide de l'air.

BRAKENBURY.

Et vous ne vous éveillâtes pas dans une telle agonie ?

CLARENCE.

Non, mon rêve continua même après ma mort. C'est alors que mon ame éprouva d'autres tourmens. Je crus passer le fleuve funeste avec ce vieux Nocher si renommé dans la Fable. La premiere Ombre que je rencontrai étoit celle de mon beau-pere, le grand Warwick, qui s'écria : *Ah ! quel supplice assez grand les Enfers auront-ils pour punir le parjure Clarence ?* Et disparut. Je vis ensuite errer une Ombre qui me parut un Ange : sa chevelure étoit brillante, quoique teinte de sang, & j'entendis crier : *Le voilà enfin venu ce traître, ce parjure Clarence, qui m'a poignardé aux Champs de Tewksbury ! Emparez-vous de lui, Furies infernales : on le livre à votre rage !* A ces mots, je me vis environné d'une légion de Spectres horribles, dont les cris affreux m'éveillerent enfin. Et ce songe lugubre a tellement frappé mon

imagination, que je me crois encor au milieu des Enfers.

BRAKENBURY.

Je ne m'en étonne pas, Seigneur : je tremble moi-même au ſeul récit que je viens d'entendre.

CLARENCE.

Hélas, mon cher Brakenbury, la conſcience me reproche d'avoir trop bien ſervi Édouard ! Je me ſens déchiré de remords.... Et tu vois la récompenſe que je reçois du Roi !.... O Ciel ! ſi mes ardentes prieres, & la vivacité de mon repentir ne peuvent t'appaiſer, venge-toi ſur moi ſeul : punis-moi dès à préſent, mais épargne mon épouſe & mes enfans : ils ne t'ont jamais offenſé.... Je te prie, cher Brakenbury, de demeurer auprès de moi. Mon ame eſt ſurchargée de peines, & mon corps de laſſitude ; je croi que le ſommeil vient m'offrir quelque ſoulagement... *Il s'endort.*



SCENE XIX.

BRAKENBURY, LES DEUX ASSASSINS.

CLARENCE *endormi.*

BRAKENBURY.

QUI eſt là ?

I. ASSASSIN.

Je voudrois parler au Duc de Clarence.

BRAKENBURY.

Cela eſt-il preſſé ?

I. ASSASSIN.

Le plûtôt vaut le mieux. . . . Voyez notre commiſſion ; & finiſſons.

BRAKENBURY, *après avoir lû.*

Cet ordre m'enjoint de remettre le Prince entre vos mains ; je n'en veux pas ſçavoir davantage, de peur d'en trop apprendre pour mon repos. . . . . Vous voyez le Duc : il dort ; & voici les clefs. . . . Je vais rendre compte au Roi de la maniere dont j'ai obéi à ſes ordres.

I. ASSASSIN.

Cela eſt prudent, Monſieur, & vous pouvez partir.

II. ASSASSIN.

As-tu envie que nous le tuyons endormi?

I. ASSASSIN.

Non: Il pourroit à ſon réveil nous accuſer de poltronnerie.

II. ASSASSIN.

A ſon réveil? Quelle bêtiſe! ... Il ne s'éveillera qu'au jour du jugement.

I. ASSASSIN.

Eh bien, ne dira-t'il pas alors qu'il dormoit quand nous l'avons tué?

II. ASSASSIN.

Ce mot de jugement me frappe, & fait naître en moi quelque eſpece de remords.

I. ASSASSIN.

Quoi donc! aurois-tu peur?

II. ASSASSIN.

Non pas de le tuer, parce que nous avons un bon garant; mais d'être damné pour l'avoir fait, parce que le garant ne pourra nous défendre.

I. ASSASAIN.

I. ASSASSIN.

Je vais faire part de ton ſcrupule au Duc de Glocestre.

II. ASSASSIN.

N'en fais rien, je t'en prie : attens un moment. J'eſpére que cette idée pieuſe ne me durera pas long-tems : Le remords n'a coutume de me tenir au cœur, que pendant la durée d'une minute.

I. ASSASSIN.

.... Eh bien, comment te trouve-tu maintenant ?

II. ASSASSIN.

Ma foi, je ſens encore en moi quelque petit reſte de ſcrupule !

I. ASSASSIN.

Songe à la récompenſe qui nous eſt promiſe : cela s'évanouira.

II. ASSASSIN.

Tu as raiſon ... Il faut qu'il meure. J'avois preſque oublié la grandeur du ſalaire !

I. ASSASSIN.

Où donc eſt ta conſcience, maintenant ?

II. ASSASSIN.

Dans la bourſe du Duc de Gloceſtre.

I. ASSASSIN.

C'eſt - à - dire qu'elle s'envolera, lorſqu'il l'ouvrira pour nous payer.

II. ASSASSIN.

Peu importe : allons notre chemin. Penſe-t'on autrement dans ce ſiécle-ci ?

I. ASSASSIN.

Mais ſi tes remords s'aviſoient de revenir ?

II. ASSASSIN.

Je ne veux rien avoir à démêler avec eux. Rien n'eſt plus dangereux pour un homme de Cour : ils ſont capables de le rendre poltron. Si l'on vole, ils vous accuſent ; ſi l'on veut jurer fauſſement, ils vous arrêtent ; & ſi l'on veut coucher avec la femme de ſon voiſin, ils vous trahiſſent. C'eſt une eſpece de lutin timide, quoique vif, qui ſe loge dès l'enfance dans le ſein des hommes, pour les faire enrager, & pour oppoſer des obſtacles à tous leurs projets.... Croirois-tu, qu'il a été un jour aſſez puiſſant, pour me faire reſtituer une bourſe que j'avois trouvée ? Oh, il conduit infailliblement à l'hôpital ceux qui l'écoutent ! auſſi eſt-il banni de

toute bonne ville, comme un dangereux ennemi; & un habile homme qui veut faire fortune, commence par ſecouer le joug de ſon empire.

I. ASSASSIN.

Je crois l'entendre à mon oreille; cherchant à me diſſuader de tuer le Duc.

II. ASSASSIN.

Si tu l'écoutes, au lieu de t'inſpirer du courage, il te rendra lâche & compatiſſant comme une femme.

I. ASSASSIN.

Oh, je ſuis ferme dans mes projets : il ne gagnera rien ſur mon eſprit.

II. ASSASSIN.

C'eſt parler en grand-homme, & qui connoît le prix de la réputation. ... Allons; mettons nous à l'ouvrage.

I. ASSASSIN.

Plonge-lui ton épée dans le flanc, juſqu'à la garde; & jette-le enſuite dans le tonneau de Malvoiſie qui eſt ici à côté.

II. ASSASSIN.

Excellent conſeil!

I. ASSASSIN.

Doucement. Il s'éveille ... Veux-tu que je le frappe?

II. ASSASSIN.

Non : Raiſonnons un peu avec lui.

LE DUC DE CLAR. *s'éveille.*

Holà, Gardes? donnez moi un verre de vin.

I. ASSASSIN.

Vous en aurez bientôt abondamment, Seigneur.

CLARENCE.

Qui êtes-vous?

I. ASSASSIN.

Un homme, comme vous.

CLARENCE.

Que vois-je? Ta voix eſt un tonnerre, & ton regard eſt humble!

I. ASSASSIN.

Ma voix, eſt celle du Roi : mais je n'ai pas ſes yeux.

CLARENCE.

Quelle obſcurité funeſte renfermes-tu dans ton diſcours? Pourquoi te vois-je pâlir, tandis que ton œil me menace?... Qui t'envoye en ces lieux? qui es-tu? d'où viens-tu?

TOUS DEUX.

Nous venons, pour ...

CLARENCE.

M'aſſaſſiner?

TOUS DEUX.

Oui, Seigneur.

CLARENCE.

A peine avez-vous la force de me le dire; ainſi j'eſpere que vous n'aurez pas celle de l'exécuter . ... Eh par quel endroit, mes amis, vous ai-je jamais offenſés?

I. ASSASSIN.

Nous ne vous reprochons rien, Seigneur: mais le Roi...

CLARENCE.

Ah, j'eſpere me réconcilier bientôt avec lui!

II. ASSASSIN.

Jamais, Seigneur, jamais; ainſi préparez-vous à la mort.

CLARENCE.

Auriez-vous eu le malheur d'avoir été choiſis parmi tous les humains, pour tuer un innocent? Eh quel eſt donc mon crime? quelle preuve en a-t'on? ſur quelles informations le Juge le plus ſevére a-t'il pû prononcer ma

ſentence ? quoi donc ! ſans conviction, ſans forme de procès, le malheureux Clarence ſe verroit-il condamné à la mort ? Ah l'injuſtice ſeroit trop criante ! Je vous conjure, ſi vous êtes Chrétiens, de ne pas mettre la main ſur moi, & de ſortir d'ici. Votre ame en répondroit au Dieu que nous ſervons !

I. ASSASSIN.

Seigneur, nous ne faiſons rien, que par ordre du Roi.

CLARENCE.

Aveugles ſujets ! le Roi des Rois ne vous défend-t-il pas le meurtre ? auquel des deux croyez-vous devoir obéir ? . . . craignez le Ciel, craignez ſa vengeance, la foudre eſt toujours prête à punir les réfractaires à ſa loi.

II. ASSASSIN.

Elle tombe aujourd'hui ſur toi, pour le parjure, & pour le meurtre. N'avois-tu pas promis ta foi, ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, à la Maiſon de Lancaſtre ?

I. ASSASSIN.

Et comme un traître à ce Dieu même que tu invoques, n'as-tu pas rom-

pu ton ſerment ? n'as-tu pas trempé ta main dans le ſang du fils de ton Roi ?.. Comment oſes-tu donc nous menacer de la colere du Ciel, toi qui as enfraint ſa loi dans un ſi haut degré ?

CLARENCE.

Hélas, pour qui me ſuis-je rendu ſi criminel ? pour Edouard ! pour mon frere ! & c'eſt lui qui vous envoye pour m'aſſaſſiner ? Ah, ſi Dieu veut me punir, ſa vangeance ſera publique : ſon bras puiſſant n'a beſoin du ſecours de perſonne ; gardez-vous de vous charger de ſa querelle.

I. ASSASSIN.

Pourquoi donc t'en és-tu rendu le miniſtre, en immolant le brave Plantagenette ?

CLARENCE.

J'étois guidé par l'amour de mon frere, par l'enfer, & par ma rage.

I. ASSASSIN.

C'eſt auſſi l'amour de ton frere, notre devoir, & ton crime, qui nous guident ici pour te donner la mort.

CLARENCE.

Si vous aimez le Roi, vous ne devez pas me haïr puiſque je ſuis ſon

frere, & que je l'aime. Si c'eſt l'eſpoir du ſalaire qui vous tente, allez de ma part trouver mon frere de Gloceſtre; vous ſerez mieux payés par lui pour m'avoir ſauvé la vie, que vous ne le ſeriez par le Roi pour me l'avoir ôtée.

II. ASSASSIN.

Vous êtes dans l'erreur : le Duc de Gloceſtre ne vous aime pas.

CLARENCE.

Ah, je ſçais trop combien je lui ſuis cher! Allez le voir de ma part.

TOUS DEUX.

Nous nous y diſpoſons.

CLARENCE.

Dites-lui, que lorſque le Duc d'York notre pere bénit ſes trois fils, de ſa main victorieuſe, & qu'il nous enjoignit, ſur notre ame, de nous aimer l'un l'autre, il ſembloit avoir prévu ce qui m'arrive aujourd'hui.... Gloceſtre n'entendra pas ce diſcours, ſans répandre des larmes.

I. ASSASSIN.

Oui, des larmes de pierre : c'eſt ainſi qu'il nous a enſeigné à pleurer.

CLARENCE.

Oh, n'attentez pas à ſes jours, car il eſt bienfaiſant.

I. ASSASSIN.

Oui, comme la grêle ſur la récolte .... Vous vous trompez, vous dis-je.... c'eſt lui qui nous a chargés de vous tuer.

CLARENCE.

Qu'entens je, Ciel! ... mais cela ne ſe peut. Je l'ai vû pleurer mon infortune, me ſerrer dans ſes bras, & jurer en ſanglottant qu'il alloit travailler à ma délivrance.

I. ASSASSIN.

Il le fait auſſi, en vous délivrant des peines de ce monde pour vous faire goûter les plaiſirs céleſtes.

II. ASSASSIN.

Réconciliez-vous vîte avec le Ciel, Seigneur, car il faut mourir.

CLARENCE.

Pouvez-vous me donner un conſeil auſſi ſaint, & être aſſez impie pour déclarer la guerre à la divinité, en immolant un Prince innocent ? O, mes amis ! ſongez que ceux qui vous emploient pour commettre un pareil

forfait, feront les premiers à vous détefter.

II. ASSASSIN.

Que voulez-vous que nous faffions ?

CLARENCE.

Que vous vous repentiez ; que vous fauviez votre ame. Qui de vous deux, étant fils de Prince, & voyant arriver deux Affaffins pour le maffacrer, ne chercheroit pas à les attendrir ?

I. ASSASSIN.

Arrêtez, Seigneur : il ne convient qu'à une femme de s'abaiffer jufqu'à ce point.

CLARENCE.

Non : Rien n'eft plus naturel. Il faudroit n'être pas homme, penfer autrement !..... Mais j'apperçois enfin, mes amis, quelqu'ombre de pitié dans vos regards..... Ah, fi tes yeux ne me trompent point, * range-toi de mon côté, & défens-moi !.... Qui peut voir, fans douleur, un Prince fuppliant ?

II. ASSASSIN.

Tournez la tête, Seigneur.

* Aux II. Affaffins.

I. ASSASSIN.

Reçois ceci, & encore ceçi . . . . * Si ce n'eſt point aſſez, le tonneau de Malvoiſie, dans lequel je vais te plonger, t'achevera, **

II. ASSASSIN.

Quelle horreur ! quel forfait ! . . . . Ah, je voudrois, comme Pilate, pouvoir me laver les mains de ce meurtre abominable.

SCENE XX.

LES DEUX ASSASSINS.

I. ASSASSIN.

EH-bien, à quoi rêves-tu ? pourquoi ne m'as-tu pas aidé ? . . . . je te jure, que le Duc ſçaura ta lâcheté.

II. ASSASIIN.

Je voudrois qu'il ſçut que j'ai ſauvé ſon frere . . . . Va chercher notre récompenſe : je te l'abandonne toute en-

* Il le poignarde.
** Il emporte le Prince.

tiere. tu peux lui apprendre, que je gémis de la mort du Duc. *

II. ASSASSIN.

Je ne penſe pas de même. Adieu, poltron ; ſauve-toi ..... Il s'agit maintenant de chercher quelque trou pour cacher ce cadavre, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Duc de le faire enterrer ; & dès que j'aurai reçu mon argent, je crois que le parti le plus prudent pour moi, ſera de me ſauver.

* Il ſort.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE ROI EDOUARD, *malade.* LA REINE, MILORDS DORSET, RIVERS, HASTINGS, CATESBY, BUKINGHAM, & WOODVILE.

LE ROI.

JE ſuis fort ſatisfait d'avoir enfin accompli ce grand ouvrage.... Vous, nobles Pairs de ce Royaume, entretenez parmi vous l'union dont je viens de ſerrer les nœuds.... Pour moi, qui chaque jour attens ma derniére heure je vous déclare que je meurs ſans regret, puiſque je laiſſe mes amis réunis, & la paix dans mon Royaume.... Haſtings, & vous Rivers, donnez-vous la main;

oubliez vos querelles ; & jurez de vous aimer à l'avenir.

RIVERS.

Je jure, par le Ciel, que mon ame ne conſerve aucun reſſentiment ; & ma main va ſçeller les ſentimens de mon cœur.

HASTINGS.

J'en dis autant ; & je le jure avec ſincerité.

LE ROI.

Gardez-vous de tromper votre Roi, de crainte que le ſuprême Roi des Rois ne puniſſe votre diſſimulation, en vous faiſant périr par la main l'un de l'autre !

HASTINGS.

Puiſſai-je n'être heureux, qu'autant que j'ai dit vrai !

RIVERS.

Puiſſai-je ne l'être jamais, qu'autant que j'aimerai Mylord Haſtings !

LE ROI.

Madame, vous n'êtes pas plus qu'une autre exempte de ceci, ni votre fils Dorſet, ni vous non plus Bukingham. Je connois les cabales, & les intérêts qui vous diviſent . . . . Madame, aimez

Mylord Haſtings : donnez-lui votre main à baiſer ; & ſur-tout, point de diſſimulation dans votre raccommodement.

LA REINE.

Tenez, Haſtings, ... que tout ſoit oublié entre nous, comme je jure de l'oublier !

LE ROI.

Dorſet, embraſſez-le ? . . . Haſtings, aimez Dorſet.

DORSET.

Je proteſte ici, que de ma part, la paix ſera inviolable.

HASTINGS.

J'en jure tout autant.

LE ROI.

Maintenant, c'eſt à vous illuſtre Bukingham, à mettre le dernier ſceau à cette union. ... Embraſſez les parens de mon épouſe, & que l'eſpoir de vous voir amis, acheve de me rendre heureux.

BUKINGHAM.

Madame, ſi jamais le reſſentiment me fait départir de vos intérêts & de mon devoir, je prie le Ciel de ne me

faire trouver que de la haine partout où je chercherai de l'amitié. *

LE ROI.

Ce que je vois, cher Bukingham, est le plus doux remede, & le plus salutaire pour un cœur aussi malade que l'est le mien .... Il ne manque plus ici que mon frere Glocestre pour mettre le comble à cette heureuse paix, & à ma joie....

BUKINGHAM.

Sire, il arrive très-à-propos.

* Il embrasse Rivers, &c.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. LE DUC DE GLOCESTRE, & RATCLIFF.

GLOCESTRE.

QUE le Ciel bénisse en cet heureux jour, le Roi, la Reine, & vous très-illustres Pairs!

LE ROI.

Un jour aussi-bien employé que ce-

lui-ci, ne peut être qu'heureux, mon frere. La charité nous anime tous : la paix ſuccede au trouble, l'amitié à la haine, & tous nos Pairs ſi longtems diviſés ſont maintenant amis.

GLOCESTRE.

L'œuvre eſt digne de vous, très-ſouverain Seigneur! .... S'il ſe trouve quelqu'un dans cette illuſtre aſſemblée qui puiſſe me regarder comme ſon ennemi ouvert, ou caché ; ſi, ſans le ſçavoir, j'ai pû offenſer quelqu'un de ceux qui la compoſent, je déſire de tout mon cœur de me réconcilier avec lui, & je lui demande ſon amitié. C'eſt un ſupplice pour moi que de hair quelqu'un, & rien ne m'eſt plus cher que l'eſtime des gens de bien. .... Je commence par vous, Madame, en vous demandant une paix dont je me rendrai digne par le plus reſpectueux attachement! je vous la demande auſſi, mon illuſtre couſin Bukingham (ſi tant eſt que quelque choſe ait pû l'altérer entre nous ;) à vous, Rivers, à vous Dorſet, qui ne m'avez jamais aimés ; à vous Woodvile, & à vous My-

* A la Reine.

lord Scales ; à vous tous enfin , Ducs ; Comtes , Mylords , & Gentilshommes . ... Je ſerois au déſeſpoir de connoître un ſeul Anglois qui eût le moindre ſujet de ſe plaindre de moi ! & je rends grace à Dieu , de mon humilité.

LA REINE.

O jour heureux , ſi l'avenir ne te dément point ! .... Très ſouverain Seigneur, j'oſe encore ſupplier votre Grandeur de recevoir en grace votre frere Clarence.

GLOCESTRE.

Eh quoi , Madame , eſt-ce de cette façon que vous entretenez déja la paix avec moi ? Eſt-ce en préſence du Roi que je dois être ſi cruellement raillé ? .. Eh , qui peut ignorer que ce cher frere eſt mort ? .. *

LE ROI.

Qui peut ignorer ſa mort , ditesvous ? ... Et qui donc la ſçavoit ! ...

LA REINE.

Toi , qui lis dans les cœurs , grand Dieu ! Dans quel monde ſommesnous ?

* La ſurpriſe de l'Aſſemblée fait naître un ſilence d'un moment.

BUKINGHAM.

Ma pâleur, cher Dorſet, égale-t'elle celle que je vois regner ſur tous les viſages de l'Aſſemblée ?

DORSET.

Hélas, cher Duc, il faudroit être plus, ou moins qu'homme, pour conſerver quelque couleur dans une conjoncture auſſi affreuſe !

LE ROI.

Quoi, Clarence eſt mort ? . . . Eh, mon ordre n'avoit-il point été revoqué ?

GLOCESTRE.

Hélas, il eſt arrivé trop tard : le premier étoit déja exécuté ! le porteur de la grace, qui avoit ſans doute été retardé en chemin par quelqu'accident, eſt arrivé dans le tems qu'on inhumoit mon malheureux frere ! . . . Plaiſe au Ciel que quelqu'un qu'on ne ſoupçonne point, mais moins noble, moins attaché à la vertu, & moins proche au Roi du côté du ſang, ne ſoit pas plus digne du ſupplice, que l'infortuné Clarence !

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. MILORD STANLEY.

STANLEY.

SIre, en ſaveur de mes ſervices, j'oſe demander une grace à votre Majeſté.

LE ROI.

Ah! laiſſez-moi. Mon ame eſt abîmée dans la douleur.

STANLEY.

Je ne me reléve point, juſqu'à ce que votre Majeſté m'ait entendu.

LE ROI.

Parlez donc vîte.... Que me demandez vous?

STANLEY.

La grace, d'un de mes gens, qui vient de tuer un Gentil-homme de mauvaiſe vie, depuis peu attaché au Duc de Norfolk.

LE ROI.

Ma langue a pû prononcer un arrêt

de mort contre mon frere ; & l'on veut que cette même langue prononce maintenant la grace d'un esclave ! .... Mon frere n'avoit tué personne. S'il étoit criminel, ce n'étoit du moins qu'en pensée ; & c'est sur un soupçon que je l'ai condamné ! ... Hélas ! qui de vous tous m'a parlé en sa faveur ? Qui de vous s'est jetté à mes pieds, pour calmer ma colere, & demander sa grace ? Qui m'a mis devant les yeux les liens du sang qui nous unissoient, & la tendre amitié que nous avons toujours eüe l'un pour l'autre ? ... Qui m'a rappellé le sacrifice qu'il m'a fait, en abandonnant le grand Warwick pour venir se ranger sous mes étendarts ? Qui de vous a daigné me redire, que c'est lui seul qui m'a sauvé la vie à la bataille de Tewksbury, (lorsque je tendois la gorge à Mylord Oxford, qui m'avoit terrassé) en me disant, *Vivez, cher frere, & soyez Roi* ? Qui m'a fait souvenir, enfin, du moment fatal, où nous trouvant tous deux à demi-morts sur le champ de bataille, non content de me couvrir de son corps, il se dépouilla de ses ha-

bits, pour m'en revêtir, & ne craignit pas d'expoſer le reſte de ſa vie au froid le plus rigoureux pendant toute une nuit ? ... Hélas, mon aveugle colere avoit effacé tant de bienfaits de ma mémoire ; & perſonne n'a eu aſſez d'humanité pour me les retracer ! Tandis qu'un vil eſclave, qu'un meurtrier, vous fait jetter à mes genoux pour obtenir le pardon de ſon crime ! N'eſt-ce pas être bien injuſtes ? Eh-bien, pour l'être autant que vous, je vous l'accorde ce pardon .... Cher Clarence, infortuné frere, perſonne n'a dit un mot pour toi ! Moi-même, ingrat & cruel que je ſuis, ai je cherché dans mon cœur les anciennes traces de notre amitié ?... Le plus ſuperbe de vous tous a toujours été ſon obligé pendant ſa vie : pas un n'a fait un pas pour empêcher ſa mort !.. Que je crains, hélas, que la vangeance céleſte ne s'étende ſur moi, ſur vous, ſur les miens, & ſur les vôtres ! ... Venez Haſtings : aidez-moi à regagner mon cabinet ... Ah malheureux Clarence !

SCENE V.

GLOCESTRE, *avec ceux de l'assemblée qui n'ont pas encore suivi le Roi.*

GLOCESTRE.

VOilà les fruits d'une colere imprudente ! Avez-vous remarqué, Seigneurs, les mouvemens du visage de la Reine & de sa parenté, à la nouvelle du trépas de Clarence ? Ah, c'est eux seuls qui ont aigri le cœur du Roi. c'est au Ciel à venger mon frere ! Allons, Seigneurs, suivons Edouard, & tâchons de le consoler.



SCENE VI.

LE DUCHESSE D'YORK *avec les deux Enfans du* DUC DE CLARENCE.

LE FILS.

AH, ma chere grand-mere, on vient de nous dire que notre cher pere eſt mort !

LA DUCHESSE.

Non, mon fils, cela n'eſt point.

LA FILLE.

Pourquoi donc pleurez-vous continuellement, & vous frappez-vous la poitrine, en criant, *O Clarence ! ô mon malheureux fils !*

LE FILS.

Si notre pere vit encore, pourquoi détournez-vous la tête après nous avoir regardés, & nous appellez-vous d'infortunés orphelins ?

LA DUCHESSE.

Hélas, mes chers enfans, vous vous trompez tous deux : je pleure la maladie

maladie du Roi, & je crains pour ſes jours. Si votre pere étoit mort, mes pleurs le rappelleroient-ils à la vie !

LE FILS.

Ah, je vois bien maintenant, que mon pere eſt mort ! . . . En ce cas, le Roi mon oncle eſt bien condamnable ; Et le Ciel le punira, ſi mes priéres continuelles peuvent le toucher.

LA FILLE.

J'y joindrai les miennes, mon cher pere.

LA DUCHESSE.

Paix ! mes enfans, paix ! le Roi vous aime tous deux . . . Pauvres petits innocens, vous n'êtes guére en état de deviner l'auteur de la mort de votre frere !

LE FILS.

Oh pardonnez-moi, car mon oncle, le Duc de Glocestre, m'a dit que le Roi animé par la Reine, avoit donné un ordre pour empriſonner mon cher pere. Quand mon oncle me dit cela, il pleuroit, & paroiſſoit avoir pitié de moi ; il me baiſoit tendrement ; & en me diſant de le regarder comme mon

pere, il me promit de m'aimer comme ſon fils.

LA DUCHESSE.

Ah, ces déguiſemens peuvent tromper des enfans, mais ils ne peuvent rien ſur un œil vertueux, & éclairé. Le vice ſe voile en vain aux yeux de la vertu ! ... Gloceſtre eſt à la fois, & mon fils, & ma honte. Mais vous ſçavez, grand Dieu, ſi c'eſt de moi qu'il apprit l'art defeindre !

LE FILS.

Croyez-vous, que mon oncle Gloceſtre ne ſoit pas ſincere ?

LA DUCHESSE.

Oui, mon fils, je le crois.

LE FILS.

Pour moi, je ne puis le croire. Mais écoutez.... Quel bruit ſe fait entendre ?

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs, LA REINE ELIZABETH *entre toute échevelée*. RIVERS, & DORSET *la suivent*.

LA REINE.

Helas, où me cacher pour pleurer mon malheur, pour déplorer ma perte en liberté ? Le désespoir est dans mon cœur ; c'est l'unique Dieu que j'invoque ! ...

LA DUCHESSE.

A quoi tendent les violens transports qui vous agitent, Madame ?

LA REINE.

A quelque chose de plus tragique encore ... Edouard, mon Seigneur, votre fils, notre Roi, vient à l'instant d'expirer ! ... Pourquoi les branches poussent-elles encore, quand le tronc

eſt coupé? Pourquoi les feuilles ne ſe flétriſſent-elles pas, au moment que la ſéve eſt tarie? Ah malheureuſe Reine! Si tu veux vivre, pleure; ſi tu veux mourir, tais-toi. Renfermes dans ton ſein l'excès de ta douleur. Qu'elle en chaſſe ton ame, pour voler ſur les traces de celle de ton Roi.

LA DUCHESSE.

Ah, je partage votre douleur à plus d'un titre, Madame! ... Vous perdez un époux, & moi je perds un fils .... Hélas, j'ai jadis eu le malheur de perdre auſſi le plus digne des époux; mais j'ai vécu, pour le contempler dans les vives images qu'il m'avoit laiſſées de lui. La mort vient de briſer les deux miroirs où mes yeux trouvoient encore ſa reſſemblance; & la barbare ne me laiſſe, dans Gloceſtre, qu'une glace infidelle où je n'apperçois rien que l'opprobre de ma vie! ... Vous êtes veuve, ainſi que moi, Madame, vous êtes mere; vous avez un fils. Mais la mort, non contente de m'avoir ravi mon époux, m'arrache encore les deux ſeuls appuis qui me reſ-

tassent, Edouard, & Clarence ... Ah, votre perte est-elle comparable à la mienne ? & mes regrets ne doivent-ils pas étouffer les vôtres ?

LES ENFANS DU DUC DE CLARENCE, *à la Reine.*

Ah, ma tante, vous n'avez pas pleuré la mort de mon pere, comment pourrions nous mêler nos tendres pleurs aux vôtres !

LA FILLE.

Vous n'avez point partagé notre douleur : ne comptez pas que celle de votre veuvage nous touche.

LA REINE.

Que m'importe, hélas, que vous joigniez vos pleurs aux miens ? Ma douleur ne cherche pas à s'exhaler au dehors : elle est toute en moi-même.

Edouard ! cher époux, je ne pleure que toi !

LES DEUX ENFANS.

Clarence ! tes enfans, ne pleurent que pour toi.

LA DUCHESSE.

Je les pleure tous deux, Tous deux étoient à moi!

LA REINE.

Quelle veuve jamais a perdu davantage ?

LES ENFANS.

Quels orphelins jamais perdirent davantage ?

LA DUCHESSE.

Quelle mere jamais a perdu davantage ?

LA REINE.

Hélas ! qu'attends-je encor, puiſqu'Edouard n'eſt plus ?

LES DEUX ENFANS.

Qu'attendons-nous encor ? Clarence hélas, n'eſt plus !

LA DUCHESSE.

Qu'attens-je encor ? hélas, mes enfans ne ſont plus !

Votre douleur eſt partagée, & la mienne enveloppe tout. La Reine regrette Edouard : je le regrette auſſi; je pleure pour Clarence, & Clarence ne la touche pas. Ces enfans enfin pleu-

rent Clarence, & mes larmes coulent avec les leurs ... Hélas, vous versez à trois les pleurs que je verſe moi ſeule! Si jamais votre douleur languit, elle trouvera toujours dans la mienne de quoi ſe ranimer.

M. DORSET, *à la Reine.*

Ne vous laiſſez point accabler, ma mere. C'eſt offenſer le Ciel, que de ſe révolter contre ſes decrets. L'on taxe avec raiſon d'ingratitude, celui qu'il faut contraindre à rendre ce qu'on lui a prêté généreuſement. N'eſt-on pas plus ingrat encore envers le Ciel, quand on lui reproche de nous ôter une vie que nous ne tenions que de ſa bonté?

M. RIVERS.

Souvenez-vous, Madame, que vous êtes mere, & que vos attentions doivent tomber ſur le jeune Roi votre fils ... Qu'on aille le chercher au plûtôt; qu'on ne perde pas un moment à le faire couronner : vous trouverez en lui votre conſolation. Il eſt tems, en un mot, de renfermer votre douleur dans le tombeau d'Edouard mort, pour

chercher votre félicité ſur le trône d'Edouard vivant....

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. LE DUC DE GLOCESTRE, BUKINGHAM, STANLEY. HASTINGS, & RATCLIFF.

GLOCESTRE.

COnſolez vous, ma ſœur; nous ſommes auſſi touchés que vous du malheur qui vient de tomber ſur l'Angleterre. Sa brillante lumiére eſt éclipſée ! Mais ce n'eſt pas avec des larmes qu'on répare de pareilles pertes ... * Ah, Madame ! ah ma mere, daignez me pardonner : Je ne vous voyois point ... Et j'attens humblement, à vos pieds, votre bénédiction.

LA DUCHESSE.

Que le Ciel te béniſſe ! qu'il mette dans ton cœur la ſincérité, l'amour, la charité, & l'obéiſſance !

* A la Ducheſſe d'Yorck.

GLOCESTRE.

Ajoutez donc à ces vœux celui d'une longue & heureuſe vie ? ... Telle doit être la concluſion des ſouhaits d'une bonne mere, & je m'étonne que vous l'ayez oublié.

BUKINGHAM.

O vous, tristes Pairs de ce Royaume, qui ſupportez également le poids de la douleur commune ; il eſt tems de reprendre courage, & de chercher notre conſolation dans l'amitié que nous nous ſommes promiſe les uns aux autres. Il eſt vrai que la mort, en frappant notre Roi, nous enleve l'eſpoir d'une récolte abondante : mais c'eſt vers ſon fils qu'il faut maintenant tourner nos regards ; celle qu'il nous promet ne ſera peut-être pas moins riche. Songez, ſi le bien de l'Etat vous eſt cher, que l'union que nous avons jurée entre les mains du Roi mourant doit être plus forte & plus ſerrée que jamais ... Je crois qu'il conviendroit d'envoyer, dès à préſent, chercher le jeune Prince à Ludlow, avec un train peu conſidérable ; & de

le faire couronner, en arrivant à Londres.

M. RIVERS.

Et pourquoi donc, Seigneur, avec un train peu considérable ?

BUKINGHAM.

Dans la crainte, Milord, que les playes causées par nos anciennes querelles, & qui sont à peine refermées, ne viennent à se r'ouvrir dans le tumulte d'un nombreux cortége : malheur d'autant plus à redouter aujourd'hui, que l'Etat est, pour ainsi dire, encore sans Maître. Quand le cheval est sans conducteur, il dirige sa course au gré de son caprice. Je pense, en un mot, qu'en remédiant à l'apparence du mal, on prévient souvent le mal même.

GLOCESTRE.

Je me flate que le Roi nous a tous réunis sincérement. Quant à moi, je pense, & j'agis en conséquence.

M. RIVERS.

Moi de même ; & j'espére que nous pensons tous ainsi. Mais puisque le lien de notre amitié est encore si nouveau, & que la moindre querelle pouroit le

rompre, il eſt prudent, d'en prévenir l'occaſion. Ainſi je me range de l'avis du noble Bukingham, & je crois qu'une ſuite médiocre ſuffit pour aller chercher le Prince.

M. HASTINGS.

Je ſuis de même avis.

GLOCESTRE.

Et moi, j'y conſens .... Allons délibérer ſur le choix de ceux que nous enverrons à Ludlow ..... Madame *, & vous ma ſœur **, ne ſouhaitez-vous pas de venir dire votre ſentiment, dans une affaire auſſi importante ? ...

* A la Ducheſſe d'Yorck.

** A la Reine.

SCENE VIII.

GLOCESTRE, BUKINGHAM.

BUKINGHAM.

SOngez, Seigneur, qu'il faut faire en ſorte de ne point reſter ici tous les deux. Quels que ſoient ceux qui ſe-

ront nommés, pour aller à Ludlow. J'eſpére, chemin faiſant, trouver le moyen de perfectionner le complot dont nous avons parlé derniérement; & par conſéquent d'écarter du jeune Prince les orgueilleux parens de la Reine ſa mere.

GLOCESTRE.

Je vous regarde comme une autre moi-même, comme mon unique conſeil, comme mon oracle, comme mon prophéte .... Ainſi, cher couſin regardez-moi comme un enfant ſoumis à vos lumiéres .... Nous irons à Ludlow; je vous en répons.

SCENE XI.

Le Théâtre repréſente une rue aboutiſſant à la Cour.

Deux Bourgeois de Londres, chacun à leur porte.

I. BOURGEOIS.

BOn jour, mon voiſin, où donc allez-vous, ſi vîte?

II. BOURGEOIS.

Je vous jure que je n'en ſçai preſque rien moi-même. Ne ſçavez-vous pas les nouvelles du jour ?

I. BOURGEOIS.

Si..... le Roi eſt mort.

II. BOURGEOIS.

Mauvaiſe nouvelle pour ſa femme : on trouve rarement de ſi bons maris. Je crains fort que ceci ne nous amene de nouveaux troubles.

Un IIIe. BOURGEOIS *entre*.

Bon jour voiſins. Dieu vous garde !

I. BOURGEOIS.

Je vous en dis de même.

III. BOURGEOIS.

Eſt-il bien vrai que le Roi Edouard ſoit mort ?

II. BOURGEOIS.

Il n'eſt que trop vrai... Dieu nous ſoit en aide !

III. BOURGEOIS.

Préparons-nous donc à de nouvelles révolutions.

I. BOURGEOIS.

Non, non ; s'il plaît à Dieu, ſon fils régnera.

III. BOURGEOIS.

Où ? ici ? ce païs ſeroit gouverné par un enfant ?

II. BOURGEOIS.

On dit qu'il promet beaucoup. Il peut avoir un bon conſeil pendant ſa jeuneſſe, & régner enſuite par lui-même. Pour moi j'eſpére que ce ſera un bon Roi.

I. BOURGEOIS.

L'Etat ſe trouva dans les mêmes circonſtances, lorſque Henry VI. fut couronné à Paris, à l'âge de neuf mois.

III. BOURGEOIS.

Quoi, l'Etat aujourd'hui ſubſiſteroit ainſi ? Dieu le ſçait ; mais je n'en crois rien, mes amis .... Quand vous avez vû proſpérer le Royaume, dans la minorité d'Henri VI. le Roi avoit des oncles auſſi vertueux, que grands politiques.

I. BOURGEOIS.

Eh bien, celui-ci n'en a-t-il pas, tant du côté paternel, que du côté maternel ?

III. BOURGEOIS.

Il vaudroit mieux qu'ils fuſſent tous

paternels, ou qu'il n'en eût aucun de ce côté : car l'envie de se supplanter l'un l'autre nous causera bien des maux, si Dieu n'y met la main ! Le Duc de Glocestre est un homme dangereux ; les fils, & les freres de la Reine sont superbes & vains ; & soit qu'ils commandent, ou qu'ils soient commandés, cette pauvre isle va voir renaître tous ses malheurs passés.

I. BOURGEOIS.

Bon, bon, vous mettez tout au pis ; & moi j'espére que tout ira bien.

II. BOURGEOIS.

Quand le soleil se couvre, les gens sages prennent leur manteau ; quand les feuilles tombent, l'hyver n'est pas loin ; quand le jour baisse, la nuit est prochaine ; & l'orage hors de saison, fait craindre la disette .... Tout ira bien pourtant, si Dieu le veut : mais c'est plus que nous ne méritons ; ainsi je m'attends à tout ce qui en sera.

II. BOURGEOIS.

En vérité, le cœur de nos citoyens est bien agité par la crainte : on n'en peut acoster aucun qui ne vous fasse part de ses frayeurs.

III. BOURGEOIS.

Cela eſt ordinaire à la veille des grands évenemens . .... Il ſemble que l'homme, par un inſtinct qui tient de la divinité, preſſente ſes malheurs. Il en eſt comme de l'eau, qui s'enfle à l'approche d'une groſſe tempête . . . . Mais laiſſons tout entre les mains de Dieu . . . . Où allez-vous maintenant, mes amis?

III. BOURGEOIS.

Nous ſommes mandés par la Régence; & nous y allons.

III. BOURGEOIS.

J'y vais auſſi. Je vous tiendrai compagnie.



SCENE X.

Le Théâtre représente la Cour

L'ARCHEVESQUE D'YORK, Le jeune DUC D'YORK, LA REINE, LA DUCHESSE D'YORK.

L'ARCHEVESQUE.

L'On m'a dit qu'ils ont couché la nuit derniere à Northampton, & qu'ils doivent coucher tantôt à Stony-Stratford. Ils seront ici demain, ou après-demain.

LA DUCHESSE.

Je brûle du désir de voir le Prince Edouard ! je compte qu'il sera beaucoup grandi, depuis que je ne l'ai vû.

LA REINE.

Je n'en ai pas entendu parler ainsi. L'on dit même, que mon fils York croît beaucoup plus que lui.

LE JEUNE YORK.

On le dit, Madame ; mais j'en suis fâché.

LA DUCHESSE.

Eh pourquoi donc, mon petit? il eſt toujours bon de croître.

LE JEUNE YORK.

Je vais vous dire ma raiſon, Madame .... Mon oncle Rivers s'étonnoit un ſoir, à mon ſouper, de ce que je grandiſſois plus vîte que mon frere. Ah, répondit mon oncle de Gloceſtre, *mauvaiſe herbe croît volontiers* .... Ainſi, je ne ſuis pas jaloux de croître ſi promptement. J'aime mieux reſſembler aux fleurs, qu'aux mauvaiſes herbes.

LA DUCHESSE.

Fort bien, fort bien, en vérité! .... mais votre oncle n'a pas été dans le cas qu'il vous reprochoit. Jamais enfant ne fut plus délicat, plus maladif, plus lent à croître, & plus difficile à élever, que lui. Ainſi, ſi ſa régle étoit vraye, il ſeroit d'une plus jolie figure.

LE JEUNE YORK.

Mais, n'eſt-il pas tel, Madame? Pour moi je le croyois?

LA DUCHESSE.

Vous pouvez le croire: mais ſa mere peut en douter.

LE JEUNE YORK.

Oh, ſi je m'en étois ſouvenu, j'aurois pû railler mon oncle ſur ſa croiſſance, un peu mieux qu'il ne m'a raillé ſur la mienne.

LA DUCHESSE.

Eh comment, mon cher Yorck? Dites-le-moi, je vous prie?

LE JEUNE YORK.

Vraiment, l'on dit que mon oncle croiſſoit avec tant de vîteſſe, qu'il mangeoit des croûtes à l'âge de deux ans : tandis, qu'au même âge, je n'avois pas encore de dents. N'eſt-il pas vrai, Madame, que la raillerie auroit été un peu piquante?

LA DUCHESSE.

Je vous prie de me dire, de qui vous tenez ceci?

LE JEUNE YORK.

De ſa nourrice, Madame?

LA DUCHESSE.

De ſa nourrice? ... Elle étoit morte avant que vous fuſſiez né!

LE JEUNE YORK.

Si ce n'eſt pas d'elle, je ne me rappelle pas de qui.

LA REINE.

Voilà un petit jaſeur . ... Allez vous-en , vous êtes trop ruſé pour votre âge .

LA DUCHESSE.

Eh, Madame , un enfant doit-il vous fâcher ?

LA REINE.

Hélas , il peut être entendu !

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs, UN MESSAGER.

L'ARCHEVESQUE.

EH bien , quelles nouvelles ?

LE MESSAGER.

Si mauvaiſes , Seigneur , que je crains de les dire.

LA REINE.

Ciel ! . . . Comment ſe porte le Prince ?

LE MESSAGER.

Madame , il eſt en bonne ſanté.

LA DUCHESSE.

Quelles ſont donc tes nouvelles ?

LE MESSAGER.

Milord Rivers, Milord Gray, & Sir Thomas Vaughan, ont été conduits priſonniers à Pomfret.

LA DUCHESSE.

Et par quel ordre ?

LE MESSAGER.

Par ordre du Duc de Gloceſtre, & de Milord Bukingham.

L'ARCHEVESQUE.

Qu'avoient-ils donc fait ?

LE MESSAGER.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce que j'en ſçais. Le reſte m'eſt inconnu.

LA REINE.

Il ne l'eſt pas pour moi ; & je vois d'un coup d'œil la perte de ma maiſon.... Le Faon eſt dans les griffes du Tigre, & la tyrannie éleve déja ſa tête juſqu'au trône .... La deſtruction, le ſang, & le maſſacre, vont régner en ces lieux ; & ce premier acte m'annonce le dénoüement de cette Tragédie !

LA DUCHESSE.

Jours affreux, allez-vous renaître ? Mes yeux ne vous ont-ils pas aſſez vûs ? Mon époux a perdu la vie, en diſ-

putant la Couronne ; & mes fils, alternativement heureux, ou misérables, ont plus souvent excité mes pleurs qu'ils n'ont fait naître ma joie ! Vainqueurs enfin, j'ai vû les Conquérans aux prises les uns avec les autres, sang contre sang, freres contre freres, se détruire, & se déchirer de leurs propres mains .... O nouvelle source de discorde ! outrage aussi téméraire que déplacé ! mes yeux ne seront pas témoins de tes damnables suites ... Il vaut mieux mourir, que d'avoir toujours la mort devant les yeux.

LA REINE.

Venez, fuïons mon fils, & cherchons un azile jusques dans le sanctuaire.... Adieu, Madame !

LA DUCHESSE.

Non, je vous suis ....

LA REINE.

Madame, vous n'avez rien à craindre ..... Mais nous ? ....

L'ARCHEVESQUE.

Venez, Madame, & apportez-y tout ce que vous avez de plus pré-

cieux ... Pour moi, je remets entre vos mains les Sceaux du Royaume (dont je ſuis chargé) comme un gage de ma fidélité, & de mon attachement pour le ſang d'Edouard. Suivez-moi, Madame : venez chercher un azile aux pieds des Autels.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La Scene est à Londres.

On entend le son des Trompettes. Le Prince de Galles paroît, avec les Ducs de Glocestre, & de Bukingham, l'Archevêque d'Yorck & autres.

BUKINGHAM.

Soyez le bien arrivé, grand Prince, dans votre ville de Londres!

GLOCESTRE.

Je m'en réjouis, Seigneur ... mais il me paroît, que la fatigue vous a rendu un peu mélancoliqué?

LE PRINCE.

Non, mon Oncle. Mais tous les détours

détours, & les chemins de traverſes que nous avons pris, ont rendu le voyage pénible, & ennuyeux.... Il me paroît que tous mes oncles ne ſont pas ici ?

GLOCESTRE.

Cher Prince, la pureté de vos ſentimens, ne vous permet pas, à l'âge où vous êtes, de pénétrer les replis du cœur humain, ni d'y diſtinguer autre choſe que ce que l'extérieur offre à vos yeux. Mais Dieu ſçait que ces beaux dehors ne s'accordent que bien rarement avec l'intérieur ! ... Ces oncles dont vous parlez, avoient de dangereux deſſeins ; le miel ſortoit de leur bouche, & leur cœur ne ſe nourriſſoit que de poiſon.... Que le Ciel vous préſerve d'eux, Seigneur, & de tous amis d'un pareil caractére !

LE PRINCE.

Je le prie de me garantir ſeulement des flatteurs, & des traîtres ... Mais mes oncles ne l'étoient pas....

GLOCESTRE.

Seigneur, voici le Maire de Londres, qui vient vous ſaluer.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. LE MAIRE *de Londres.*

LE MAIRE.

Que le Ciel vous béniſſe, Seigneur, en vous comblant d'heureux jours, & de ſanté !

LE PRINCE.

Je vous rends grace, Milord, ainſi qu'à ceux qui vous accompagnent .... Je croiois que ma mere, & mon frere York, ſeroient venus nous joindre en chemin. Je ne ſçais que penſer de la lenteur d'Haſtings .... Pourquoi n'arrive-t-il pas pour m'apprendre s'ils viennent, ou non ?



SCENE III.

Les mêmes Acteurs. MILORD HASTINGS.

BUKINGHAM.

SEigneur, le voici.

LE PRINCE.

Eh bien, Milord, ma mere arrive-t'elle ?

M. HASTINGS.

Seigneur, j'ignore pour quel ſujet la Reine votre mere,& le Duc d'York votre frere, ſe ſont refugiés dans l'Egliſe.... Le jeune Prince vouloit abſolument venir avec moi, pour vous ſaluer : mais la Reine l'a retenu malgré lui.

BUKINGHAM.

Voilà un trait de mauvaiſe humeur bien extraordinaire ! Milord Cardinal, tâchez de perſuader à la Reine qu'il convient que le Duc d'York vienne ſur le champ ſaluer ſon frere? Si elle s'y op-

poloit encore, allez avec le Cardinal Milord Haſtings, & arrachez le Prince à ſa jalouſe tendreſſe.

L'ARCHEVESQUE.

Milord Bukingham, ſi ma foible Rhétorique peut convaincre la Reine de la néceſſité d'envoyer ici le Duc d'Yorck, vous ne l'attendrez pas long-tems. Mais, ſi elle s'obſtine dans ſes refus, Dieu ne permet pas que le ſaint azile qu'elle a choiſi ſoit violé .... Je ne voudrois pas pour le Royaume entier me rendre coupable d'un tel crime.

BUKINGHAM.

Vous vous entêtez ſouvent mal à propos, Milord, par un attachement outré à de vaines cérémonies, & à de ridicules traditions .... Peſez le cas, même conformément aux idées groſſieres de ce ſiécle, & vous conviendrez que les droits du ſanctuaire ne peuvent être bleſſés en forçant le Prince d'en ſortir. Les immunités, ainſi que le revenu d'un Bénéfice n'appartiennent qu'à celui qui en a été légitimement pourvû, ou même à celui qui l'a acquis par quelque trafic ſecret. Or, le Prince n'eſt dans aucun de ces

cas-là. Donc il ne peut jouir du privilege d'un bénéfice qui ne lui appartient pas ; & ce n'eſt point attenter aux droits du ſanctuaire, que de l'en faire ſortir par force .... J'ai ſouvent entendu parler d'Hommes-d'Egliſes, & de leurs immunités : mais voilà la premiere fois que j'entens dire que des enfans puiſſent s'en prévaloir.

L'ARCHEVESQUE.

Pour cette fois, Seigneur, je veux bien être de votre avis .... Allons, Milord Haſtings : Venez avec moi.

M. HASTINGS.

Je vous ſuis, Milord.

SCENE IV.

LE PRINCE DE GALLES, GLOCEST. BUKINGH.

LE PRINCE *à l'Archevêque, & à M. Haſtings.*

JE vous prie, Milords, de faire diligence ... Maintenant, dites-moi, Duc de Gloceſtre, où je demeurerai

avec mon frere jusqu'au jour de mon couronnement ?

GLOCESTRE.

Par tout où vous souhaiterez, Seigneur ... Mais si vous en croyez mon conseil, vous irez vous reposer à la Tour pendant un jour ou deux. Ensuite vous choisirez la résidence qui vous plaira le plus, tant pour votre santé, que pour votre plaisir.

LE PRINCE.

La Tour est l'endroit du monde que je hais le plus ... Est-il vrai, mon oncle, qu'elle fut bâtie par Jules-César ?

GLOCESTRE.

Oui, Seigneur, c'est lui qui l'a commencée, & de siécle en siécle elle s'est accrue & rétablie.

LE PRINCE.

Ce fait est-il constaté par actes ? Ou n'est-ce qu'une tradition populaire ?

GLOCESTRE.

Il en a des preuves, Seigneur.

LE PRINCE.

Mais, dites-moi, je vous prie, s'il n'y en avoit pas d'actes, la tradition d'âge en âge ne suffiroit-elle pas

pour établir la vérité du fait, & pour le rendre inconteſtable juſqu'à la fin des ſiécles?

GLOCESTRE, *à part.*

Qui en ſçait tant à cet âge, ne vit dit-on pas long-tems....

LE PRINCE.

Que dites-vous mon oncle?

GLOCESTRE.

Je dis, Seigneur, que même ſans titre, la renommée vit long tems.... C'eſt ainſi * qu'en jouant mon rôle d'iniquité, le même mot a toujours deux ſens pour déguiſer ma penſée.

LE PRINCE.

Ce Jules-Céſar étoit un homme bien fameux! Sa valeur a enrichi ſon eſprit, & ſon eſprit à beaucoup illuſtré ſa valeur. La mort ne peut rien contre un pareil conquerant. Elle a frappé ſon corps, mais ſa réputation durera toujours.... J'ai quelque choſe à vous dire là-deſſus, mon couſin Bukingham.

* A part.

BUKINGHAM.

Quoi donc, gracieux Seigneur ?

LE PRINCE.

Si je parviens jusqu'à l'âge de majorité, je veux reconquérir tout ce que nous avons perdu en France, ou mourir en soldat comme j'aurai vêcu en Roi.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. Arrivent le DUC D'YORK, L'ARCHEVESQUE, & MILORD HASTINGS.

BUKINGHAM.

ENfin, voici le Duc d'York bien arrivé !

LE PRINCE.

Ah, Richard d'York, mon cher frere, comment vous portez-vous ?

LE DUC D'YORK.

Fort-bien, mon redoutable frere : car c'est ainsi que je dois vous nommer maintenant !

LE PRINCE.

Hélas oui. Pour mon malheur, comme pour le vôtre, celui qui portoit si dignement ce titre est mort trop tôt; & par sa mort, ce même titre perd beaucoup de son poids.

GLOCESTRE.

Comment se porte notre cousin le noble le Duc d'York ?

YORK.

Je vous remercie, gracieux oncle .... Mais, à propos ! vous me disiez dernierement, *que mauvaise herbe croît bien vîte* ? vous voyez pourtant que mon frere est crû beaucoup plus que moi ?

GLOCESTRE.

Je m'en apperçois, Seigneur.

YORK.

Sur ce pied, il est donc méchant ?

GLOCESTRE.

O gentil cousin, je ne dis pas cela.

YORK.

Il vous a donc plus d'obligation que moi.

GLOCESTRE.

Il est mon souverain, & vous n'êtes que mon parent.

YORK.

Je vous prie, mon oncle, de me donner ce poignard.

GLOCESTRE.

Mon poignard, petit coufin ? De tout mon cœur.

LE PRINCE.

Demande-t-on ainfi, mon frere ?

YORK.

Je fçai que mon oncle eft complaifant. Il ne me refufera pas une bagatelle pareille.

GLOCESTRE.

Je veux vous faire un plus beau préfent, cher coufin.

YORK

Ah, vous voulez fans doute y joindre l'épée ?

GLOCESTRE

Fort bien. Mais le préfent ne feroit-il pas un peu trop lourd ?

YORK.

En ce cas je dirois volontiers, que vous n'aimez à faire que de légers préfens ; & que vous feriez homme à refufer quiconque vous en demanderoit d'autres.

GLOCESTRE.

Mais, vous ne pourriez pas le porter ?

YORK.

Fut-il-il encore plus lourd, je le porterai aiſément, je vous aſſure.

GLOCESTRE.

Quoi, vous voudriez ſérieuſement avoir mon épée, petit Seigneur ?

YORK.

Je le voudrois en vérité, pour proportionner mon remerciment au titre que vous me donnez.

GLOCESTRE.

Quel titre ?

YORK.

Petit !

LE PRINCE.

Le Duc d'York eſt toujours un peu poincilleux dans ſes diſcours. Mais vous ſçavez, mon oncle, comment il faut le prendre ?

YORK.

Parlez-vous de prendre le ſens de mon diſcours, ou de me prendre moi-même ? Ma foi, mon oncle, mon frere ſe mocque de vous & de moi.... Parce que je ſuis extrêmement délicat,

il croit que vous pourriez me prendre, & me porter ſur votre dos ?

BUKINGHAM, *à part.*

Quelle fineſſe, & quelle vivacité d'eſprit dans ſes petits raiſonnemens ! pour mitiger les marques du mépris qu'il donne à ſon oncle, il ſçait adroitement ſe railler lui-même .... Tant de malice à cet âge, annonce un génie ſurprenant.

GLOCESTRE *au Prince.*

Vous plait-il, Seigneur, de vous mettre en chemin ? J'irai enſuite moi-même, avec Milord Bukingham, prier la Reine votre mere, de venir à la Tour vous féliciter ſur votre arrivée.

YORK.

Quoi, voudriez-vous aller coucher à la Tour, Seigneur ?

LE PRINCE.

Milord Protecteur, prétend que cela eſt néceſſaire.

YORK.

Pour moi, je n'y pourrois dormir tranquillement.

GLOCESTRE.

Pourquoi donc ? Qu'y voyez-vous à craindre ?

YORK.

L'ame irritée de mon oncle Clarence ! mon ayeule m'a dit, que c'eſt là qu'il fût maſſacré.

LE PRINCE.

Pour moi, je ne crains pas les oncles morts.

GLOCESTRE.

Non plus que les vivans, à ce que j'eſpére.

LE PRINCE.

Vivans même, je ne crois pas devoir les craindre ... Mais allons, Seigneur : & quoique mon cœur y ſente de la répugnance, marchons à la Tour.

SCENE VI.

GLOCESTRE, BUKINGHAM, CATESBY.

BUKINGHAM.

PEnſez-vous, Seigneur, que ce petit jaſeur Yorck n'ait pas été irrité, & ſouflé par ſa ſubtile mere ? L'aurions-

nous vû, ſans cela, vous railler avec tant de chaleur & de mépris ?

GLOCESTRE.

Ah, je n'en doute point..... Mais ce petit garçon eſt dangereux ! Il eſt hardi, vif, & ſpirituel au-delà de ce que ſon âge permet d'être.... C'eſt le portrait de ſa mere, de la tête aux pieds !

BUKINGHAM.

Eh bien, qu'ils ſe repoſent où ils ſont. Parlons d'autre choſe. Tu as juré, Catesby, aſſez fortement pour exécuter ce que tu nous a promis, & aſſez ſecrétement pour ne pas craindre qu'il éclate jamais rien de notre projet.... Nous t'avons mis au fait de tout pendant le voyage. Qu'en penſes-tu ? Crois-tu qu'il ſera difficile d'attirer Milord Haſtings dans notre parti, & qu'il ſe prête à élever ce noble Duc ſur le Trône ?

CATESBY.

Il aime ſi tendrement le Prince, à cauſe de feu ſon pere, qu'il ne ſera pas poſſible de le gagner.

BUKINGHAM.

Et que penſes-tu de Milord Stanley? Sera-t-il auſſi ferme?

CATESBY.

Il agira toujours comme Haſtings.

BUKINGHAM.

N'en parlons donc plus .... Il faut pourtant dès-à-préſent, cher Catesby, que tu ſondes adroitement les diſpoſitions de Haſtings, & que tu tâches de pénétrer les impreſſions que nos projets auront fait ſur ſon ame. Tu l'inviteras enſuite pour demain matin, à la cérémonie du couronnement. Si tu le trouve traitable, ayes ſoin de l'encourager, en lui détaillant les motifs qui nous font agir. S'il te paroît froid, ou ſilentieux, ſois de même, & romps ſur le champ la converſation .... Surtout, fais-nous ſçavoir d'abord ce que tu auras démélé de ſes diſpoſitions: attendu que nous tiendrons demain différens conſeils privés, dans leſquels toi ſeul ſeras emploïé par préference à tous autres.

GLOCESTRE.

En parlant de moi à Milord Hastings, vante-lui mes vertus, ainsi que ma puissance. Dis-lui surtout, cher Catesby, que le nœud qui rassembloit contre lui tant de cruels adversaires, sera demain rompu & ensanglanté au Château de Pomfret. Ajoute, qu'en faveur de cette bonne nouvelle, je lui recommande un baiser de plus, à l'aimable Shore.*

BUKINGHAM.

Allez, brave Catesby; nous vous recommandons la plus prompte expédition.

CATESBY.

Je vais m'y employer, Seigneurs, avec tout le zéle & toute la précaution possibles.

GLOCESTRE.

Sçaurons-nous de vos nouvelles avant la nuit?

CATESBY.

Vous en aurez, Seigneur.

GLOCESTRE.

Nous serons tous les deux ce soir à Crosby.

* Jeanne Shore étoit maîtresse du feu Roi Edouard IV.

SCENE VII.

GLOCESTRE, BUKINGHAM.

BUKINGHAM.

QUe ferons-nous, Seigneur, ſi Haſtings refuſe d'entrer dans notre complot?

GLOCESTRE.

Nous lui ferons trancher la tête; enſuite nous pourvoirons au reſte .... Souviens-toi, cher Bukingham lorſque je ſerai Roi, de me demander le Comté d'Hereford. Je te le donnerai avec toutes les mouvances qui y furent attachées lorſque le Roi en devint Propriétaire.

BUKINGHAM.

Je me ſouviendrai, Seigneur, de votre promeſſe.

GLOCESTRE.

Pour la voir plûtôt effectuée, allons ſouper enſemble, afin de convenir de nos opérations, & en arrêter tout le plan.

SCENE VIII.

La Scene est devant la maison de Milord Hastings.

HASTINGS, UN MESSAGER, *qui frappe à la porte.*

LE MESSAGER.

MIlord ? Milord ?

HASTINGS, *en dedans.*

Qui est-là ?

MESSAGER.

C'est de la part de Milord Stanley.

HASTINGS.

Quelle heure est-il ?

MESSAGER.

Bientôt quatre heures.

HASTINGS *entre.*

Ton maître n'a donc pû dormir cette nuit ?

MESSAGER.

Il y paroît, parce que j'ai à vous dire. Premierement, il vous salue, ..

HASTINGS.

Après.

MESSAGER.

Ensuite il vous apprend, qu'il a rêvé cette nuit, qu'un Sanglier avoit abbatu son casque d'un seul coup de ses défenses! ... Il sçait de plus, qu'il doit se tenir deux Conseils: dans l'un desquels on doit déterminer, lequel de vous, ou de lui, pleurera la mort de son ami .... C'est pourquoi, il m'envoye demander votre sentiment. Le sien seroit de monter bien vîte à cheval, & de chercher (dans le nord de l'Angleterre) un azile contre le danger que son ame vient de pressentir.

HASTINGS.

Vas, mon ami, retourne vers ton maître: dis-lui, que nous n'avons rien à craindre des deux Conseils qui doivent se tenir. Nous devons tous les deux assister à l'un; & notre ami Catesby doit assister à l'autre. Il ne s'y passera rien contre nos intérêts, à moins que le Ciel ne nous prive de toute intelligence... Dis-lui, qu'à cet égard, sa crainte n'a aucun fondement. Qu'à l'égard de son rêve, je m'étonne

de lui voir ajouter foi aux vaines illusions d'un sommeil inquiet. C'est exciter le Sanglier à nous poursuivre, que de le fuir lorsqu'il ne nous attaque point ... Adieu. Dis à ton maître, qu'il s'habille, & qu'il vienne me joindre pour aller ensemble à la Tour, où nous verrons de quelle humeur sera le Sanglier.

MESSAGER.

Seigneur, je vais lui porter votre réponse.

SCENE XI.

HASTINGS, CATESBY.

CATESBY.

Mille bonjours au noble Milord Hastings!

HASTINGS.

Bonjour Catesby. Vous êtes bien matinal aujourd'hui? Quelles nouvelles, ami, dans notre état chancellant?

CATESBY.

Il est en effet bien ébranlé, Milord! & je crois que nous ne le verrons ja-

mais affermi, jufqu'à ce que Richard en prenne les rénes.

HASTINGS.

Qu'appellez-vous les rénes ? La Couronne ?

CATESBY.

Eh quoi donc, Milord ?

HASTINGS.

Cette tête ne fera plus fur mes épaules, quand on verra la Couronne d'Angleterre fi mal placée ! ... Mais crois-tu, de bonne foi, que Glocestre y penfe ?

CATESBY.

Oui, fur ma vie, il efpére même que vous voudrez bien l'aider dans ce projet, & vous joindre à fon parti. C'eft dans cette confiance qu'il m'envoye pour vous apprendre, que Pomfret verra aujourd'hui couler le fang de tous vos ennemis.

HASTINGS.

J'avoue, que cette nouvelle ne me fait pas de peine, parce que tous les parens de la Reine ont toujours été mes ennemis. Mais que cela m'engage à trahir le légitime héritier du Thrône, en faveur de Richard de Glo-

ceſtre, c'eſt ce que la mort même n'obtiendra pas de moi!

CATESBY.

Que Dieu nous affermiſſe, Milord, dans des ſentimens ſi généreux.

HASTINGS.

Mais je rirai long-tems d'avoir vû tomber ces mêmes adverſaires, qui avoient cherché à me perdre auprès du Roi défunt!... Un peu de patience, Catesby: avant qu'il ſoit quinze jours, j'en ferai dépêcher encore quelques-uns qui ne s'y attendent guere!...

CATESBY.

Il eſt bien fâcheux, Milord, d'être obligé de mourir dans le tems qu'on s'y attend le moins.

HASTINGS.

Oh, terrible, terrible!... Voilà pourtant ce qui arrive à Rivers, Vaughan, & Gray? Et il en arrivera bientôt autant à d'autres, qui ſe croyent auſſi en ſureté que toi & moi, qui ſommes le plus avant dans les bonnes graces des Ducs de Gloceſtre & Bukingham.

CATESBY.

Oh, ils font tous les deux grand cas

d'une tête telle que la votre !... * Auſſi ſera-t'elle bien-tôt placée ſur le Pont de Londres.

HASTINGS.

J'en ſuis perſuadé ; & je crois l'avoir bien mérité.

SCENE X.

HASTINGS, CATESBY, STANLEY.

HASTINGS.

VEnez, Milord, venez.... Où eſt donc votre épieu ? Ne craignez-vous plus le Sanglier ?

STANLEY.

Bon jour Milord; bon jour Catesby.. Vous pouvez badiner à votre aiſe : mais, par la Sainte Croix, je n'aime pas tous ces Conſeils privés, moi.

HASTINGS.

Seigneur, ma vie m'eſt auſſi chere que la vôtre peut vous l'être ; je vous dirai même que je n'en ai jamais fait

* A part.

tant de cas qu'aujourd'hui. Croyez-vous que j'aurois un air auſſi triomphant, ſi je n'étois auſſi certain de notre ſûreté que de celle de l'Etat ?

STANLEY.

Les priſonniers de Pomfret étoient auſſi guais & auſſi tranquilles ſur leur ſort, quand ils ſortirent de Londres ! & ils n'avoient en effet aucun lieu de penſer autrement. Vous voyez cependant, quel eſt leur ſort ! . . . Je ſouhaite de me tromper, mais cet exemple m'apprend à me défier d'un ancien ennemi réconcilié..... Qu'irons-nous faire maintenant à la Tour ? Il eſt trop tard.

HASTINGS.

Allons, Milord, allons ; reprenez votre fermeté ! & ſçachez que les priſonniers dont vous venez de parler, doivent avoir aujourd'hui la tête à bas.

STANLEY.

Hélas, ils ſont plus dignes de porter leurs têtes, que beaucoup de leurs accuſateurs ne le ſont de porter des chapeaux ! . . . Partons pourtant, Milord, puiſque vous le voulez

HASTINGS.

HASTINGS.

Allez toujours devant ... J'ai un mot à dire à cet homme.

SCENE XI.

HASTINGS, *Un Sergent d'Armes.*

HASTINGS.

EH bien, comment te portes-tu, l'ami ? Quelles nouvelles dans ce monde ? En es-tu content ?

LE SERGENT.

Autant que votre Grandeur peut l'être.

HASTINGS.

Je te dirai que j'en ſuis plus content que la derniere fois que je te rencontrai ici. J'étois alors conduit priſonnier à la Tour, par les pratiques des parens de la Reine : mais aujourd'hui (je te le dis ſous le ſecret) ils ſont plus malheureux que je ne le fus jamais . . . Ils doivent être décapités.

LE SERGENT.

Plaiſe à Dieu, Seigneur, que ce ſoit pour votre bien !

HASTINGS.

Je te remercie, l'ami ... Tiens ; bois à ma ſanté .....*

* Il lui donne ſa bourſe.

SCENE XII.

HASTINGS, *Un Prêtre.*

LE PRESTRE.

JE bénis le hazard qui me procure l'honneur de ſaluer votre Grandeur !

HASTINGS.

Je vous remercie, Sir Jean, & de bon cœur, ... Je crois vous devoir un quartier de votre penſion : paſſez chez moi Dimanche, je m'acquitterai envers vous. **

** Il parle à l'oreille du Prêtre.

SCENE XIII.

HASTINGS, BUKINGHAM.

BUKINGHAM.

QUoi donc, en converſation avec un Prêtre, Milord Chambellan ?.... Les Seigneurs de Pomfret peuvent avoir beſoin d'un homme de cette robe : mais je ne crois pas que vous ſoyez dans le cas de vous confeſſer.

HASTINGS.

Ma foi, quand j'ai rencontré ce Prêtre, j'ai penſé à ceux dont vous parlez !... Allez-vous du côté de la Tour ?

BUKINGHAM.

J'y vais, Milord, mais je n'y reſterai pas longtems ... je crois que je vous y laiſſerai.

HASTINGS.

Cela eſt probable, car j'y dînerai.

BUKINGHAM.

* Tu y ſouperas auſſi, quoique tu

* A part.

ne t'en doutes pas !... Allons, Milord, marchons.

HASTINGS.

Partons, Seigneur.

SCENE XIV.

Le Théâtre représente le Château de Pomfret.

SIR RICHARD RATCLIF *paroît avec des Hallebardiers, conduisant au supplice Milords Rivers & Gray, & Sir Thomas Vaughan.*

RATCLIF.

Allons : amenez les prisonniers ...

M. RIVERS.

Sir Richard Ratlif, vous allez voir mourir un sujet fidele pour avoir été trop sincere, & trop zélé pour son souverain !

M. GRAY, *à Ratclif.*

Que Dieu le garde des mains cruel-

les de la cabale perfide, dont tu ſuis ſi ſervilement les ordres.

VAUGHAN.

Tu regretteras un jour de t'être prêté à ce ſanglant miniſtére !

RATCLIF.

Dépêchons ... Le terme de votre vie eſt déja expiré.

M. RIVERS.

Pomfret, Pomfret ! O toi priſon ſanglante & fatale à tous les Pairs de ce Royaume ! C'eſt dans l'enceinte de tes murs funeſtes, c'eſt dans cet endroit même que Richard II. reçut le coup mortel ! ... pour que rien ne manque à la réputation funébre que tu t'es acquiſe, bois auſſi notre ſang !

M. GRAY, *à M. Rivers.*

C'eſt à préſent que les malédictions de la Reine Marguerite ſont effectivement tombées ſur nos têtes ! rappellez-vous, Milord le reproche qu'elle nous fit, ainſi qu'à Milord, Haſtings, d'avoir été tranquilles ſpectateurs du meurtre de ſon fils Edouard ?

M. RIVERS.

Oui, mais ſes malédictions ne ſont

pas moins tombées ſur Richard de Gloceſtre, & ſur Bukingham, que ſur Haſtings & nous ? . . . O Dieu, n'oubliez pas de la venger d'eux, comme vous la vengez de nous trois ! Que notre ſang verſé éteigne votre colére, ou l'écarte du moins de la tête de la Reine ma ſœur, & de celle de ſon fils !

RATECLIF.

Finiſſons . . . L'heure fatale eſt écoulée. Il faut mourir.

M. RIVERS.

Allons ... Venez, Gray ; approchez-vous, Vaughan ; embraſſons-nous . . . . Adieu, juſqu'à ce que le Ciel nous rejoigne tous trois !



SCENE XV.

Le théâtre repréſente la Tour de de Londres.

BUKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, L'EVESQUE D'ELY, CATESBY, LOVEL, *& autres, autour d'une table.*

HASTINGS.

VOus ſçavez, illuſtres Pairs, que nous ſommes aſſemblés pour fixer le jour du couronnement de notre Souverain ?... Parlez, nommez ce jour déja trop attendu.

BUKINGHAM.

Tout eſt-il préparé pour ce jour d'allégreſſe ?

STANLEY.

Oui, Seigneur : il n'eſt queſtion que de l'arrêter.

L'EVESQUE D'ELY.

En ce cas, mon avis eſt que ce ſoit pour demain.

BUKINGHAM.

Qui de vous eſt le mieux dans l'eſprit du noble protecteur ? Qui de vous enfin croit avoir mieux mérité l'honneur de ſa confiance ?

L'EVESQUE D'ELY.

Je crois, Milord, que perſonne n'a droit plus que vous de ſe flatter de cet avantage.

BUKINGHAM.

Il nous connoît tous à l'extérieur : mais quant à l'ame il ne connoît pas mieux la mienne que la vôtre ; & je ne connois pas mieux la ſienne, Milord, que vous la mienne ... Milord Haſtings, vous vous aimez tous deux depuis longtems ? ....

M. HASTINGS.

Vous m'honorez Seigneur : je ſçai qu'il m'aime ; mais je n'ai point ſondé ſes deſſeins, par rapport au couronnement : il ne m'en a jamais parlé ... Nommez vous-même le jour, Milord ; vous devez ſçavoir ſes intentions. Je joins ma voix à la vôtre, & j'eſpére que le Duc le trouvera bon.

SCENE XVI.

Les mêmes Acteurs, LE DUC DE GLOCESTRE.

L'EVESQUE D'ELY.

SEigneurs, voici le Duc.

GLOCESTRE.

Nobles Seigneurs, & Cousins, je vous salue. . . J'ai été un paresseux aujourd'hui : mais j'ai crû ma présence peu nécessaire pour hâter l'expédition des grandes affaires confiées à vos lumieres.

BUKINGHAM.

Seigneur, quand même vous ne seriez pas arrivé à tems, Milord Hastings auroit prononcé pour vous ; il alloit fixer le jour du couronnement.

GLOCESTRE.

Milord Hastings, personne n'auroit été aussi hardi que vous ? Mais vous me connoissez ; & je sçai que vous m'aimez ... Milord d'Ely, quand j'ai passé à Holbourn, je me souviens

d'avoir vû de belles fraiſes dans votre jardin. Faites-moi le plaiſir d'en envoyer chercher.

L'EVESQUE D'ELY.

Bon Dieu, Seigneur, j'y conſens de tout mon cœur! (*Il ſort.*)

SCENE XVII.

Les mêmes Acteurs, ſauf L'EVESQUE D'ELY.

GLOCESTRE.

MOn Couſin Bukingham, un mot je vous prie ... (*bas.*) Cateſby a ſondé Haſtings; & ce bouru lui a paru ſi entêté, qu'il perdra plutôt la tête que de conſentir à ce que le fils d'Edouard perde le Thrône d'Angleterre.

BUKINGHAM.

Sortez un inſtant, Seineur: je vous ſuivrai.

Les mêmes Acteurs, à la reserve du DUC DE GLOCESTRE *&* BUKINGHAM.

M. STANLEY.

NOus n'avons pas encore arrêté le grand jour ... Pour moi, je pense qu'il y auroit trop de précipitation de le fixer à demain. J'avoue méme, qu'à mon égard, il me manque bien des choses nécessaires pour cette fête, que je serois bien aise d'avoir.

SCENE XIX.

Les mêmes Acteurs, L'EVESQUE D'ELY *rentre.*

L'EVESQUE.

OU donc est Milord Duc de Glocestre ? . . .. Je viens d'envoyer chercher les fraises qu'il demande.

HASTINGS.

Le Duc paroît aujourd'hui fort affable & de bonne humeur. Il roule sans doute dans son esprit quelque pensée qui le réjouit : je n'en sçaurois douter au ton dont il nous a souhaité le bon jour .... Je crois en vérité que personne au monde ne peut moins cacher son amitié ou sa haine que ce Prince .. Ce qu'il a dans le cœur, est écrit sur son front !

M. STANLEY.

Qu'y lisez - vous donc aujourd'hui, Milord ?

M. HASTINGS.

Rien que de bien. S'il se croyoit offensé par quelqu'un de nous, ses yeux vous l'eussent déja annoncé.

SCENE XX.

Les mêmes Acteurs, GLOCESTRE, BUKINGHAM.

GLOCESTRE.

DItes-moi, je vous prie, Milords, ce que mérite un traître qui par-

un art diabolique travaille à précipiter l'inſtant de ma mort ; & dont les charmes infernaux n'ont déja que trop operé ſur le corps que vous voyez ?

M. HASTINGS.

La vivacité de mon zéle & de mon affection pour vous, ne me permet pas Seigneur, d'attendre mon tour pour condamner le criminel. De quelque rang qu'il ſoit, il mérite la mort.

GLOCESTRE.

Que vos yeux ſoient donc témoins de ſon forfait & de mes maux .... Voyez l'effet du ſortilége ! Voyez ce bras * flétri, ſec & décharné !... C'eſt la femme d'Edouard : c'eſt cette infâme magicienne, qui de concert avec l'indigne Shore eſt parvenue avec l'aide de l'enfer à me réduire dans cet état déplorable.

M. HASTINGS.

Seigneur, ſi elles ſont coupables de ce crime...

GLOCESTRE.

Si?... Si, dis-tu, inſolent protecteur d'une femme deshonorée ?... Tu oſes me parler de *ſi* ? à moi ?...

* Il découvre ſon bras.

Traître? . . . A bas ſa tête ! . . . Oui, je jure par *Saint Paul*, que je ne dînerai point que je ne l'aye vûe hors de ſes épaules ! . . . Lovel & Catesby ? je vous le livre. Veillez à ce que ma Sentence ſoit promptement exécutée . . . Que ceux qui reſtent, & qui m'aiment, me ſuivent . . .



SCENE XXI.

HASTINGS, LOVEL, CATESBY.

HASTINGS.

MAlheur ! malheur ſur l'Angleterre beaucoup plus que ſur moi. J'aurois prévenu ce coup, ſi j'avois été plus ſage ! . . . Stanley avoit rêvé qu'un ſanglier avoit renverſé ſon caſque : il m'exhortoit à fuir avec lui, & j'ai mépriſé ſa crainte ! Mon cheval a bronché trois fois, & s'eſt jetté autant de fois en arrière à l'aſpect de la Tour, comme s'il avoit ſenti qu'il menoit ſon maître à la boucherie . . . C'eſt maintenant que j'ai beſoin du Prêtre à qui

je parlois tantôt ! C'eſt maintenant que je me repens d'avoir fait parade de mon triomphe au Sergent d'armes, en inſultant au malheur des victimes de Pomfret ! Oh, Marguerite ! Marguerite ! c'eſt maintenant que ta malédiction funeſte éclate ſur la tête du maheureux Haſtings !

CATESBY.

Allons, allons, diſpoſez-vous à mourir. Le Duc attend pour dîner : confeſſez vous vîte.

HASTINGS.

Faveur momentanée des Grands du monde ! Méteore trompeur, que nous ſuivons avec tant de peines, & qui nous échape dans l'inſtant même où nous croyons te toucher ! Pourquoi te préferons-nous à des biens plus ſolides ? ... Oui, grand Dieu ! je le vois, mais trop tard : celui qui fonde ſes eſpérances ſur tout autre que ſur toi, eſt un Matelot yvre (au haut d'un mât) toujours prêt à tomber au moindre mouvement dans les abîmes de la mer.

CATESBY.

Eh bien finirons-nous ? Partons.

Toutes ces lamentations ſont inutiles.

HASTINGS.

Sanguinaire Richard ! . . . Miſérable Angleterre, je t'annonce les tems les plus affreux que jamais l'univers ait vû depuis ſon origine. . . . Allons ; qu'on me conduiſe à l'échafaut. Va lui porter ma tête. . . . Tel rit de mon malheur qui périra demain.

SCENE XXII.

Le Théâtre repréſente les murs de la Tour.

GLOCESTRE & BUKINGHAM, *paroiſſent couverts d'armés rouillées.*

GLOCESTRE.

C'Eſt ici, cher Bukingham, qu'il faut ſçavoir jouer ſon perſonnage ! ... Ne ſçais-tu pas, dans le beſoin, changer tout à coup de viſage, affecter un tremblement involontaire, entrecouper tes mots, & fraper ta poitrine ? Recommencer ton diſcours, & t'arrêter encore ? Enfin, paroître frapé

d'horreur au point d'en avoir perdu le jugement ?

BUKINGHAM.

Bon ! je puis ſurpaſſer le meilleur Acteur tragique. Je ſçai faire parler à la fois ma langue & mes yeux, toucher, émouvoir, & lire dans les cœurs. Je ſçai trembler, frémir, treſſaillir même quand il le faut ; & l'inſtant d'après paroître m'amuſer ſérieuſement d'une bagatelle, lorſque je médite le plus grand deſſein. La terreur & la crainte ſe peignent auſſi aiſément dans mes yeux, que la joie & la triſteſſe. En un mot, toutes les paſſions m'obéiſſent ; & mon viſage porte toujours l'impreſſion de celle qui peut ſervir à mes projets.

GLOCESTRE.

Tant mieux !.... Mais voici le Maire de Londres.

BUKINGHAM.

Laiſſez-moi l'entretenir un moment....

SCENE XXIII.

Les mêmes Acteurs, LE MAIRE DE LONDRES *& sa suite*, GLOCESTRE *&* BUKINGHAM *feignent beaucoup d'effroi.*

GLOCESTRE.

AMis, qu'on garde bien le pont-levis ? ...

BUKINGHAM.

Ecoutez ? . . . J'entens le bruit des tambours ! . . .

GLOCESTRE.

J'ai envoyé Catesby faire la ronde autour des remparts.

BUKINGHAM.

Milord Maire, nous vous avons mandé . . .

GLOCESTRE.

Prenez garde ! défendez-vous . . . voilà les ennemis.

BUKINGHAM.

Le Ciel & notre innocence combattront pour nous.

SCENE XXIV.

Les mêmes Acteurs, LOVEL *&* CATESBY *portant la tête de Milord Haſtings.*

GLOCESTRE.

NOn, tranquiliſez-vous : ce ſont de nos amis.

LOVEL.

Seigneur, voilà la tête de cet infâme traître, de ce dangereux Haſtings que vous n'oſiez ſoupçonner.

GLOCESTRE.

Ah, je l'ai tant aimé, que je ne puis encore m'empêcher de le pleurer ! je l'avois toujours crû le plus vrai, le plus ſincere, en un mot le meilleur des humains. Je ne penſois que par lui ; ſon ame étoit le dépôt de mes penſées les plus ſecrettes !... Sous quelles apparences plus ſéduiſantes le vice trouva-t'il jamais à ſe cacher ? Hélas, ſans ſon commerce criminel avec la Shore, il ſeroit encore à mes yeux au deſſus de tous ſoupçons.

BUKINGHAM.

Ah, c'étoit le traître le plus fin & le plus couvert ! ... croiriez-vous bien, Milord Maire, (& ce n'eſt que par un miracle que nous en ſommes échapés !) Croiriez-vous, dis-je, que ce perfide avoit comploté, dans la chambre du Conſeil même, de nous aſſaſſiner aujourd'hui, l'illuſtre Duc, & moi ?

LE MAIRE.

O Ciel ! eſt-il poſſible ?

GLOCESTRE.

Comment donc ? Nous prenez-vous pour des barbares ? Aurions-nous ſévi contre le coupable, au point de le faire exécuter ſans forme de procès, ſi l'extrême péril de l'Etat, la paix de l'Angleterre, & notre propre ſûreté ne nous y euſſent pas forcés ?

LE MAIRE.

Puiſſe ſa mort vous rendre tranquilles ! il la méritoit ; & vous avez très-bien agi en faiſant un exemple capable d'épouvanter les traîtres ... Il avoit beaucoup perdu de mon eſtime depuis ſon attachement pour la Shore.

BUKINGHAM.

Notre intention n'étoit pourtant pas

qu'il fût exécuté avant votre arrivée, Milord; mais le zéle de nos amis, * a été plus vif que nous n'eussions voulu . . . Nous aurions été bien-aises que vous l'eussiez entendu parler, & confesser toutes les circonstances de sa trahison; vous eussiez été en état d'en faire part à nos Citoyens, qui pourroient peut-être interpréter sinistrement cette exécution précipitée, & plaindre le criminel.

LE MAIRE.

Votre parole, Milord, ne vaut-elle pas autant que si j'avois vû & entendu le coupable? Croyez, nobles Princes, que je vais rendre compte à nos zélés Bourgeois de la maniére dont vous vous êtes comportés dans une circonstance aussi pressante, & aussi dangereuse pour l'Etat.

GLOCESTRE.

Hélas, Milord, nous n'avons eu d'autre but en vous mandant, que de prévenir par votre moyen la critique des mal-intentionnés.

BUKINGHAM.

Quoiqu'arrivé trop tard au gré de

* Montrant Lovel & Catesby.

nos vœux, nous comptons cependant que vous certifierez tout ce que nous venons de vous apprendre. C'eſt dans cette confiance que nous vous diſons adieu.

* Le Maire.

SCENE XXV.

Les mêmes Acteurs.

GLOCESTRE.

COurs après lui, cher Bukingham, ſuis-le. Hâtes-toi de le joindre à Guid-Hall. Feins de l'y rencontrer par hazard, & profite de l'occaſion pour lui parler, ainſi qu'aux Citoyens, de la bâtardiſe des enfans du Roi défunt. Rappelle au peuple, qu'Edouard a fait périr un Bourgeois de Londres, uniquement pour avoir dit, *qu'il feroit ſon fils héritier de la Couronne*, quoique ce malheureux n'entendît parler d'autre choſe que de l'Enſeigne de ſa Boutique!... ne manque pas d'appuyer fortement ſur ſon odieuſe lubricité, qui

s'étendoit indifféremment ſur les femmes, ſur les filles, & ſur les veuves de ce Royaume ; ſur toutes celles enfin qui avoient le bonheur, ou le malheur de plaire à ſes yeux ! ... Tu peux tomber, de là, ſur ma perſonne. Dis-leur, que lorſque ma mere devint enceinte de cet inſatiable Edouard, le Duc d'Yorck mon pere étoit abſent, & faiſoit la guerre en France ; que par un calcul exact du tems de ſa groſſeſſe, on a reconnu évidemment que l'enfant n'appartenoit point au Duc. Rappel-le-leur enfin les traits du viſage d'Edouard, abſolument étrangers à ceux de feu mon pere .... mais obſerve, ſur-tout de toucher ces derniers traits qu'avec une extrême délicateſſe : car enfin, cher Bukingham, ma mere vit encore.

BUKINGHAM.

Repoſez-vous ſur moi, Seigneur ; je vais faire le rôle d'Orateur avec autant d'art & de véhémence, que ſi le brillant héritage en litige devoit être le prix de mon plaidoyé ... je vous quitte là-deſſus.

GLOCESTRE.

Si tu les vois bien disposés, amene-les au Château de Baynard, où tu me trouveras dévotement accompagné par des Evêques, & par d'autres révérends Personnages.

BUKINGHHM.

Je pars ; & vers trois ou quatre heures après midi, soyez attentif aux nouvelles qui vous arriveront de Guild-Hall.

SCENE XXVI.

GLOCESTRE, LOVEL, CATESBY.

GLOCESTRE.

LOvel, allez en diligence me chercher le Docteur Shaw... Vous, Catesby, allez chez le Moine Peuker. Dites-leur de me venir trouver dans une heure au Château de Aaynard.

SCENE

SCENE XXVII.

GLOCESTRE *seul.*

IL faut maintenant songer à donner mes ordres pour cacher à tous les yeux les enfans de Clarence ; & pour que personne ne puisse approcher de ceux d'Edouard.

SCENE XXVIII.

UN NOTAIRE *seul.*

VOilà les chefs d'accusations intentés contre le pauvre Milord Hastings (assez amplement grossoyés par une bonne main) pour être lûs tantôt publiquement dans l'Eglise de saint Paul ! ... J'ai employé onze heures entieres à les mettre au net : car ce n'est que d'hier au soir que Catesby me les a envoyés. L'original étoit rempli de tous les côtés. Cependant

Hastings n'a pas vécu cinq heures après avoir été arrêté ; & pendant ce petit intervale, il n'a été ni interrogé ni traité comme un criminel ... Il faut avouer que les hommes croissent en bonté ! .... Mais quel sera l'esprit assez bouché pour ne pas démêler ce grossier artifice ; ou assez effronté pour dire qu'il ne l'apperçoit pas ? ... Le monde est devenu trop pervers ; & cet excès de méchanceté présage sa ruine.

SCENE XXIX.

Le Théâtre représente le Château de Baynard.

GLOCESTRE & BUKINGHAM *entrent, par différentes portes.*

GLOCESTRE.

EH bien, Milord, que disent nos Bourgeois ?

BUKINGHAM.

Par la mere de Dieu, ils ont tous la bouche fermée !

GLOCESTRE.

Avez-vous parlé de la bâtardiſe des enfans d'Edouard ?

BUKINGHAM.

Oui ; j'ai parlé de ſon contrat de mariage avec Lady Lucy, & de celui qui a été fait en France par ſes Ambaſſadeurs. J'ai exageré l'inſatiabilité de ſes déſirs, & les outrages qu'il a faits à tant de maris de Londres ; ſa main toujours ſanglante dès le moindre ſoupçon ; ſa bâtardiſe, & ſon peu de reſſemblance avec le feu Duc d'Yorck. De-là, j'ai parlé de vous, j'ai rappellé les traits de votre viſage, qui nous laiſſent un portrait vivant de votre illuſtre pere ; & la nobleſſe de vos ſentimens, qui nous retracent l'idée de ſes vertus. J'ai fait valoir les victoires que vous avez remportées en Ecoſſe ; votre admirable diſcipline dans la guerre, votre ſageſſe dans la paix ; enfin la douceur de votre caractére, & cette humilité ſi rare dans un homme de votre naiſſance. En un mot, je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit concourir au ſuccès de nos deſſeins ; & j'ai terminé ma harangue, en ordonnant à ceux qui

aimoient ſincérement la Patrie, de crier *vive Richard, Roi d'Angleterre !*

GLOCESTRE.

Eh bien, qu'ont-ils dit alors ?

BUKINGHAM.

Pas le mot ... Mais tous pétrifiés & muets comme des ſtatues, je les vois tout à coup ſe regarder l'un l'autre & pâlir comme des morts ! .... Je leur fais alors d'ameres réprimandes ; j'interpelle le Maire de me rendre raiſon de ce profond ſilence. Il me répond que l'uſage n'eſt pas de parler directement au peuple, qui n'eſt accoutumé qu'à la voix de ſes Aſſeſſeurs. On le preſſe bientôt de répéter mon diſcours ; mais il s'en acquitte de maniére à ne rien prendre ſur ſon compte. Il n'a rien vû, dit-il, il ne ſçait rien enfin, que ce qu'il tient de vous ... A peine a-t'il ceſſé de parler, qu'un certain nombre de mes gens apoſtés (dans le bas de la ſalle) jettent leurs bonnets en l'air, & crient *vive le Roi Richard* ! ... Je profite de ce leger avantage : *Milles graces*, m'écriai-je, *généreux Citoyens ! Mille graces, braves*

amis ! Cet applaudissement général, & ces cris d'allegresse, prouvent votre amour pour la Patrie & votre estime pour Richard ... Voilà, Seigneur, tout ce qui s'est passé.

GLOCESTRE.

Ce silence général m'étonne, & me mortifie ! ... Mais le Maire & les Echevins ne viendront-ils pas ?

BUKINGHAM.

Ils sont ici, Seigneur. Mais feignez d'être effrayé du motif de leur arrivée. Ne paroissez pas d'abord, & ne leur accordez audiance qu'après les plus vives sollicitations. Ne vous montrez enfin, qu'armé *d'un gros livre de priéres*, & accompagné de deux Ecclésiastiques : Car j'ai envie de faire un beau sermon sur ce texte. Affectez sur-tout beaucoup de répugnance à consentir à l'objet de leur requête ; tranchez longtems du Philosophe ; & dites toujours *non*, jusqu'à ce que la violence ou l'importunité paroissent vous arracher un *oui*.

GLOCESTRE.

Je rentre; & s'il n'est question que de bien jouer le rôle que tu me prescris,

notre projet ne peut manquer d'avoir une bonne iſſue.

BUKINGHAM.

Dépêchez vous : montez dans votre appartement ... Le Maire arrive, il frape ....

SCENE XXX.

BUKINGHAM, LE MAIRE *& ſa Suite. Pluſieurs Bourgeois,* CATESBY *paroît enſuite.*

BUKINGHAM.

SOyez le bien venu, Milord. J'attends ici depuis long-tems ... Je crois que le Duc ne veut voir perſonne aujourd'hui .... Ah, Cateſby ; eh bien, qu'a répondu le Duc à ma requête ?

CATESBY.

Il vous prie, Milord, de revenir demain, ou après demain. Le Duc eſt enfermé avec deux ſaints Eccléſiaſtiques : ils ſont actuellement en méditation ; & les affaires les plus impor-

tantes, ne lui feroient point interrompre ce pieux exercice.

BUKINGHAM.

Je t'en prie, cher Catesby ! retourne vers le Duc. Dis-lui que je suis ici avec Milord Maire, & les Echevins de Londres. Que nous avons une affaire à lui communiquer, qui intéresse le bien & le repos de l'Etat.

CATESBY.

Je vais faire en sorte de lui parler, Seigneur.

SCENE XXXI.

Les mêmes Acteurs.

BUKINGHAM *au Maire.*

VOus voyez, Milord, que nous n'avons pas ici à faire à un Edouard ! ce n'est pas avec une nouvelle Maîtresse que le Duc est occupé ; ce n'est pas sur un lit voluptueux qu'il repose maintenant. Richard est à genoux ; Richard n'est occupé que de la contemplation des choses célestes ! ... Ce n'est pas non plus avec une

troupe de courtisans oisifs qu'il donne des heures entieres à des amusemens frivoles & criminels ; ce n'est pas à un sommeil nécessaire pour rétablir ses forces épuisées : C'est à la priére, c'est à la méditation, c'est enfin à de pieux devoirs qu'il regarde comme la seule nourriture de l'ame. ... Heureuse Angleterre ! Heureux Royaume, si tu peux déterminer un si digne Prince à porter ta couronne ! Mais, je crains bien que nos efforts ne soient vains.

LE MAIRE.

Dieu nous préserve d'un pareil refus !

BUKINGHAM.

Hélas, nous avons tout à craindre. Mais voilà Catesby.

SCENE XXXII.

Les mêmes Acteurs, CATESBY.

BUKINGHAM.

EH bien, cher Catesby ; que dit sa Grandeur ?

CATESBY.

Il paroît étonné de voir ici un ſi grand nombre de citoyens, & d'ignorer le ſujet qui vous engage à les raſſembler. ... En un mot, Milord, il paroît craindre, que vous n'ayez quelques mauvais deſſeins.

BUKINGHAM.

Je ſuis fâché d'avoir donné matiére à ſes ſoupçons. Je jure que nous n'y ſommes venus qu'à bonne fin; & que les ſentimens que nous y apportons, ſont dignes de lui & de nous! ... Retournez, Cateſby! vous pouvez l'en aſſurer de notre part. ... * Il eſt difficile de retirer un homme véritablement pieux de ſes exercices ordinaires. La contemplation a pour lui des charmes dont le reſte des mortels ignore la douceur.

* Catesby.



SCENE XXXIII.

Les mêmes Acteurs. LE DUC DE GLOCESTRE *paroît dans le fond du Théâtre au milieu de deux Evêques.* CATESBY *le suit.*

LE MAIRE.

Je l'apperçois qui se promene avec deux de nos Evêques.

BUKINGHAM.

Ce sont les vrais pilliers de la vertu auprès d'un Prince Chrétien : ils écartent loin de lui les funestes idées que la vanité suggére !... Voyez-vous ce bréviaire dans sa main ? digne signalement d'un homme vertueux ! * ... Illustre Plantagenette ! gracieux Prince, pardonnez si nous osons interrompre les saintes occupations où votre zéle vous engage !

GLOCESTRE.

Milord, vous n'avez pas besoin

* Il s'approche de Glocestre.

d'excuses auprès de moi. Je vous en dois moi-même, de ce que le service de Dieu m'empêche de voir mes amis aussi souvent que je le désirerois ! . . . . Mais, après tout quel est le sujet de votre arrivée ? Et en quoi puis-je vous être utile ?

BUKINGHAM.

En ce qui plaira sûrement à la divinité, & à tous les gens de bien de cette Isle désolée.

GLOCESTRE.

Je crains d'avoir commis quelque faute, ou d'avoir offensé involontairement quelqu'un de nos Citoyens ; Et vous venez peut-être me demander raison de ma conduite ?

BUKINGHAM.

Vous l'avez dit, Seigneur : nous ne serons satisfaits, que lorsque nous verrons votre Grandeur disposée à réparer sa faute.

GLOCESTRE.

Serois-je né Chrétien, si je le refusois ? . . .

BUKINGHAM.

Sçachez donc, Seigneur, que vous vous rendez coupable, en regardant

d'un œil indifférent le Thrône, le Sceptre, & la Couronne de vos Ayeux. En oubliant, que la gloire de votre Maiſon & le devoir de votre naiſſance, ne vous permettent pas de les laiſſer en proye à la foibleſſe du rejetton flétri d'un arbre jadis ſi beau !... Il eſt tems, Seigneur, que ceux qui ont encore des entrailles pour la Patrie vous réveillent, & vous arrachent de la profondeur de vos méditations, pour peindre à vos regards l'état déplorable de l'Angleterre.... Cette Iſle, autrefois ſi redoutable, eſt avilie ſous le faix honteux de ſa foibleſſe; elle eſt défigurée aux yeux des Nations; la ſouche Royale même ſe gréfe ſur des ſauvageons auſſi ignobles qu'ignorés; tout languit, enfin, dans ce malheureux Royaume, qui n'eſt plus connu dans l'Univers que par les troubles qui l'agitent encore!... C'eſt pour trouver reméde à tant de maux, que nos cœurs viennent ſe mettre à vos pieds; qu'ils vous ſupplient de nous ſecourir, en vous chargeant du Gouvernement de cet Etat déplorable!... Ce n'eſt plus un Protecteur,

un Régent, ni un Tuteur que nous demandons : c'eſt un homme, c'eſt un Roi qui travaille pour ſa propre gloire, & pour le bonheur de ſes Sujets ! C'eſt à vous ſeul, Seigneur, que ce titre doit appartenir. La naiſſance vous le donne, vous le méritez par vos vertus, & les vœux d'un Peuple entier vous le confirment. Voilà, Seigneur, l'unique eſpoir qui nous guide. Tous ces cœurs ſont à vous ; & c'eſt ſur leurs ardentes ſollicitations que j'ai enfin conſenti d'être l'organe de leurs juſtes ſouhaits.

GLOCESTRE.

Dans l'étonnement où je ſuis, j'ignore ſi je dois me retirer ſans vous répondre, ou réfuter votre cenſure ainſi que je le dois. De ces deux partis, l'un bleſſeroit mon rang, l'autre votre condition. En effet, ſi je me taiſois, vous croiriez peut-être mon ſilence ſuſceptible d'un orgueil caché, à l'ombre duquel je me préſumerois digne de porter le joug brillant que vous prétendez m'impoſer ? Si, d'un autre côté, je condamne vos offres avec aigreur, tandis qu'elles me ſont

faites avec tant de zéle & de cordialité, vous me croirez ingrat & peu digne des sentimens d'amitié que vous me témoignez? Ainsi, pour éviter, s'il est possible l'un & l'autre de ces écueils, voici quelle est ma réponse .... Votre amitié me touche & me pénétre : je vous en remercie! mais la médiocrité de mon mérite, ne quadre pas avec la grandeur des idées que vous avez de moi. Supposant d'abord, que tous les obstacles qui me ferment le chemin du Thrône fussent levés, & que j'en fusse regardé comme l'héritier légitime : j'ai si peu de talens pour remplir les devoirs d'un grand Roi, & mes défauts sont si frappans, que je préférerois une humble obscurité à une grandeur qui m'exposeroit au mépris de mes Sujets. Mais, grace au Ciel! l'Etat n'a pas besoin de moi. L'arbre Royal nous a laissé des fruits, qui mûrissant avec le tems, seront dignes de la Majesté du Thrône, & capables de nous rendre heureux. C'est donc au fils d'Edouard que je remets le fardeau dont vous voulez me charger : sa naissance & son étoile le destinent à le porter ....

Loin d'envier son sort, je fais des vœux pour lui!

BUKINGHAM.

Seigneur, tout ceci nous prouve uniquement la délicatesse de votre conscience. Mais si vous daignez nous entendre, vos scrupules vont s'évanouir. Vous dites que le Prince Edouard est fils de votre frere? Nous en convenons. Mais est-il né de l'épouse légitime de son pere? Le Roi n'avoit-il pas contracté auparavant avec Lady Lucy? Votre mere actuellement vivante, ne fut elle pas témoin de leur engagement?... Depuis encore, n'a-t'il pas fiancé, par Ambassadeur, la Princesse Bonne, sœur du Roi de France?... Il est vrai, que ces deux épouses ont été supplantées par une pauvre suppliante, par une mere accablée d'une nombreuse famille, par une beauté usée, veuve, & déja sur le retour; qu'elle a sçû faire valoir les tristes restes de ses charmes, & séduire Edouard au point de lui faire oublier les engagemens les plus sacrés. C'est de ce commerce odieux qu'est né celui, que l'habitude & la flatterie nous

ont fait appeller Prince jusqu'aujourd'hui !... Je pourrois établir encore plus fortement, en remontant plus haut votre droit à la couronne : mais le respect que je dois à une personne vivante, me ferme la bouche !... Ainsi, Seigneur, reprenez sans remords un bien qui vous est dû. Jouissez-en pour faire notre félicité & celle de l'Angleterre ! Et si des motifs aussi sacrés ne suffisent pas encore pour vous ébranler, reprenez-le du moins ce Sceptre, pour le remettre dans la ligne légitime, d'où la corruption des tems l'avoit écarté.

LE MAIRE

Accordez-nous cette grace, Seigneur, nos Citoyens, vos Sujets vous en supplient !

BUKINGHAM.

Ah, Seigneur, ne rejettez pas les témoignages d'un amour si sincére !

CATESBY.

Rendez-les heureux, Seigneur, en cédant à leurs désirs !

GLOCESTRE.

Hélas, que vous ai-je, donc fait pour m'imposer une si dure loi ? Suis-je en

état d'occuper dignement un Thrône ? ... Ne m'en veuillez point de mal, je vous en ſupplie ! Mais je ne puis, ni ne veux céder à vos déſirs.

BUKINGHAM.

Seigneur, puiſque notre zéle ne peut trouver grace devant vous, n'oubliez pas du moins que votre caractére nous eſt connu ; que nous avons de quoi nous vanger de vos ſcrupules, & de vos refus ! ... C'eſt un ſentiment outré d'équité qui vous retient; c'eſt la crainte de faire tort à un enfant, que la charité ſeule vous fait regarder comme votre neveu, qui ferme votre cœur à nos tendres inſtances? Eh bien, apprenez, Seigneur, que ſoit que vous acceptiez la Couronne, ou que vous la rejettiez, elle n'ornera jamais la tête du fils d'Edouard. Tout autre nous paroîtra plus digne que lui d'être notre Roi. Et ſi le Sceptre eſt arraché de votre Maiſon, pour paſſer dans une autre, vous ſçavez bien, Seigneur, à qui l'on doit s'en prendre. Telle eſt notre réſolution, Seigneur. Il ne nous reſte rien à vous dire .... Partons, braves Citoyens ; nous n'a-

vons que trop long-tems ſupplié en vain.

SCENE XXXIV.

GLOCESTRE, CATESBY.

CATESBY.

IL faut les rappeller, Seigneur ? s'ils retournent ſans avoir obtenu leur demande, tout va tomber dans la confuſion !

GLOCESTRE.

Tu veux donc que je me charge d'un fardeau ſi pénible ? ... Hélas ! ... rappelle-les ... je me croyois plus ferme : mais je me ſens attendrir. Je céde malgré moi, & malgré les reproches de ma conſcience !



SCENE XXXV.

GLOCESTRE, CATESBY, BUKINGHAM *& sa suite.*

GLOCESTRE.

ENfin, Milord, & vous ſages & graves Senateurs ! puiſqu'il faut abſolument, pour vous ſatisfaire, que je croye votre fortune & votre repos attachés à ma perſonne, je me ſoumets à vos déſirs ; & je me charge, quoiqu'à regret, de tout le poids du Gouvernement ! ... Mais ſi la calomnie, ou le reproche inconſideré s'élevent contre le choix que vous venez de faire, c'eſt à vous à me défendre, à me juſtifier, à me vanger. C'eſt à vous enfin à me laver des taches odieuſes dont on tentera peut-être de ſouiller l'ame de votre Roi. Dieu ſçait, ainſi que vous, combien mes idées étoient éloignées du Thrône !

LE MAIRE.

Ah, Seigneur ! nous l'avons vû,

& nous le publierons par-tout.

GLOCESTRE.

Vous rendrez juſtice à la vérité.

BUKINGHAM.

Ainſi, je vous ſalue, Seigneur, en qualité de fidéle ſujet. Vive Richard, digne Roi d'Angleterre!

TOUS ENSEMBLE.

Qu'il vive!

BUKINGHAM.

Vous plait-il, Seigneur, d'être couronné demain?

GLOCESTRE.

Puiſqu'il le faut! ce ſera quand vous voudrez.

BUKINGHAM.

Nous viendrons donc demain prendre votre Grandeur; & nous partons remplis d'allegreſſe.

GLOCESTRE.

Je rentre, pour achever mes exercices.... Adieu, cher Bukingham; Adieu, mes chers amis!

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scene est vis-à-vis la Tour.

LA REINE, LA DUCHESSE D'YORK, ET LA MARQUISE DE DORSET, *entrent d'un côté; Lady Anne Duchesse de Glocestre, menant Lady Margueritte Plantagenette fille du Duc de Clarence, entre de l'autre côté.*

LA DUCHESSE D'YORK.

QUI rencontrons-nous ici? C'est ma niéce Plantagenette, que sa bonne Tante de Glocestre conduit par la main! je crois qu'elles marchent vers la Tour, pour saluer les jeunes

Princes .... Ma fille, il faut les joindre?

LADY ANNE *à la Reine & à la Duchesse.*

Que le Ciel vous béniſſe toutes deux, & vous ſoit aujourd'hui propice !

LA REINE.

Je ſuis bien-aiſe de vous avoir rencontrée, ma ſœur ! peut-on ſçavoir où vous allez ?

LADY ANNE.

J'allois à la Tour, dans le même eſprit qui vous y mene, pour féliciter les jeunes Princes.

LA REINE.

Je vous en remercie, ma chere ſœur ! ... Nous y entrerons de compagnie ... Mais, le Lieutenant arrive fort à propos ...



SCENE II.

Les mêmes Acteurs. LE LIEUTENANT DE LA TOUR.

LA REINE.

MOnsieur, voulez-vous bien m'apprendre, comment se porte le Prince, & mon jeune fils York ?

LE LIEUTENANT.

Fort bien, Madame ... Mais je suis fâché de vous dire qu'il m'est défendu de vous permettre de les voir. J'ai là-dessus des ordres précis de la part du Roi.

LA REINE.

De la part du Roi, dites vous ? Qui donc est Roi ?

LE LIEUTENANT.

Il me semble que c'est Milord Protecteur, Madame !

LA REINE.

Que Dieu le préserve de ce titre sublime ! ... Mais son dessein est-il de mettre une barriere entre ma tendresse pour mes enfans, & celle qu'ils ont

pour moi ? Je ſuis leur mere ; qui ſera aſſez hardi pour me barrer le chemin ?

LA DUCHESSE.

Je ſuis mere de leur pere ; & je prétens les voir.

LADY ANNE.

La loi m'a fait leur tante, & mon amour leur mere : ainſi ouvre moi la porte . . . Je prens ta faute ſur moi, ſi c'en eſt une.

LE LIEUTENANT.

Non, Madame, non ! je ne le puis : j'y ſuis engagé par le ſerment. Daignez donc m'excuſer.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. MILORD STANLEY.

STANLEY *à la Ducheſſe.*

MAdame, avant qu'il ſoit une heure, j'aurai l'honneur de vous ſaluer en qualité de mere de deux belles Reines ! . . . Allons, Madame, * il

* A Lady Anne Ducheſſe de Gloceſtre.

faut

faut ſe rendre à Weſtminſter pour la cérémonie de votre couronnement, en qualité d'épouſe du Roi Richard.

LA REINE.

Ciel !... mon cœur ne peut contenir les angoiſſes qu'il renferme. La vivacité de ſes mouvemens m'étouffe : Et je tombe en défaillance .... Ah nouvelles fatales !

LADY ANNE.

Evénement odieux & ſiniſtre !

LE MARQUIS DE DORSET, *à la Reine.*

Prenez courage, ma mere .... Hélas, en quel état vous vois-je ?

LA REINE.

Ne penſe point à moi, Dorſet ſonge à toi-même, & ſauve-toi. Le carnage & la mort ſont déja ſur tes traces ; & le nom de ta mere te ſera fatal, ſi tu reſtes en Angleterre !... Si tu veux vivre, fuis ; paſſe la mer : va joindre le Comte de Richemont. Vis auprès de lui, loin des atteintes de la malice infernale qui domine en ces lieux. Surtout cache ton nom, ou plutôt ſonge à te cacher toi-même : c'eſt l'unique moyen d'échapper au bras ſan-

guinaire qui te menace, & de ne pas augmenter le nombre de ſes victimes. Tâche de m'oublier, & laiſſe-moi mourir dans l'aviliſſement, prédit par la Reine Marguerite... Ni mere, ni femme, ni Reine d'Angleterre!

M. STANLEY.

Votre conſeil eſt très-ſage, Madame. Suivez-le, cher Dorſet, & ne perdez pas un moment!... Je vous donnerai des lettres de recommandation pour mon fils, que vous rencontrerez en chemin. Songez que le tems preſſe, & que le moindre délai peut vous perdre.

LA DUCHESSE.

Quel vent deſtructeur a ſoufflé dans ces lieux!... O Dieu! mon ſein malheureux n'a-t'il donné la vie à tant de Princes, que pour les voir en proye à la mort dévorante? Reſſemblai-je donc à ce ſerpent dangereux, dont le trépas ſuit toujours les regards?

M. STANLEY *à Lady Anne.*

Allons, venez, Madame: on m'a recommandé la diligence.

LADY ANNE.

Et j'obéis en gémiſſant. Je vou-

drois, (pardonnez-le, grand Dieu!) oui, je voudrois que la couronne dont on va ceindre ma tête, fût d'un acier brûlant, qui me donnât la mort!... Ah, pénétrée du venin mortel qui me ronge le cœur, puiſſe-je expirer, avant que le peuple ait le tems de crier, *Vive la Reine*!

LA REINE.

Allez, Princeſſe infortunée, allez au Temple. Je n'envie pas votre gloire; & les maux que vous vous ſouhaitez, ne flattent point ma douleur.

LADY ANNE.

Comment donc?... Ignorez-vous que lorſque celui, qui eſt aujourd'hui mon époux, me rencontra au convoi funébre du Roi Henry, lorſque les mains du cruel étoient encore teintes du ſang que je pleurois: ſçavez-vous, dis-je, quels furent les ſouhaits dont j'accablai Richard? Les voici: » Sois » l'objet du courroux céleſte, & l'op- » probre de la terre! Que l'un & l'au- » tre te puniſſe du meurtre de mon » époux, & de celui de ſon Pere! Si » jamais tu te maries, que la dou- » leur & le déſeſpoir entourent ton

» lit nuptial. Et que ta femme (s'il en » est une assez infortunée pour accep- » ter ce titre) soit encore plus mal- » heureuse que tu ne me l'as rendue, » par la mort de mon époux!... Hélas! puis-je répéter cette malédiction, tandis que mon lâche cœur s'est ensuite laissé si aisément attendrir par les larmes perfides de cet inhumain? Ah, le Ciel a permis sans doute, que Richard trouvât le foible de mon sexe, pour que l'accomplissement de mes malédictions retombât sur moi-même! Depuis ce jour mon ame n'a pû s'occuper d'aucun autre objet. Depuis ce tems mes yeux n'ont jamais goûté les douceurs d'un sommeil tranquille. Toujours tremblante à côté de ce redoutable époux; ou toujours éveillée par les rêves funestes qui troublent son sommeil, chaque jour m'a fait sentir plus fortement l'horreur de ma situation! Mais, grace au Ciel, mon supplice ne sera pas long. Je sçai que la haine qu'il portoit à mon pere Warwick, réjaillit sur moi, & que son dessein n'est pas que je vive long-tems.

LA REINE.

Adieu, Madame. Croyez que je vous plains bien ſincérement !

LADY ANNE.

Je déplore vos maux tout autant que les miens.

M. DORSET, *à Lady Anne.*

Adieu ! vous, qui pleurez en allant à la gloire.

LADY ANNE, *à Dorſet.*

Adieu ! vous, qui pleurez en la quittant.

LA DUCHESSE, *à Dorſet.*

Allez joindre Richemont, & que la fortune guide vos pas.

* Allez joindre Richard, & que le Ciel vous garde.

** Allez au ſanctuaire, & calmez vos douleurs.

Je vais dans le tombeau terminer mes malheurs !... Hélas, depuis quatre-vingt ans, que je vis dans les pleurs, ſi j'ai jamais goûté une heure de plaiſir, je l'ai toujours payée par huit journées de peines !

* A Lady Anne.

** A la Reine.

LA REINE.

Arrêtez un moment, Madame. Jettons encor un regard ſur cette Tour fatale, que nous voyons peut-être pour la derniere fois ! ... O vous, antique amas de pierres inſenſibles ! devenez-le, s'il ſe peut, en faveur de mes pauvres enfans. En faveur de ces illuſtres & innocentes victimes que l'artifice & la rage ont renfermées dans vos murs. Berceau ſiniſtre & dangereux ! Rude & auſtere Nourrice ! Epargne leur délicateſſe. Tout parle pour eux, dans un âge ſi tendre ! ... C'eſt ainſi, que ma douleur inſenſée prend congé de toi.



SCENE IV.

Le Théâtre repréſente la Cour.

La Trompette ſonne. GLOCESTRE *paroît en habits Royaux*, *avec* BUKINGHAM & CATESBY. *Suite.*

LE ROI RICHARD *à ſa ſuite.*

N'Avancez pas plus loin.... Ecoute cher Bukingham?

BUKINGHAM.

Que vous plaît-il, Seigneur?

RICHARD.

Donne-moi ta main... C'eſt par tes conſeils & par ton aſſiſtance, cher ami, que Richard eſt enfin aſſis ſur le Trône de ſes peres; mais ce bonheur & cette gloire ne doivent-ils durer que peu de jours? Ou prétendons-nous en jouir long-tems avec tranquillité?

BUKINGHAM.

Ah, Seigneur, il faut en jouir pendant toute votre vie.

LE ROI RICHARD.

Prépare donc ton cœur à me donner la preuve la plus convainquante des ſentimens qu'il a pour moi ! ... Le Prince Edouard vit encore? ... Penſe, & devine ce que je veux dire ?

BUKINGHAM.

Parlez, Seigneur : que voulez-vous ?

LE ROI RICHARD.

Je veux être Roi.

BUKINGHAM.

Et bien, Seigneur, ne l'êtes-vous pas ?

LE ROI RICHARD.

Il eſt vrai : je le ſuis... Mais... Edouard ne vit-il pas encore ?

BUKINGHAM.

Oui, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

O conſéquence fâcheuſe pour moi ! Edouard vit encore ? ... Mais cher Bukinham, tu es quelquefois plus pénétrant ? Faut-il que tu me forces à parler ouvertement ? ... Eh bien, ſçache que je n'aime pas les bâtards ; que je les hais au point de ſouhaiter qu'ils meurent promptement ... Que me répondras-tu maintenant ? Parle vîte, & ſans héſiter.

BUKINGHAM.

Votre Majesté peut ordonner....

LE ROI RICHARD.

Non, non; ton amitié pour moi se refroidit: je m'en apperçois bien.... Parle-moi nettement. N'es tu pas d'avis, qu'il faut qu'ils meurent?

BUKINGHAM.

Seigneur!... De grace accordez-moi le moment de réfléchir, avant que de répondre positivement à une question de cette importance..... Vous aurez ma réponse dans l'instant.

CATESBY, *à Bukingham qui sort.*

Milord, le Roi est fâché!... voyez comme il se mord les lévres.

SCENE V.

LE ROI RICHARD, CATESBY, UN PAGE.

LE ROI RICHARD.

IL faut que je m'adresse à quelqu'ame plus déterminée à se prêter à tout, à quelqu'un de ces gens assez

peu ſpirituels, pour que je n'aye rien à craindre de leur délicateſſe, ni de leur indiſcrétion.... Bukingham devient circonſpect à ce qu'il me paroît! ... Hola, Page?

UN PAGE.

Seigneur?

LE ROI RICHARD.

Ne connoîtrois-tu perſonne que l'eſpoir d'une bonne récompenſe pût engager à tuer ſécrettement quelqu'un?

UN PAGE.

Je connois, Seigneur, un Gentilhomme très-vain, à qui la miſere a aigri l'eſprit; je ſuis perſuadé que l'or aura plus de pouvoir pour l'engager à condeſcendre à vos déſirs, que n'en auroit l'éloquence des plus fameux Orateurs.

LE ROI RICHARD.

Comment l'appelle-tu?

LE PAGE.

Seigneur, il ſe nomme Tirrel.

LE ROI RICHARD.

Je crois le connoître? .. Va me le chercher... Le profond politique Bukingham n'eſt plus digne de ma confiance: la lenteur de ſes réfléxions

m'eſt ſuſpecte. N'a-t'il pas eu du tems aſſez pour ſe déterminer s'il m'étoit entierement dévoué ?.... Mais peu importe...

SCENE VI.

LE ROI RICHARD, CATESBY, MILORD, STANLEY.

LE ROI RICHARD.

EH bien, Milord Stanley, quelles nouvelles ?

M. STANLEY.

Seigneur, le Marquis de Dorſet eſt, dit-on, parti pour aller joindre le Comte de Richemont.

LE ROI RICHARD.

Ecoute, Cetesby...* Aye ſoin de répandre dans le Public, que Lady Anne, mon épouſe, eſt dangereuſement malade... J'ai trouvé le moyen de vérifier bientôt ce bruit... Informe-toi de quelque mince Gentilhomme, à qui je puiſſe marier bien vîte la

* Bas.

fille de Clarence. Quant à son fils ; c'est un imbécile que je ne crains pas.. . Rêves-tu ? ou m'entends-tu ? ... Je te répéte, qu'il faut faire répandre dans le monde que la Reine est mortellement attaquée... Ajoute, qu'elle ne peut vivre long-tems... Marche ?... Sa vie retarde le comble de mes espérances : & il peut m'en arriver mal, si je l'épargne... Je sens bien qu'il faut, pour m'affermir mon Trône, que j'épouse la fille du Roi défunt. Mais il faut commencer par me défaire des freres de cette Princesse. .... L'entreprise est cruelle ! Le succès n'en est pas même absolument certain ; mais je suis engagé trop avant dans le crime, pour qu'un forfait de plus me fasse reculer. Le premier rend souvent le second nécessaire ; & la pitié ne tint jamais contre ce qui touche mes intérêts.



SCENE VII.

LE ROI RICHARD, MILORD STANLEY, *écarté.* TIRREL.

LE ROI RICHARD.

T'Appelles-tu Tirrel?

TIRREL.

Oui, Seigneur, je me nomme Jacques Tirrel, très-fidéle Sujet de votre Majesté!

LE ROI RICHARD.

Nous allons voir, si tu dis vrai *...

TIRREL.

Seigneur, vous pouvez m'éprouver.

LE ROI RICHARD.

Pourrois-tu te résoudre à tuer un de mes amis?

TIRREL.

J'aimerois mieux, je l'avoue, vous défaire de deux ennemis.

* Il le tire à part.

LE ROI RICHARD.

C'eſt juſtement de quoi il s'agit. Ce ſont deux ennemis redoutables pour moi, qui troublent mon repos, & dont je voudrois que tu me délivraſſes.

TIRREL.

J'entends.... Ce ſont les bâtards de la Tour : n'eſt-il pas vrai, Seigneur ? ... Donnez-moi le moyen de les aborder, je réponds de mon bras, ainſi que de mon cœur.

LE ROI RICHARD.

J'aime à voir ton courage !... Reculons-nous un peu plus... Ecoute ? la récompenſe * ! . . . Je ne t'en dis pas plus. . . Quand tu me viendras dire, que c'en eſt fait, tu peux tout eſperer de ma reconnoiſſance.

TIRREL.

Vous n'attendrez pas long-tems, Seigneur.

* Il lui parle à l'oreille.

SCENE VIII.

LE ROI, MILORD STANLEY, BUKINGHAM.

BUKINGHAM.

SEigneur, j'ai penſé murement à la derniere propoſition que votre Majeſté m'a faite.

LE ROI RICHARD.

Fort bien. Mais, n'en parlons plus..., Sçavez-vous que Dorſet eſt en fuite, pour aller joindre Richemont?

BUKINGHAM.

Seigneur, je viens de l'apprendre.

LE ROI RICHARD.

Approchez, Milord Stanley... Richemont eſt fils de votre femme : ſongez à y prendre garde!

BUKINGHAM, *bas au Roi.*

Permettez, Seigneur, que je rappelle la promeſſe que votre Majeſté m'a faite, concernant le Comté de Hereford?....

LE ROI RICHARD *à Stanley.*

Ayez l'œil ſur votre épouſe, Milord ! ... Si elle oſoit entretenir quelque correſpondance avec ſon fils Richemont, vous m'en répondrez.

SCENE IX.

LE ROI RICHARD, BUKINGHAM.

BUKINGHAM.

PUis je ſçavoir ce que votre Majeſté répond à ma requête ?

LE ROI RICHARD.

De quel ſouvenir ſuis-je frappé ? ... Oui, je me rappelle, que le Roi Henri VI. a prédit à Richemont, encore enfant, qu'il ſeroit Roi ! ... Qu'il ſeroit Roi ? ... Peut-être...

BUKINGHAM.

Seigneur ? ...

LE ROI RICHARD.

Ah, pourquoi ce même Prophéte n'a-t-il donc pas deviné en même tems qu'il périroit lui-même de ma main ?

BUKINGHAM.

Seigneur, vous n'avez pas oublié votre promesse sans doute? ...

LE ROI RICHARD.

Richemont! nom fatal ... Quand j'ai passé dernierement dans la Province d'Exeter, le Maire m'en fit voir le Château, qu'il me dit s'appeller Rouge-mont! ... Je frémis alors, en me rappellant qu'un Devin Irlandois me prédit un jour, que je ne vivrois pas long-tems après avoir vû Richemont! ...

BUKINGHAM.

Daignez, Seigneur? ...

LE ROI RICHARD.

Ah! je t'entends ... Quelle heure est-il?

BUKINGHAM.

J'ose, Seigneur, vous remettre en mémoire ce que votre Majesté m'a promis.

LE ROI RICHARD.

Mais, quelle heure est-il?

BUKINGHAM.

Dix heures vont sonner, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Laisse-les donc sonner tranquillement.

BUKINGHAM.

Eh, à quelle fin, Seigneur?

LE ROI RICHARD.

Parce que depuis un quart d'heure tu interromps, périodiquement, le cours de mes méditations par tes demandes importunes... Je ne ſuis pas libéral aujourd'hui.

BUKINGHAM.

Dites-moi donc, Seigneur, à quoi je dois m'en tenir?

LE ROI RICHARD.

Tu m'importunes, te dis-je? ... Je ne ſuis pas d'humeur donnante aujourd'hui... Adieu.

SCENE X.

BUKINGHAM, *ſeul.*

L'Ingrat! ... Voilà donc la récompenſe des ſervices que je lui ai rendus? Il me mépriſe : ah Ciel! .. Et je l'ai fait Roi.... Ah malheureux Haſtings, je rappelle ton ſort! Je ne

puis l'éviter, qu'en fuyant vers Brecnock, tandis que ma tête tremblante tient encore ſur mes épaules.

SCENE XI.

TIRREL, *ſeul.*

L'Acte ſanglant & tyrannique eſt conſommé ! Le plus grand des forfaits, le meurtre le plus barbare, dont cette Iſle ait jamais été le coupable Théâtre, eſt achevé ! ... Dighton, & Foreſt, que j'avois chargés de cette cruelle expédition, en ont frémi d'horreur. J'ai vû ces deux ſcelerats, quoiqu'endurcis dans le crime, & nourris de carnage, s'attendrir & pleurer en me racontant le détail de cette ſcéne épouvantable ! ... Hélas, me dit Dighton, ces aimables enfans étoient couchés dans le même lit.... Ils ſe tenoient étroitement embraſſés, (dit Foreſt) & leurs bras innocents étoient tellement entrelacés, que les deux corps paroiſſoient n'en faire qu'un ſeul ! Leurs bouches collées l'u-

ne contre l'autre, reſſembloient à deux boutons de roſe ſur une même tige ; Et ce ſpectacle attendriſſant m'avoit preſque converti : mais le diable . . . L'infame n'en put dire davantage : Dighton acheva, en me diſant, enfin, nous avons étouffé les deux plus beaux enfans, les deux plus brillans ouvrages que la nature ait achevés depuis la création !

Ils m'ont quitté ſi pénétrés de douleur, ſi dechirés de remords, qu'ils étoient hors d'état de parler; & je viens apprendre au Roi ces nouvelles ſanglantes. . . . Mais je le vois paroître.

SCENE XII.

LE ROI RICHARD, TIRREL.

TIRREL.

Mille tendres ſouhaits pour mon ſouverain maître !

LE ROI RICHARD.

Vas-tu me rendre heureux, cher Tirrel ?

TIRREL.

Si l'exécution des ordres que votre Majesté m'a donnés peut assurer sa félicité, elle peut y compter. J'ai rempli ma promesse.

LE ROI RICHARD.

Quoi, ils sont morts, en effet? .... Mais, les as-tu vû morts?

TIRREL.

Oui, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Et enterrés, cher Tirrel?

TIRREL.

Le Chapelain de la Tour les a enterrés sur le champ. Mais j'avoue que je n'ai pû sçavoir en quel endroit.

LE ROI RICHARD.

Viens me trouver après mon souper, & tu me feras le détail de tout... Songe pendant cet intervalle à ce qui peut flatter le plus tes désirs, & sois sûr de l'obtenir .... Adieu, jusqu'à tantôt.



SCENE XIII.

LE ROI, *seul.*

LE fils de Clarence eſt maintenant bien renfermé ; je viens de marier ſa fille ; les enfans d'Edouard ne ſont plus ; & ma femme vient de mourir ! . . .

Il s'agit maintenant d'achever mon ouvrage. Je ſçais que le Comte de Richemont voudroit épouſer la Princeſſe Elizabeth fille de mon frere Edouard , pour ſe frayer un chemin au Trône.... Il faut que je l'épouſe.

SCENE XIV.

LE ROI RICHARD, CATESBY.

CATESBY.

AH, Seigneur ! . . .

LE ROI RICHARD.

Sont-ce de bonnes ou de mauvaiſes nouvelles, que tu m'apportes avec tant de précipitation ?

CATESBY.

Mauvaiſes, Seigneur ! Morton * s'eſt enfui vers le Comte de Richemont ; le Duc de Bukingham marche à la tête des Gallois qu'il a ſoulevés contre vous ; & ſon armée augmente à chaque inſtant.

LE ROI RICHARD.

La fuite de l'Evêque d'Ely vers le Comte de Richemont m'inquiéte plus que Bukingham & ſon armée levée à la hâte ..... Allons, il faut agir. Le tems qu'on perd à réfléchir, eſt toujours fatal dans de pareilles circonſtances. C'eſt en frappant qu'un Roi doit annoncer ſes deſſeins à ſes ennemis. Partons. Quand la révolte éclate, un Roi n'a des conſeils à prendre que de ſon bouclier.

* L'Evêque d'Ely.

SCENE XV.

LA REINE MARGUERITE, *seule.*

AInsi la, prospérité de la Maison d'York parvenue à son dernier période, ressemble à un fruit mûr qui tombe au moindre vent! Et le Ciel permet, pour me venger, qu'il tombe dans la bouche de la mort!... J'observe, en me cachant, toutes les démarches de mes ennemis; & j'y trouve de plus en plus dequoi me consoler des maux que j'ai soufferts .... Grace au Ciel, en partant pour la France, j'espére que les Scenes tragiques dont mes yeux auront été témoins, apporteront quelque soulagement à ma douleur.... Mais cache-toi, malheureuse Reine! Quelqu'un vient en ces lieux...



SCENE

SCENE XVI.

LA REINE ELIZABETH ; LA DUCHESSE D'YORK ; LA REINE MARGUERITE, *cachée.*

LA REINE ELIZABETH.

AH, mes chers Princes ! ah mes tendres enfans, aimables fleurs arrachées dès leur naissance ! si vos ames irritées voltigent dans le vague des airs, & ne sont point englouties dans l'abîme inconnu de l'éternité : accourez, volez, venez m'entendre déplorer votre sort & le mien.

LA REINE MARG. *à part.*

Approchons .... * Dis que la justice éternelle devoit ces victimes à la mort.

LA REINE ELIZAB.

Mon ame est si accablée du poids de mes malheurs, que ma voix se refuse

* Haut à la Reine Elizabeth.

à mes gémiſſemens. ... Edouard Plantagenette ! hélas, tu n'es plus.

LA REINE MARG.

Plantagenette, hélas, venge Plantagenette !
Votre Edouard, au mien, vient d'acquiter ſa dette.

LA REINE ELIZAB.

Pourrois-tu, grand Dieu, rejetter de ta préſence de ſi tendres agneaux, pour les laiſſer en proye à la rage du Loup infernal ? ...

Ah, pourquoi dormois-tu, lorſqu'ils furent ravis ?

LA REINE MARG.

Et lorſqu'on maſſacra mon époux, & mon fils!

LA DUCH. D'YORK.

Spectre vivant ! victime du malheur ! triſte objet du mépris & de la pitié du monde ! ô toi, que le tombeau reclame, & que la vie arrête encore ! Que fais-tu ſur la terre ? Te reſte-t-il quelques nouveaux malheurs à eſſuyer ? peux-tu porter ici le pied dans quelque endroit qui ne ſoit teint de ton ſang ? ... & tu vis cependant !

LA REINE ELIZAB. *à Marg.*

Ai-je moins lieu que vous de déplorer mon ſort ?

Ai-je moins lieu que vous de souhaiter la mort ?

LA REINE MARG.

Si la plus ancienne douleur est la plus respectable, la vôtre doit se taire devant la mienne. Si l'infortune a droit de rapprocher les esprits les plus divisés, rappellez vos malheurs en écoutant les miens.

J'avois un Edouard, & Richard l'a tué !
J'adorois un époux, & Richard l'a tué !
Vous aviez Edouard, & Richard l'a tué !
Vous aviez un Richard, * un Richard l'a tué !

LA DUCH. D'YORK.

J'eus un Richard aussi, que toi seule as tué !
J'eus encore un Rutland, & ton bras l'a tué !

LA REINE MARG. *à la Duchesse.*

Et ton Clarence aussi, par Richard fut tué !

C'est de ton flanc fatal qu'est sorti ce fleau de nos deux maisons, dont nous devons tous être enfin les victimes ! C'est toi qui donnas l'être à ce tigre alteré de sang, qui déchira le sein même de sa nourrice ; à ce barbare destructeur, des plus brillans ou-

* Le jeune Duc d'Yorck.

vrages de la Divinité, & dont l'aſpect ſeul annonce le trépas !.... O D juſte ! ô Dieu vengeur ! Te puis je trop louer d'avoir permis que ce vautour étendît ſon carnage juſques ſur les enfans de ſa mere ; & qu'il fît gémir à la fois les deux maiſons d'York, & de Lancaſtre ?

LA DUCHESSE.

O femme de Henri ! n'inſulte point à ma douleur ! l'Eternel m'eſt témoin que j'ai gémi de la tienne.

LA REINE MARG.

Endure ceci de moi : je ne reſpirois que la vengeance, & j'en ſavoure enfin la douceur !... ton Edouard a tué le mien : l eſt mort. Ton autre Edouard eſt auſſi mort pour venger mon Edouard. Je ne compte pas le jeune York, car le trépas des deux autres n'étoit pas ſuffiſant pour compenſer ma perte. Ton Clarence, qui poignarda mon Edouard, eſt auſſi mort ; & les ſpectateurs de cette Scene tragique, l'adultere Haſtings, Vaughan, & Gray pourriſſent ſous la tombe !... Richard ſeul eſt vivant ; & l'enfer le réſerve pour le peupler en-

core de quelques ames criminelles.

Mais ses forfaits ont bientôt comblé la mesure ; sa fin s'approche : elle sera terrible ! La terre s'ouvre, l'enfer brûle, les démons rugissent, les Saints prient ; tout enfin crie vengeance. Ecoute-les grand Dieu ! hâte-toi de fraper ; fais que je goûte en expirant le plaisir de crier, *enfin le monstre est mort !*

LA REINE MARG.

Tu m'as prédis, (je m'en souviens hélas !) que je serois un jour dans le cas d'implorer ton secours pour maudire cet affreux mortel !

LA REINE MARG.

Je me souviens aussi que je t'appellai alors, *pauvre Reine en peinture ! vain phantôme de ma grandeur passée !* .... Avois je tort ? Où sont tes enfans ? Qu'est devenue ta gloire ? Où sont les grands qui composoient ta Cour ? Où sont enfin tes serviteurs, & le pompeux appareil de ta dignité ? .... Tout est évanoui, je ne vois plus que toi ; & qui vois-je ? Au lieu d'une épouse heureuse, une veuve gémissante ; au lieu d'une orgueilleuse mere,

une femme qui en rejette le nom ; au lieu d'une grande Reine, une captive tremblante ; au lieu d'une femme, qui me méprisoit, une malheureuse que je méprise ! ... C'est ainsi que la fortune, après t'avoir portée au plus haut de sa roue, te précipite dans la fange ! que le souvenir de ce que tu fus, te fait un supplice de l'état où tu te vois ; .... tu usurpas ma place : le ciel t'en punit, en égalant ta misere à la mienne. Ton col superbe, plie lâchement sous le joug honteux que tu m'avois imposé, & dont le poids te paroît d'autant plus accablant, que tu m'en vois déchargée par la vengeance que le ciel me procure. ... Adieu, femme d'York ! Adieu, Reine de nom ! L'état, où je te laisse, en partant pour la France, fait toute ma consolation.

LA REINE ELIZAB.

Hélas, ne me refuse pas du moins une grace, avant que de partir ! Enseigne-moi l'art de maudire mes ennemis, avec autant de force & de succès que toi.

LA REINE MARG.

Jeûne le jour, & ne dors pas la nuit ; compare ta félicité paſſée avec ton bonheur préſent ; penſe, que tes enfans étoient encore plus accomplis qu'ils ne l'étoient en effet, & que leur boureau eſt mille fois plus haïſſable que tu ne peux le haïr. En t'exagerant tes pertes, celui qui les cauſa t'en ſera d'autant plus odieux, & tu apprendras bientôt à le maudire au gré de ton déſeſpoir.

LA REINE ELIZAB.

Mon éloquence eſt foible, & mon ſtile émouſſé. J'ai beſoin de ton feu pour ranimer le mien.

LA REINE MARG.

Tu trouveras cette reſſource dans l'amertume de tes chagrins . . . . Adieu.



SCENE XVII.

LA REINE ELIZABETH, LA DUCHESSE D'YORK.

LA DUCH. *à la Reine Elizabeth.*

EH, Madame, la véritable douleur n'a pas beſoin du ſecours de l'éloquence !

LA REINE ELIZAB.

La plainte eſt ce qui reſte au malheureux. Elle ne guérit pas le mal, mais elle ſoulage le cœur : on s'imagine qu'elle parvient juſqu'à ceux qui ſont l'objet de nos regrets, & cette illuſion flate du moins notre douleur.

LA DUCHESSE.

Ah, s'il en eſt ainſi, plaignez-vous ſans relâche, & ſuivez-moi. Je joins mes cris aux vôtres. Courons en accabler mon déteſtable fils. . . . Mais j'entens des tambours ? . . . , Songez à la vengeance.

SCENE XVIII.

LE ROI RICHARD *paroît en Equipage de guerre, au bruit des tambours & des trompettes.*

LA REINE ELIZABETH, ET LA DUCHESSE D'YORK *arrêtent sa marche.*

LE ROI RICHARD.

QUel mortel téméraire ose interrompre mon passage ?

LA DUCHESSE.

Celle, qui pour prévenir tes forfaits, auroit dû t'étouffer en naissant.

LA REINE ELIZAB.

Oses-tu bien orner ton front de cette couronne ? Ce front, où le meurtre de tes freres, & de tes neveux, devroit être gravé en traits de feu ? Arrête, scélerat ! qu'as-tu fait de mes enfans ?

LA DUCHESSE.

Parle, cruel, qu'as-tu fait de Clarence, & du jeune Richard ſon fils?

LA REINE ELIZAB.

Que ſont devenus Haſtings, Rivers, Vaughan & Gray?....

LE ROI RICHARD.

Sonnez, trompettes, battez tambours, empêchez que le Ciel n'entende les imprécations ridicules de deux femmes contre l'Oint du Seigneur.... Touchez, dis-je?...*

LE ROI RICHARD.

Voyez, Meſdames! ſi vous voulez me parler avec modération, je ſuis prêt à vous entendre: ſinon, le tambour & la trompette vont ſe rejoindre à vos clameurs.

LA DUCHESSE.

Richard, es-tu mon fils?

LE ROI RICHARD.

Grace au Ciel, à mon pere, à vous-même, je le crois.

LA DUCHESSE.

Ecoute donc patiemment ce que mon impatience me force à te dire.

* On joue une fanfare.

LA REINE MARG.

Madame, vous ſçavez que je tiens de vous : je ne puis ſupporter les reproches.

LA DUCHESSE.

Eh bien, puiſqu'il le faut, j'en adoucirai le ton.

LE ROI RICHARD.

Hâtez-vous donc, Madame : le tems me preſſe.

LA DUCHESSE.

Le tems te preſſe ? .... Eh combien de tems n'ai-je pas langui, combien de maux n'ai je pas ſoufferts, pour te donner l'être ?

LE ROI RICHARD.

Mais, ma naiſſance vous en a du moins conſolée.

LA DUCHESSE.

Non, malheureux, tu ne le ſçais que trop ! tu ne vins ſur la terre, que pour m'en faire un enfer. J'ai ſouffert mille morts, en te donnant la vie. Ton enfance a été chagrine & opiniâtre ; ton éducation difficile ; ton adoleſcence hardie, téméraire, & avantageuſe ; ta puberté orgueilleuſe, ſubtile, & ſanguinaire. Et bien loin de les affoiblir,

l'âge accruttes défauts. Dieu! Quelle eſpéce de conſolation ai-je donc pû recevoir de toi?

LE ROI RICHARD.

Madame, puiſque ma préſence vous eſt ſi odieuſe, ne m'arrêtez pas davantage ... Frappez Tambours?

LA DUCHESSE.

Ecoute encore un mot ... Je te parle, pour la derniere fois.

LE ROI RICHARD.

Eh bien? ...

LA DUCHESSE.

Si le Ciel eſt juſte, tu dois périr dans cette guerre. Mais duſſe-tu revenir vainqueur: accablée par mes maux & par le poids de l'âge, ce n'eſt que dans le tombeau que tu me retrouveras ... Emporte donc, en partant, la malédiction que je te dois; & ſois certain, qu'elle te fatiguera bien plus dans un jour de bataille, que cette armure qui couvre tout ton corps! ... Mes vœux pouſſés au Ciel, vont ſe joindre à ceux des victimes innocentes qui crient vengeance au pied du Thrône de l'Eternel. Ils aſſurent la victoire à tes ennemis! ... Tu nâquis

ſanguinaire, ta mort ſera ſanglante. Tu vêquis dans l'opprobre, & ton opprobre ſubſiſtera par de-là le tombeau !

SCENE XIX.

LE ROI RICHARD, LA REINE ELIZABETH.

LA REINE ELIZABETH.

QUoique plus malheureuſe qu'elle, les termes me manquent pour ajouter aux vœux ſiniſtres qu'elle fait pour toi. Mais mon cœur les approuve; & la juſtice du Ciel m'en garantit l'accompliſſement. Adieu.

LE ROI RICHARD.

Non, Madame : demeurez; ſouffrez que je vous parle.

LA REINE ELIZAB.

Que veux-tu ? Me reſte-t'il encore des fils à maſſacrer ? . . . . Sont-ce mes filles, que tu menaces maintenant ? Ah, barbare Richard, calme tes inquiétudes ! ce n'eſt point le voile royal

que j'ambitionne pour elles. Dès aujourd'hui consacre-les à Dieu ; mais épargne leur vie.

LE ROI RICHARD.

Rassurez-vous, Madame.... La Princesse Elizabeth est aimable, & vertueuse ?....

LA REINE ELIZAB.

Eh pour cela, faut-il qu'elle meure ?... Ah, laisse-lui la vie ! je suis prête à tout faire pour calmer tes inquiétudes. Crains-tu que sa beauté fatale ne lui fasse trouver un vengeur ? Parle : pour dissiper tes craintes, je suis prête à la défigurer.... N'es-tu pas satisfait encore ? Crains-tu que sa naissance, & ses droits à la couronne, ne te suscitent des ennemis ? Parle, Tyran : ma tendresse est assez forte pour te rassurer encore de ce côté ! Oui, je m'avilirai, si tu le veux ! oui, je suis prête à m'exposer au comble de l'infamie, en déclarant s'il le faut, qu'elle n'est pas fille d'Edouard.... Si je sauve ses jours, que m'importe à quel prix ?...

LE ROI RICHARD.

Gardez-vous d'attaquer sa naissance; elle est vraiment royale.

LA REINE ELIZAB.

Pour conſerver ſes jours, je dirai le contraire.

LE ROI RICHARD.

C'eſt ſa naiſſance ſeule qui les lui conſervera.

LA REINE ELIZAB.

Ah, c'eſt ce titre ſeul qui fit périr ſes deux freres.

LE ROI RICHARD.

Non : ne vous en prenez qu'au ſort.

LA REINE ELIZAB.

Je ne m'en prens qu'à leur aſſaſſin.

LE ROI RICHARD.

Les décrets du deſtin, ſont inévitables.

LA REINE ELIZAB.

Sans doute, & ſurtout quand c'eſt un ennemi qui s'en rend l'interpréte, & l'exécuteur ! Le deſtin de mes fils auroit été plus doux, ſi tu étois né moins barbare.

LE ROI RICHARD.

Qu'entens-je ? Vous parlez comme ſi j'étois coupable de leur mort ?

LA REINE ELIZAB.

Et qui donc leur ôta la couronne & la vie ? Qui donc perça leur tendre

cœur ? . . . Ah, si ce ne fut ta main, ton ordre conduisit celle de l'assassin ! C'est sur ton cœur de pierre, que son fatal coûteau fut aiguisé . . . . Mais j'ai tort ; je t'aigris encore contre le reste de mon sang, en dévoilant tes crimes. Tu vis, tu regnes ! ce n'étoit qu'en te perçant le cœur, que je devois te les reprocher.

LE ROI RICHARD.

Madame, j'entreprens une guerre sanglante ; & je prie le Ciel de ne bénir mes armes qu'autant que je suis disposé à faire encor plus de bien à votre maison, que je ne lui ai fait de mal.

LA REINE ELIZAB.

Et quel bien puis-je encore espérer sur la terre ?

LE ROI RICHARD.

L'élévation de vos enfans, Madame.

LA REINE ELIZAB.

Oui, sur un échaffaut, pour y perdre la tête.

LE ROI RICHARD.

Non, au comble de la fortune ; au dernier degré de gloire où la grandeur humaine puisse parvenir.

LA REINE ELIZAB.

Si ma douleur pouvoit être flattée par des illusions, je te demanderois quelles sont ces dignités ; quelle est cette gloire, dont tu peux disposer en faveur de mes enfans ?

LE ROI RICHARD.

La source en est en moi, Madame ; & c'est sur un de vos enfans que je veux la répandre. Semblable à celle du fleuve Lethé, elle effacera de votre mémoire jusqu'aux traces des maux, dont vous me supposez l'auteur.

LA REINE ELIZAB.

Parle vîte, de crainte que ta prétendue bonne volonté ne dure moins long-tems que ton discours.

LE ROI RICHARD.

Apprenez donc, enfin, que j'aime votre fille.

LA REINE ELIZAB.

Tu l'aimes, me dis-tu ? . . . Hélas, elle est donc morte !

LE ROI RICHARD.

Ciel ! qu'allez-vous penser ?

LA REINE ELIZAB.

N'avois-tu pas juré, cruel, d'aimer ses freres ? Cependant . . . .

LE ROI RICHARD.

Arrêtez ? Vous vous trompez, Madame. J'aime votre fille, & je prétens en faire une Reine d'Angleterre.

LA REINE ELIZAB.

Elle, Reine ! Apprens-moi donc qui doit être son Roi ?

LE ROI RICHARD.

Ce sera sans doute celui qui la fera Reine.

LA REINE ELIZAB.

Quel est-il ? ... Toi ?

LE ROI RICHARD.

Supposons-le.

LA REINE ELIZAB.

Quoi, tu pourrois l'aimer ?

LE ROI RICHARD.

Oui, Madame. Puissai-je apprendre de vous le moyen de gagner son cœur !

LA REINE ELIZAB.

Et c'est de moi que tu voudrois l'apprendre ?

LE ROI RICHARD.

Je le désire ardemment !

LA REINE ELIZAB.

Attens ; je vais te l'indiquer .... Commence par députer vers elle ce-

lui que tu as chargé du meurtre de ſes freres ; qu'il lui porte de ta part deux cœurs ſanglans, ſur leſquels tu auras fait graver les noms d'Edouard & d'Yorck ... Fais-lui enſuite un préſent tel que celui que fit jadis la Reine Marguerite à ton pere, lorſqu'elle lui envoya un mouchoir trempé dans le ſang de ſon fils Rutland ; ne manque pas ſurtout d'inviter la Princeſſe (après lui avoir appris que le mouchoir a été teint dans le ſang de ſes freres) de s'en ſervir pour eſſuyer ſes larmes .... Si ces preuves de ta tendreſſe ne ſuffiſent pas pour t'acquérir la ſienne, envoye-lui le détail de tes forfaits. Apprens-lui que ſes oncles, Clarence, & Rivers, ſont tombés ſous tes coups ; & que c'eſt uniquement par un excès d'amour pour elle, que tu viens de te défaire de ſa Tante Lady Anne.

LE ROI RICHARD.

Parlons ſérieuſement, Madame ... Encore un coup, daignez m'enſeigner la route de ſon cœur ! ...

LA REINE ELIZAB.

Je n'en connois point d'autre, à

moins que tu n'empruntes la figure d'autrui, & que tu ne cesses d'être cet affreux Richard auteur de tant de crimes.

LE ROI RICHARD.

Di es-lui, que l'amour seul me les a fait commettre.

LA REINE ELIZAB.

Et que c'est au prix de tant de dépouilles sanglantes, que tu prétens mériter le sien ?

LE ROI RICHARD.

Réfléchissez, Madame ! songez que le mal passé ne peut se réparer. L'homme agit quelquefois inconsidérement ; mais son repentir n'en est souvent que plus sincere quand il ouvre les yeux, & qu'il connoît sa faute ... Ah, si j'ai ravi la couronne à vos fils, que puis-je faire plus que de la rendre à votre fille ? Si j'ai ôté la vie à ces mêmes fils, puis-je mieux vous acquitter de cette perte qu'en vous en rendant d'autres par mon hymen avec votre fille ? Le nom d'ayeule est-il moins doux que celui de mere ? Et les enfans de votre fille seront-ils moins les vôtres ? Seront-ils moins de votre sang ? ... Vos

fils ont fait le malheur de votre jeune âge : les miens feront le bonheur de votre vieilleſſe ! Vous regrettez, il eſt vrai, un fils qui ſeroit Roi maintenant : mais du moins par ſa mort, votre fille devient Reine !... Je voudrois faire plus pour expier mon crime : mais le puis-je ? Parlez ... Vous m'allez peut-être reprocher encor la perte de votre fils Dorſet, que la crainte a fait fuir dans une terre étrangere ? Mais cet heureux hymen calmera ſes défiances, & le rappellera en Angleterre pour jouir de toutes les dignités dûes au frere de mon épouſe. Pourrois-je donner à l'une le titre d'épouſe, & refuſer à l'autre celui de frere ? Pour vous, Madame, vous vous retrouverez encore mere de Roi ; & les ravages cauſés par la fatalité des troubles, feront bientôt réparés par les mains de la paix. Que dis-je ? N'avons-nous pas encore tout le tems d'être heureux ? Vos beaux jours ſont-ils donc tous paſſés ? ... Non non, Madame : une année de joie & de ſatisfaction, effacera les traces de vos larmes, & rendra dix années de jeuneſſe

à votre visage ... Laissez-vous donc toucher, ma chere mere ! & táchez de fléchir votre adorable fille. Dissipez ses innocentes frayeurs ; disposez son oreille à recevoir les vœux du plus tendre des amans ! Echauffez son cœur par le brillant éclat du pouvoir suprême ! . . . Achevez de l'attendrir, en lui faisant pressentir les douceurs de l'amour, & le bonheur du mariage !... Sitôt que mon bras aura châtié le rebelle Bukingham, j'apporte mes lauriers aux pieds de votre fille, & je la conduis en triomphe dans le lit du vainqueur. C'est à elle que je devrai ma gloire, & c'est d'elle que Richard à son tour veut recevoir des loix.

LA REINE ELIZAB.

Quoi le frere de son pere, deviendroit son maître ? le destructeur de sa maison ! le bourreau de ses oncles & de ses freres ! (Car, sous quel autre titre veux-tu que je t'annonce à ma fille ?) En est-il un, que le Ciel, l'honneur & sa naissance, puisse rendre plus supportable à son oreille ?

LE ROI. RICHARD.

Convainquez-la, que le repos de

l'Angleterre dépend de cette alliance.

LA REINE ELIZAB.

Mais ma fille l'acheteroit aux dépens du ſien.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui, qu'un Roi qui a droit d'ordonner, la ſupplie...

LA REINE ELIZAB.

Mais le Roi des Rois lui défend de conſentir...

LE ROI RICHARD.

Dites-lui, qu'elle ſera une grande Reine...

LA REINE ELIZAB.

Pour en déplorer le titre, ainſi que fait ſa mere!

LE ROI RICHARD.

Dites-lui, que je l'aimerai toujours.

LA REINE ELIZAB.

Mais quelle durée attaches-tu à ce mot *toujours*.

LE ROI RICHARD.

Celle de ma vie.

LA REINE ELIZAB.

Mais, combien durera la ſienne?

LE ROI RICHARD.

Auſſi long-tems que le Ciel & la nature le permettront.

LA REINE ELIZAB.

Auſſi long-tems que l'Enfer & Richard le jugeront à propos.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui, que ſon Souverain eſt aujourd'hui ſon Sujet !

LA REINE ELIZAB.

Mais, ta Sujette mépriſe un pareil Souverain.

LE ROI RICHARD.

De grace, employez votre éloquence en ma faveur !

LA REINE ELIZAB.

Si la cauſe étoit bonne, l'éloquence ſeroit inutile.

LE ROI RICHARD

Eh' bien, dites-lui, naturellement, que je l'adore.

LA REINE ELIZAB.

Une mauvaiſe cauſe plaidée ſans art, eſt bientôt perdue.

LE ROI RICHARD.

Madame... vos réponſes ſont un peu trop vives.

LA

LA REINE ELIZABETH.

Trop vives ! ah juſte Ciel, peuvent-elles l'être moins ? ... Songe donc à mes malheurs ? Songe donc à la mort de mes enfans ? ... Ceſſerois - je d'être mere ? Je le ſerai juſqu'au dernier ſoupir !

LE ROI RICHARD.

N'y penſez plus, Madame : oubliez le paſſé ... Je jure par Saint George, par ma Jarretiere, par ma Couronne enfin...

LA REINE ELIZABETH.

Arrête ! ... Tu profanes l'un, tu deſhonores l'autre, tu as uſurpé la troiſiéme.

LE ROI RICHARD.

Je jure ....

LA REINE ELIZABETH.

Arrête, te dis-je ? Ton ſerment ſeroit vain .... S'il étoit poſſible que je cruſſe un ſerment capable de te lier, il faudroit du moins que tu juraſſes par quelque choſe que tu n'euſſes point profané.

LE ROI RICHARD.

Eh bien, par l'Univers.

LA REINE ELIZABETH.

Il eſt plein de tes crimes.

LE ROI RICHARD.

Par la mort de mon pere ...

LA REINE ELIZABETH.

Ta vie l'a deshonorée.

LE ROI RICHARD.

Par moi-même donc...

LA REINE ELIZABETH.

Toi-même, de toi-même a trop avili l'être !

LE ROI RICHARD.

Enfin, par le Ciel...

LA REINE ELIZABETH.

Oſe-tu l'invoquer après tant de forfaits? ... Si tu as gardé ton ſerment quand tu l'as atteſté dans les mains du Roi mon époux, mes freres ſont encor vivans? Ah ſi tu avois craint de te rendre parjure, le Diadême que tu portes ſeroit ſur la tête de mon fils, & mes enfans ne ſeroient pas aujourd'hui la pâture des vers !.. Mais ſi le Ciel même n'a pû garantir ta foi, ſur quoi peux-tu jurer aujourd'hui ?

LE ROI RICHARD.

Oubliez le paſſé : je jure par l'avenir.

LA REINE ELIZABETH.

Tes crimes précédens t'ôtent encore cette ressource : ton avenir ne peut être assez long pour que ton repentir & tes pleurs mêmes puissent laver la tache du passé. Les fils dont les peres ont été les victimes, vivront toujours pour te détester : les peres affligés, les meres désolées en feront de même .... Ne jure donc pas par l'avenir : le passé t'annonce ce que tu dois en attendre,

LE ROI RICHARD.

De même, que ma résolution est d'expier mes fautes par le repentir le plus sincere ; de même que je vais tenter de vaincre mes ennemis dans la guerre que je commence ; de même je prie le Ciel de me confondre (en croisant tous mes desseins, & en faisant tourner contre moi les entreprises les mieux concertées) si ma langue n'est pas l'organe de mon cœur !... Soleil refuse-moi ta lumiere ! O nuit prive-moi du repos ! Astres bienfaisans détournez vos influences favorables, dirigez-les vers le Camp de mes enne-

mis, ſi ma paſſion pour la Princeſſe Elizabeth n'eſt pas ſincere, & ſi je brûle d'un autre déſir que de celui de me rendre digne d'elle ! En elle conſiſte tout mon bonheur & le vôtre. Sans elle, je vois tomber ſur moi, ſur vous, ſur elle-même, & ſur tout le Royaume, la ruine, la déſolation, le carnage & la mort ! ,.. Ainſi ma chere mere (car j'oſe déja vous donner ce nom) daignez être auprès d'elle l'avocat de ma flamme. Faites valoir ce que j'ai envie d'être, & non pas ce que j'ai été : non pas ce que je mérite, mais ce que je veux mériter..... Exagerez-lui, s'il le faut, le péril de l'Etat, & les dangers qu'entraîneroient ſes refus. Soyez mere en un mot, & encore plus Reine dans une négociation de cette importance !

LA REINE ELIZABETH.

Se pourroit-il que je fuſſe aſſez foible pour me laiſſer perſuader ?

LE ROI RICHARD.

Oui, ſi vous croyez que Dieu peut, du ſein du mal même, faire naître le bien.

LA REINE ELIZABETH.

Serois-je encor moi-même, en m'oubliant ainſi ?

LE ROI RICHARD.

Oui, ſi votre cœur eſt ſenſible au ſouvenir de votre état paſſé.

LA REINE ELIZABETH.

Oublierois-je en ce cas le meurtre de mes fils ?

LE ROI RICHARD.

Oui, puiſqu'ils renaîtront du ſein de votre fille,
Pour rendre à l'Univers une illuſtre famille.

LA REINE ELIZABETH.

Quoi, je la preſſerois de répondre à tes vœux ?

LE ROI RICHARD.

Oui, puiſque cet hymen peut ſeul nous rendre heureux.

LA REINE ELIZABETH.

Ecris-moi donc bientôt....

LE ROI RICHARD.

Dans l'ardeur qui me preſſe,
Portez-lui ce baiſer, gage de ma tendreſſe ! *

* La Reine Eliſabeth ſort.

LE ROI RICHARD, *seul.*

Sexe volage ! Enfin dans sa crédulité,
Tu vois un vrai tableau de ta légéreté.

SCENE XX.

LE ROI RICHARD, RATCLIF, CATESBY.

RATCLIF.

TRès-puissant Souverain, la côte occidentale de l'Isle offre à nos yeux une Flote formidable : le peuple quoique désarmé, y court en foule, sous prétexte de s'opposer à la descente des ennemis. Mais j'ose dire à votre Majesté que le zéle de cette populace me paroit fort douteux. On dit que le Comte de Richemont commande la Flote qui est à l'ancre, en attendant que Bukingham & son armée viennent favoriser la descente.

LE ROI RICHARD.

Qu'on dépêche au plutôt un Courier au Duc de Norfolk... Allez-y

vous-même Ratclif, ou bien que Catesby y aille.. Où donc eſt-il?

CATESBY.

Me voilà, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Volez vers le Duc.

CATESBY.

J'y cours, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Vous Ratclif, approchez? .. Partez pour Salisbury; & quand vous reviendrez.... * Es-tu ſourd malheureux? pourquoi n'es-tu pas déja parti?

CATESBY.

Seigneur, j'attendois les ordres de votre Majeſté! ... Que lui plait-il que je diſe au Duc?

LE ROI RICHARD.

Pardonne ami: tu as raiſon! ... Dis-lui de ramaſſer ſur le champ le plus de Troupes qu'il pourra, & de me venir joindre au plutôt à Salisbury.

CATESBY.

Je pars.

* Le Roi apperçoit Catesby.

RATCLIF.

Que plait-il à votre Majesté que je fasse à Salisbury ?

LE ROI RICHARD.

Qu'y voudrois-tu faire avant que j'y fusse arrivé ?

RATCLIF.

Votre Majesté m'y envoyoit tout à l'heure?

LE ROI RICHARD.

Je suis changé de sentiment...

SCENE XXI.

LE ROI RICHARD, MILORD STANLEY, RATCLIF.

LE ROI RICHARD.

Quelles nouvelles, Milord ?

M. STANLEY.

Seigneur, elles ne sont pas assez bonnes pour être entendues avec plaisir par votre Majeste, ni assez mauvaises pour lui être cachées.

LE ROI RICHARD.

A quel propos cette énigme ? Pourquoi prendre un ſi long circuit quand on peut arriver tout d'un coup au but ? . . . Encor une fois, quelles nouvelles ?

M. STANLEY.

Richemont eſt en mer.

LE ROI RICHARD.

Eh bien, qu'il coule à fond, que la mer l'engloutiſſe ! .... Quel eſt donc le deſſein de ce Renegat de la Roſe Blanche ? Que vient-il demander ?

M. STANLEY.

Seigneur, je n'en ſçais rien que par conjectures.

LE ROI RICHARD.

Quelles ſont-elles enfin ?

M. STANLEY.

Je crois, Seigneur, qu'excité par Dorſet, Bukingham & Morton, il vient pour reclamer la couronne d'Angleterre.

LE ROI RICHARD.

Le Trône eſt-il vacant ? L'épée Royale eſt-elle caſſée ? Le Roi eſt-il mort ? Et l'Empire ſans héritier ? . . . En eſt-il d'autre que moi de la mai-

ſon d'York? Eſt-il d'autre Roi d'Angleterre que l'héritier de ce grand homme? ... Dites-moi donc ce qu'il vient faire ici?

M. STANLEY.

Si ma premiere conjecture eſt fauſſe, Seigneur, j'ignore ſon deſſein.

LE ROI RICHARD.

A moins qu'il ne vienne pour être votre Roi, vous ne conjecturez ſans doute pas non plus pourquoi les Gallois ont pris les armes? ... Je crains bien que vous ne partiez au premier jour pour vous joindre à eux.

M. STANLEY.

Seigneur, n'augurez pas ſi mal de moi?

LE ROI RICHARD.

Où ſont donc les Troupes que vous avez raſſemblées pour les chaſſer? Où ſont vos Officiers? Où ſont vos Vaſſaux? ... Ne ſont-ils pas déja partis pour recevoir les rebelles, & pour les embraſſer en mettant pied à terre?

M. STANLEY.

Non, Seigneur : tous mes amis ſont au Nord de l'Angleterre.

LE ROI RICHARD.

Ce ſont de froids amis pour moi. Qu'ont-ils à faire dans le Nord, tandis que je ſuis attaqué dans l'Oueſt ?

M. STANLEY.

Ils n'ont reçu aucun ordre de s'y rendre, Seigneur. Mais ſi vous l'ordonnez, j'irai me mettre à leur tête, & je joindrai votre Majeſté où & quand elle jugera à propos.

LE ROI RICHARD.

Je t'entends... Tu voudrois feindre ce voyage, pour fuir & aller joindre Richemont : mais je ne m'y fierai point.

M. STANLEY.

Moi, Seigneur ! Ai-je jamais donné la moindre matiere aux ſoupçons de votre Majeſté ? ... Jamais je ne fus traître ; & je ne le ſerai jamais.

LE ROI RICHARD.

Va donc, & raſſemble ton monde. Mais je garde ton fils, pour garant de ta foi. Si tu me trahis, ſa tête m'en fera raiſon.

M. STANLEY.

Agissez avec lui, Seigneur, comme j'agirai avec votre Majesté.

SCENE XXII.

LE ROI RICHARD, QUATRE MESSAGERS, *qui arrivent l'un après l'autre.*

I. MESSAGER.

SEigneur, je viens apprendre à votre Majesté, que Sir Edmond Courtenai, & le fier Evêque d'Exeter son frere aîné, sont en armes dans la Province de Devonshire avec un grand nombre de Gentilshommes conféderés. Je tiens cet avis de plusieurs amis dignes de foi.

II. MESSAGER.

Seigneur, la Province de Kent est couverte de Soldats, & les Guilfords sont à leur tête. Leur armée augmente à chaque instant par le grand nombre des rebelles qui viennent se ranger sous leurs étendarts.

III. MESSAGER.

Ah, Seigneur! L'armée du Duc de Bukingham......

LE ROI RICHARD.

Hors d'ici, fatales Chouëtes, qui n'annoncez que des malheurs!... Tiens reçois ce ſalaire *, en attendant que tu m'apportes de meilleures nouvelles.

III. MESSAGER.

Seigneur, je venois dire à votre Majeſté, qu'un orage épouvantable à diſperſé l'armée du Duc de Bukingham; & qu'il erre lui-même depuis ce tems, ſans qu'on ſçache où il s'eſt retiré.

LE ROI RICHARD.

Oh, je te demande pardon, mon ami!... Tiens, prens ma bourſe; il y a dequoi guérir ta bleſſure.... Mais perſonne des miens n'a-t-il eu ſoin de faire publier une récompenſe pour quiconque arrêtera le traître?

III. MESSAGER.

Seigneur, je vous aſſure que cette proclamation a été faite.

* Il frape le Meſſager.

IV. MESSAGER.

Seigneur, je viens d'apprendre, que Sir Thomas Lovel, & le Marquis de Dorſet, ont pris les armes dans la Province d'York ... Mais ce qui peut conſoler votre Majeſté de cette mauvaiſe nouvelle, c'eſt d'apprendre que la Flotte de Bretagne a été diſperſée par la tempête. Le Comte de Richemont a envoyé un bâteau à terre dans la Province de Dorſet, pour demander ſi les troupes qui bordoient les côtes étoient de ſa faction, ou non? Elles ont répondu, que Bukingham étoit leur Général. Mais Richemont, ſe défiant de quelque ſtratagême, a fait remettre à la voile pour retourner en Bretagne.

LE ROI RICHARD.

Marchons, marchons, puiſque nous ſommes en forces. Si nous n'avons plus d'Etrangers à combattre, que mes ſujets rebelles tombent ſous nos coups.



SCENE XXIII.

LE ROI RICHARD.
CATESBY.

CATESBY.

SEigneur, c'eſt avec tranſport que j'annonce à votre Majeſté la priſe du Duc de Bukingham. Mais je ſuis au déſeſpoir de vous apprendre en même-tems que le Comte de Richemont a pris terre avec toute ſon armée dans le Comté de Milford !

LE ROI RICHARD.

Marchons vers Saliſbury ... Tandis que nous déliberons ici, nous aurions dû gagner ou perdre une bataille ... Que quelqu'un de vous ſe charge de faire amener Bukingham à Saliſbury ; & que le reſte me ſuive.



SCENE XXIV.

Le Théâtre repréſente l'Hôtel de Milord Stanley.

MILORD STANLEY. SIR CHRISTOPHE URSWICK.

M. SANLEY.

SIr Chriſtophe, dites de ma part au Comte de Richemont, que pendant la durée de cette guerre mon fils George eſt garant de ma fidelité envers le tyran, qui a juré de faire tomber ſa tête ſur le moindre ſoupçon; que c'eſt ce qui m'empêche de lui envoyer actuellement mes troupes. Allez, Sir Chriſtophe : ſaluez le Comte de ma part. Dites-lui auſſi, que la Reine deſire ardemment ſon mariage avec la Princeſſe Elizabeth ſa fille.... Mais vous ne m'avez pas dit préciſément où eſt à préſent le camp du Comte?

SIR CHRISTOPHE.

A Pembroc, Seigneur, ou à Hertfort dans la Province de Galles.

M. STANLEY.

Quelles Perſonnes de marque a-t-il dans ſon Armée ?

SIR CHRISTOPHE.

Sir Walter Herbert, un vaillant Chevalier ; Sir Gilbert Talbot, Sir Guillaume Stanley, le Comte d'Oxford, le redoutable Pembroc, Sir Jacques Blunt, Rice-ap-Thomas, avec une grande ſuite ; & pluſieurs autres Seigneurs de nom, & de valeur. Leur intention eſt de d'aller droit à Londres, à moins que leur marche ne ſoit interrompuë par une bataille.

M. STANLEY.

C'eſt bien penſé. Mais allez vîte rejoindre le Comte : je lui baiſe les mains, & mes lettres l'inſtruiront de mes diſpoſitions. Adieu.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE PREVOST, *& sa Troupe, conduisant Bukingham au suplice.*

BUKINGHAM.

QUoi, le Roi me refuse un moment d'entretien ?

LE PREVOST.

Oui Seigneur ; ainsi prenez patience.

BUKINGHAM.

Hastings ! Gray ! Rivers ! malheureux enfans d'Edouard ! Et toi Henry, le plus Saint des Rois ! Edouard, son fils ! Vaughan ! Déplorables victimes de la politique, & de la tyrannie ! si vos ombres plaintives peuvent du haut des Cieux contempler ce spectale, jouissez de votre vengeance en insultant à mon malheur !.... Mais n'est-

ce pas en effet aujourd'hui *le jour des âmes*, amis?

LE PREVOST.

Oui, Seigneur.

BUKINGHAM.

Il eſt juſte qu'il ſoit pour moi le jour de la mort. C'eſt ce jour même que j'ai prié le ciel de me rendre fatal, ſi je manquois jamais à mes ſermens envers le Roi Edouard, ſon épouſe, & ſa famille! Le voici ce jour, où j'ai ſouhaité de ſuccomber ſous les embûches de celui en qui j'aurois placé toute ma confiance. Jour affreux, pour mon ame tremblante! c'eſt toi, qui fixes enfin un terme à mes forfaits. Ce Dieu puiſſant, que je croyois jouer, fait tomber ſur ma tête tout l'effet de ma feinte priere. Il exauce dans ſa colere des vœux que ma bouche a formés ſans l'aveu de mon cœur. C'eſt ainſi qu'il conduit par dégrés l'épée d'un ſcélérat dans ſon ſein criminel. C'eſt ainſi que je vois l'accompliſſement des malédictions de la Reine Marguerite! *Tu te ſouviendras de moi* (me dit-elle) *dans l'inſtant où ton cœur ſera déchiré par ſes regrets* ....

L'oracle eſt accompli : Marchons à l'échaffaut.

Subiſſons, ſans murmure, un trop juſte ſupplice :
L'injuſtice toujours entraîne l'injuſtice !

SCENE II.

La Scene eſt ſur les confins de la Province de Leiceſtre, dans le Camp du Comte de Richemont.

LE COMTE DE RICHEMONT, LE COMTE D'OXFORT, BLUNT. HERBERT, *& autres Officiers, avec des Tambours, & des Etendarts.*

LE C. DE RICHEMONT.

COmpagnons de mon infortune, amis de ma maiſon, ame de mes exploits ! Vous dont les cœurs vraiment Anglois aſpirent à briſer le joug de la tyrannie : nous voici enfin

parvenus, ſans obſtacle, juſques dans le ſein de ce Royaume opprimé par Richard; & les avis que je reçois de mon pere Stanley ſuffiroient pour redoubler l'ardeur qui vous anime, s'il étoit poſſible qu'elle augmentât encore!... Le ſanguinaire uſurpateur; Ce fleau deſtructeur de vos biens, & de vos familles, ſe flatte encor de l'eſpoir de ſe baigner dans votre ſang! Jamais las de carnage, ſa dent vorace s'apprête déja à vous déchirer .... Marchons au monſtre, amis? C'eſt ici, c'eſt dans le centre de cette Iſle, c'eſt auprès de Leiceſtre qu'il a creuſé ſa caverne. Encor un jour de marche, & nous ſommes à lui.... Mais ſi nous l'attaquons, ſongez qu'il faut le vaincre; ou nous périſſons tous. La paix, votre bonheur, ſont les prix de votre victoire: c'eſt à votre courage à la rendre déciſive.

LE C. D'OXFORD.

Chacun de nous voudroit avoir mille bras, pour fraper l'homicide.

HERBERT.

Je ne doute pas que ſes amis ne l'abandonnent pour ſe joindre à nous.

BLUNT.

Il n'a d'amis, que ceux qui le redoutent. Au premier échec, tous l'abandonneront.

LE C. DE RICHEMONT.

Tout est pour nous, amis, marchons, au nom du Ciel !

Un légitime espoir ne connoît point l'effroi :
Des Rois il fait des Dieux, d'un homme il fait un Roi !

SCENE III.

Le Théâtre représente la Plaine de Bosvvorth.

LE ROI RICHARD.

PLantons ici notre camp : la plaine de Bosworth, m'y paroît propre.... Milord Surrey, votre œil me paroît inquiet & mélancolique ?

M. SURREY.

Seigneur, il n'en est pas de même de mon cœur.

LE ROI RICHARD.

Milord Norfolk ?

M. NORFOLK.

Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Nous recevrons des coups : qu'en penſez-vous ?

M. NORFOLK.

Seigneur, nous en rendrons.

LE ROI RICHARD.

Qu'on dreſſe ici ma tente ; j'y veux paſſer la nuit. Où coucherai-je demain ? Je l'ignore ! N'importe. Qui de vous ſçait à quoi monte l'armée rebelle ?

M. NORFLK.

A ſix ou ſept mille hommes au plus.

LE ROI RICHARD.

Nous en avons donc trois fois autant. Mais le nom & la préſence du Roi en valent beaucoup plus : notre ennemi n'a point cet avantage.... Allons, qu'on dreſſe toutes les tentes. Examinons le terrain ; qu'on appelle les Ingenieurs ; que la diſcipline ſoit rigoureuſement obſervée ; qu'on ne néglige rien de ce qui peut ſervir à notre ſureté, & à nous procurer la

victoire .... C'est demain un grand jour, amis ! Songez à vous y préparer.

SCENE IV.

Le Théâtre représente un autre côté de la Plaine de Bosvvorth.

LE COMTE DE RICHEMONT, SIR GUILLAUME BRANDON, LE COMTE D'OXFORD, LE MARQUIS DE DORSET, LE CAPITAINE BLUNT.

LE COMTE DE RICH.

Le brillant coucher du soleil nous annonce un beau jour pour demain. Sir Guillaume Brandon, je vous charge de ma baniere ; le Comte de Pembroc commandera son Régiment. Cher Capitaine Blunt, dites-lui bonsoir de ma part ; & priez-le de passer dans ma tente, vers deux heures du matin... Encor un mot, Capitaine Blunt.

Sçavez-

Sçavez-vous où eſt le quartier de Milord Stanley ?

CAPITAINE BLUNT.

Seigneur, ſa troupe eſt campée (ſi je ne me trompe) à un quart de lieue de celle du Roi, du côté du midi.

LE C. DE RICHEMONT.

Si vous pouviez, ſans trop riſquer, trouver le moyen de vous aboucher avec lui, & de lui remettre ce billet en main propre, vous nous rendriez un grand ſervice ?

CAPITAINE BLUNT.

Donnez, Seigneur. Je répons, ſur ma tête, de le lui remettre.

LE C. DE RICHEMONT.

Qu'on me donne maintenant de l'encre, & du papier ! Je vais travailler dans ma tente à dreſſer notre ordre de bataille, & à diſtribuer les poſtes de maniére que nous puiſſions tirer parti de la foibleſſe de notre armée .... L'air commence à ſe rafraîchir : rentrons, amis ; allons diſçourir à couvert ſur les opérations de demain.

SCENE V.

Le Théâtre repréſente de nouveau le Camp du Roi Richard.

LE ROI RICHARD, NORFOLK, RATCLIF & CATESBY.

LE ROI RICHARD.

Quelle heure eſt-il?

CATESBY.

Il eſt tems de ſouper, Seigneur : il eſt neuf heures.

LE ROI RICHARD.

Je ne veux point ſouper aujourd'hui. Donne-moi de l'encre, & du papier ... La viſiere de mon caſque eſt-elle racommodée ? Toute mon armure eſt-elle dans ma tente?

CATESBY.

Oui, Seigneur, tout eſt prêt.

LE ROI RICHARD.

Allez à votre poſte, cher Norfolck ;

faites faire bonne garde, & choisissez bien vos sentinelles.

NORFOLK.

J'y vais, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Songez, Milord, à être sur pied, au point du jour.

NORFOLK.

Vous pouvez y compter, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Catesby ? ....

CATESBY.

Seigneur ?

LE ROI RICHARD.

Envoyez un Sergent d'armes au quartier de Milord Stanley. Qu'il lui ordonne d'amener ici son Régiment, avant le soleil levé : sans quoi, son fils George est mort. . . . Attens : Donne-moi un verre de vin ? . . . Donne-moi ma montre ? . . . * Tu selleras le *blanc Surrey*, pour la bataille de demain. Aies soin, que mon épieu soit en bon état, & surtout point trop lourd... Ratclif ? ...

* Ratclif.

RATCLIF.

Seigneur?

LE ROI RICHARD.

As-tu vû le mélancolique Northumberland?

RATCLIF.

Seigneur, je l'ai vû ce ſoir aller de quartier en quartier, avec le Comte de Surrey, careſſer & animer les ſoldats.

LE ROI RICHARD.

J'en ſuis bien aiſe .... Donne-moi un verre de vin?.. Je ne me ſens pas l'eſprit auſſi libre, & auſſi gai que de coutume! ... Mets là le verre .... M'as-tu préparé de l'encre, & du papier?

RATCLIF.

Oui, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Dis à ma garde d'être attentive; & laiſſe-moi ... Reviens à minuit dans ma tente, pour m'armer.. Va-t'en, te dis-je?

SCENE VI.

Le Théâtre repréſente, de nouveau, le Camp du Comte de Richemont.

LE COMTE DE RICHEMONT, *avec les Seigneurs de ſon parti.* MILORD STANLEY *entre.*

M. STANLEY.

Que la fortune, & la victoire, ſoient avec vous.

LE C. DE RICHEMONT.

Que le Ciel vous exauce, cher beau-pere. ! .. Mais dites-moi d'abord des nouvelles de ma mere.

M. STANLEY.

Je ſuis chargé de ſes embraſſemens ; & de ſes vœux, pour la proſpérité de ſon généreux fils ! C'en eſt aſſez là-deſſus .... La nuit commence à s'écouler, & l'obſcurité fera bientôt place à la lumiére : ainſi je n'ai le tems que de vous recommander d'être en bataille

au point du jour. Je ne puis faire pour vous tout ce que je désirerois, mais je ferai du moins tout ce que je pourrai ; & les choses n'en iront peut-être que mieux. Vous sçavez les ménagemens que j'ai à garder. Si le tyran pénétroit mes desseins, j'aurois la douleur de voir votre frere George exécuté sous mes yeux ! adieu. Le danger que je cours m'interdit le plaisir de vous marquer plus à loisir toute l'étendue de ma tendresse. Le ciel me procurera peut-être bientôt ce bonheur. Adieu, encore un coup : adieu mon fils ! adieu mes amis.

LE COMTE DE RICH.

Ah, mes chers compagnons, conduisez-le, je vous prie, jusqu'à son quartier. . . . Pour moi, je vais tenter, quoique fort agité, de prendre une heure de sommeil, de peur que la fatigue ne m'accable demain lorsqu'il sera question de courir à la gloire.



SCENE VII.

LE COMTE DE RICHEMONT, *seul.*

O Toi, dont je crois défendre la cause, Dieu tout-puissant ! daigne jetter un œil favorable sur mon armée. Mets dans nos mains ces foudres redoutables, qui renversent & réduisent en poudre les coupables objets de ta colere ! Puissions - nous être dignes d'en être les ministres, & de porter jusqu'à ton trône, nos chants victorieux après t'avoir vengé ?.... C'est à toi seul, grand Dieu, que je confie la garde de mon ame, en cédant au sommeil ... soit que je dorme, ou que je veille, daigne être mon unique défenseur !... *

* Il s'endort.



SCENE VIII.

La Scene est entre les deux Camps. Les tentes du Roi Richard & du Comte de Richemont sont ouvertes ; ils sont tous deux endormis.

L'OMBRE DU PRINCE EDOUARD, *fils du Roi Henri VI. paroît.*

L'OMBRE, *au Roi Richard.*

JE t'attens à demain, pour accabler ton ame ! Souviens-toi, barbare, de la mort sanglante que tu m'as fait souffrir à Tewksbury, dans la fleur de ma jeunesse ? meurs dans le désespoir ! .. * Réjouis-toi, Richemont : les ames irritées des Princes de ta maison combattront pour toi ... Adieu, digne reste du sang d'Henri ! sois sûr de la victoire.

* L'Ombre à Richemont.

L'OMBRE DU ROI HENRI VI.
à Richard.

Tremble, Tyran ! tu vois ce corps que ta rage a frappé de mille coups mortels. Souviens-toi de la Tour ; & que le désespoir s'empare de ton ame, en attendant la mort !

* Brave, & génereux Richemont, sois vainqueur de ce traître. Vois accomplir ce que t'a prédit autrefois Henri : *Tu seras Roi* ! repose donc, avec tranquillité : le ciel combat pour toi.

L'OMBRE DE CLARENCE *paroît.*

Je t'attens ** à demain, pour accabler ton ame ! Tu vois le malheureux Clarence que ta trahison fit périr, avec tant d'inhumanité. Souviens-toi de moi demain dans la bataille. Le fil de ton épée est émoussé . . . meurs dans le désespoir.

*** Et toi, noble & unique rejetton de la maison de Lancastre, reçois les

* Au Comte de Richemont.

** A Richard.

*** Au Comte de Richemont.

vœux des héritiers ſanglans de la maiſon d'York, ils ſeront tes anges tutélaires dans le combat... vis, & proſpere.

LES OMBRES DE RIVERS, GRAY, ET VAUGHAN *paroiſſent.*

Je t'attends à demain, pour accabler ton ame! Reconnois Rivers, mort à Pomfret.... meurs, dans le déſeſpoir.

GRAY.

Reſſouviens toi de Gray..... meurs dans le déſeſpoir.

VAUGHAN.

Qu'au ſouvenir de Vaughan, la terreur glace ton ame! laiſſe tomber ta lance.... meurs dans le déſeſpoir.

TOUS ENSEMBLE, *au Comte de Richemont.*

Réveille-toi, Richemont! Nous déchirons l'ame de ton rival.... il eſt vaincu.... Eveille-toi, triomphe.

L'OMBRE DE M. HASTINGS.

Sanguinaire Richard, que ton crime t'éveille? une vie, telle que la

tienne, ne peut finir que dans le ſang ! C'eſt Haſtings qui te parle, il t'attend à demain .... meurs dans le déſeſpoir.

* Ame tranquile, & ſans remords, éveille-toi! éveille-toi, jeune Héros!... arme-toi, combats, ſois vainqueur ; délivre l'Angleterre, & monte ſur le trône.

LES OMBRES DES DEUX JEUNES PRINCES, FILS D'EDOUARD III.

Que l'affreux ſouvenir de tes deux neveux étouffés dans la Tour, pénétre ton ame, exécrable Richard ! qu'il t'accable ; & qu'il traîne après ſoi ta ruine, ta honte & ta mort.

Dors, Richemont ! dors en paix : ton réveil ſera doux, nous combattrons pour toi !... vis ; & ſois l'heureux pere d'une longue ſuite de Rois ... Ce ſont les vœux des fils infortunés d'Edouard.

L'OMBRE DE LADY ANNE.

Vois ta femme, Richard ! vois cette déplorable épouſe, qui ne goûta ja-

* Au Comte de Richemont.

mais une heure de repos auprès de toi. C'eſt elle qui vient aujourd'hui répandre l'horreur ſur ton ſommeil ... demain, dans la bataille, ſouviens-toi de moi ; & que ce ſouvenir te faſſe tomber le glaive de la main ... meurs, dans le déſeſpoir.

* Et toi, goûte un ſommeil tranquille. Que tes rêves n'occupent ton repos, que de triomphes & de chants de victoire : La femme de ton ennemi ne fait des vœux que pour toi !

L'OMBRE DE BUKINGH.

Tu vois le premier auteur de ta puiſſance, & la derniere victime de ta cruauté ! ſouviens-toi de Bukingham, dans la bataille, & que l'horreur de toi-même, ſoit cauſe de ta mort ... Rêve, rêve, Tyran ! rêve de mort & de carnage. Succombe ſous le poids des tourmens de ton ame ; & meurs déſeſperé !

** Je ſuis mort pour ta cauſe, & je venois t'aider ! mais que ton cœur s'affermiſſe : le Ciel & les Anges combat-

* Au Comte de Richemont.

** Au Comte de Richemont.

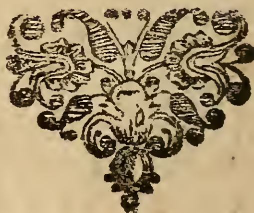
tront à tes côtés. Tu briſeras la tête du Tyran.

LE R. RICHARD *treſſaillit, & s'éveille.*

Qu'on me donne un autre cheval...* Qu'on bande mes playes? Ciel, ayez pitié de moi ! .... Mais, que fais-je ? où ſuis-je ? ... Ce n'eſt qu'un rêve ... Ah lâche conſcience, pourquoi me troubles-tu ? ... La lumiére me paroît bleüe ! ... Il ne peut être plus de minuit ? ... Une froide ſueur couvre mon corps tremblant. Je ſens que je frémis encore ! Quoi donc ? eſt-ce moi même que je crains ? Je ſuis ſeul en ces lieux: Richard, craint-il Richard ? Eſt-il ici quelque meurtrier ? Non; mais ſi, puiſque j'y ſuis. Fuyons .... qui fuirai-je ? moi ! & pour quelle raiſon ? De peur que je ne me venge .... Eh de qui ? De moi-même ... Non je m'aime trop. Mais, pourquoi m'aimai-je ? Eſt-ce pour le bien que j'ai reçu de moi ? Oh, non, car en ce cas je devrois me haïr pour les opprobres odieux dont je me ſuis couvert ... Ne ſuis-je pas le plus grand ſcélérat ? ... Non, j'ai tort; in-

* Les Ombres s'évanouiſſent.

ſenſé que tu es, parle bien de toi-même. . . . Hélas, un inſenſé ne flate pourtant guére! ma conſcience a plus d'une voix : chacune d'elles me reproche un forfait différent ; & toutes ſont d'accord pour me convaincre de mon infamie! le meurtre crie, le parjure crie, tous les péchés crient chacun à leur tour, & ſouvent tous enſemble, *ô criminel! ô criminel!* . . . Je ſens que je tombe dans le déſeſpoir. Je vis haï de tous ; je mourrai déteſté. . . . Hélas, dois-je m'en plaindre? ai-je jamais trouvé en moi la moindre pitié pour moi-même? Il me ſemble que les ames de tous ceux que j'ai maſſacrés, ſont venues cette nuit dans ma tente, & que toutes ont réuni leur vengeance pour accabler demain la tête de Richard! . . .



SCENE IX.

LE ROI RICHARD, RATCLIF.

RATCLIF.

SEigneur. . .

LE ROI RICHARD.

Qui eſt là ? . . .

RATCLIF.

Ratclif, Seigneur. . . Le jour commence à paroître, tous vos amis ſont debout, & armés.

LE ROI RICHARD.

Ah, je tremble, cher Ratclif! je tremble.

RATCLIF.

Ah, mon cher maître, je ne vous reconnois plus ! Quoi donc, une ombre vous fait peur ?

LE ROI RICHARD.

Ah, par Saint Paul ! j'en ai vû cette nuit qui ont jetté plus d'épouvante dans l'ame de l'intrépide Richard, qu'elle n'auroit été capable d'en rece-

voir à la vûe de dix mille Gendarmes, conduits par un aussi mince Capitaine que Richemont. ... mais, le jour ne paroît pas encore? ... viens, suis-moi. J'ai envie de rôder dans le camp, & d'écouter ce qu'on pense de moi dans les tentes.

SCENE X.

Le Théâtre représente la Tente du Comte de Richemont. Tous les Seigneurs de son parti y entrent.

LES SEIGNEURS.

Bon jour, Comte de Richemont!

LE C. DE RICHEMONT.

Chers & diligens compagnons, pardonnez ma paresse involontaire.

LES SEIGNEURS.

Avez-vous dormi, Seigneur?

LE C. DE RICHEMONT.

Du meilleur sommeil, & accompagné des songes les plus flateurs qui soient jamais entrés dans une tête as-

ſoupie! il me ſembloit, en vérité, que les ombres de tous nos Princes maſſacrés par Richard entouroient mon lit, en chantant notre victoire. Ce rêve a rempli mon ame de joye & de confiance ; & je vais au combat avec une eſpéce de certitude du ſuccès . . . Quelle heure eſt-il, Milords ?

LES SEIGNEURS.

Quatre heures vont ſonner.

LE C. DE RICHEMONT.

Allons, il eſt tems de s'armer, & de ſe mettre en bataille . . . il eſt encor plus important que je ne puis vous l'exprimer, de ne pas laiſſer échapper ce quart-d'heure ! Souvenez-vous, braves amis que le Ciel même, & la bonne cauſe, combattront avec nous. Que les Anges, les Saints, & les ames irritées de nos Princes ſeront à la tête de notre armée pour nous défendre, & pour épouvanter nos ennemis. Songez, que ceux que nous allons combattre ſont plutôt des vœux pour nous, que pour le tyran qu'ils ſont forcés de ſuivre. Il n'eſt à leurs yeux, ainſi qu'aux nôtres, qu'un barbare homicide, qu'un ſan-

guinaire uſurpateur, qu'un ennemi des hommes & du Ciel ! . . . Ah, ſi c'eſt un ennemi du Ciel que vous avez à vaincre, l'épée du Tout-puiſſant n'eſt-elle pas dans votre main ? Si la mort du tyran doit faire renaître la paix & l'abondance, ce prix n'eſt-il pas digne de vos travaux ? Si ce ſont vos compatriotes que vous allez combattre, n'eſt-ce pas pour les rendre heureux ? Que de motifs, que d'aiguillons, pour animer des cœurs jaloux de la véritable gloire ! & que j'en tais encore, parceque le tems me preſſe, & que vous les ſentez, ſoit comme fils, ſoit comme peres, ſoit comme époux ? . . . Que Dieu nous guide donc ! que l'étendart ſe déploye ; que l'épée ſorte du fourreau, pour n'y rentrer qu'après la victoire ! qu'on marche à l'ennemi . . . Je déclare, pour moi, que je ne perdrai la bataille qu'avec la vie. Mais ſi je ſuis vainqueur, le dernier de vous tous partagera les fruits de ma conquête ... Que l'on ſonne la charge, en implorant Dieu & Saint George ... & en criant, *Richemont, & la victoire.*

SCENE XI.

LE ROI RICHARD, RATCLIF, CATESBY.

LE ROI RICHARD.

QUe dit Northumberlant, au ſujet de Richemont ?

RATCLIF.

Que ce Prince tire l'épée pour la premiere fois

LE ROI RICHARD.

Il dit la vérité ... Et Surrey, que dit il ?

RATCLIF.

Il en dit plus encore.

LE ROI RICHARD.

Il a raiſon ... Quelle eſt l'heure qui ſonne ? Donnez-moi un *Almanach* ... Le Soleil paroit-il aujourd'hui ?

RATCLIF.

Je ne l'ai pas apperçu, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Il dédaigne apparemment de ſe montrer, car il devroit luire depuis une

heure . . . Ce jour ſera lugubre pour bien des perſonnes, cher Ratclif!

RATCLIF.

Seigneur ? . . .

LE ROI RICHARD.

Le Soleil ne veut pas ſe montrer aujour d'hui ; les nuages ſe noirciſſent, & ſemblent menacer notre camp . . . Point de Soleil ! . . . Eh, que m'importe ? Il ne luit pas non plus pour Richemont.

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. NORFOLK.

NORFOLK.

AUx armes ! aux armes ! l'ennemi marche à nous.

LE ROI RICHARD.

Allons, amis, marchons . . . . Qu'on caparaçonne mon cheval ; qu'on diſe à Stanley, d'amener ſes troupes ; ſortons en plaine. Voici mon ordre de bataille . . . Mon Corps avancé s'étendra ſur une ligne également compoſée d'Infanterie, & de Cavalerie ; les

Archers feront placés dans le centre. Le Duc de Norfolk commandera l'Infanterie, & le Comte de Surrey la Cavalerie. Je fuivrai enfuite avec le Corps de bataille, dont les aîles feront fortifiées par nos meilleurs Gendarmes. Après cela, que *Saint George* nous aide ... Que dites-vous de mon plan, Norfolk ?

NORFOLK.

Il eft très-bon, Seigneur ... Mais, voilà un papier, qui s'eft trouvé ce matin dans ma tente ....

Norfolk, ouvre les yeux, fonge à ta fureté :
Ton Richard eft vendu, nous l'avons acheté.

LE ROI RICHARD.

Rufe ridicule d'un ennemi méprifable ! ... Allons, amis, que chacun aille à fon pofte. Nos ames ne s'effrayent point par des illufions. Fondons tous enfemble à travers les bataillons ennemis. Ne nous féparons point ; ils font perdus. Loin de céder, tombons plutôt tous à la fois dans les bras de la mort ! ... Que vous di-

rai-je de plus ? A qui donc avez-vous affaire ? A un tas de vagabonds, de gens perdus & ſans aveu, l'écume de la Bretagne, vile & lourde canaille chaſſée de ſon pays pour être la vermine & l'horreur des autres nations! Plus de repos, plus de ſûreté pour vous, s'ils ſont vainqueurs. Vos terres ſont ravagées, vos femmes ravies & corrompues, & le Royaume aux fers! ... Eſt-ce leur Chef qui vous feroit impreſſion ? Il doit plutôt exciter la pitié ! Elevé à nos dépens, dans une terre étrangere, jeune & ſans expérience, c'eſt peut-être pour la premiere fois qu'il a touché l'épée. C'eſt à coup de fouets, braves amis, plutôt qu'avec des armes honorables que de pareils bandits devroient être chaſſés de l'Angleterre ? Hâtons-nous d'en purger cette Iſle. Qu'ils reportent en France leurs haillons, leurs crimes, & leur faim ... Si nous avons à être vaincus, que ce ſoit du moins par des hommes, & non pas par ces mêmes Bretons que nos peres ont ſi aiſément battus dans leur propre pays. Quoi vous ſeriez leurs eſclaves ? Ils poſſede-

roient vos biens ; ils raviroient vos femmes ? enleveroient vos filles ? ... Mais ſilence ! j'entens leurs tambours ... Combattez, fiers Anglois ? .. Archers, ajuſtez vos fléches : ne viſez qu'à la tête ! ... Gendarmes, appuyez l'éperon, pouſſez vos chevaux, galoppez dans le ſang ! ... Que le Ciel étonné retentiſſe du fracas de nos armes !

SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs, UN MESSAGER.

LE ROI RICHARD.

Eh bien, que dit Stanley ? Vient-il avec ſes forces ?

LE MESSAGER.

Seigneur, il refuſe de marcher.

LE ROI RICHARD.

Qu'on abbate la tête de ſon fils ....

NORTHUMB.

Seigneur, l'ennemi eſt ſur nous ; il a paſſé le marais ! Que George Stanley

périsse après la bataille. Mais à présent ? . . .

LE ROI RICHARD

Ce coup, ne fait qu'augmenter mon courage! ... Etendarts, avancez ? volez à l'ennemi ... Que notre cri de guerre se fasse entendre de toute part ... *Saint George*! rends notre voix tonnante; *Saint George* ! combats pour nous victoire, vole sur les plumes de nos casques ! . . .

SCENE XIV.

On entend le bruit du combat derriere le Théâtre. Il s'y fait de tems en tems quelques excursions. Enfin CATESBY *paroît.*

CATESBY.

Soldats, délivrez le Duc de Norfolk ? il est pris, délivrez-le ... Le Roi fait des prodiges de valeur : il est partout : il porte partout la mort ! son cheval est tué, mais il combat également

ment à pied. Il cherche Richemont jusques dans le sein de la mort . . . Ah, Seigneur, * sauvez-vous de ce côté, ou la bataille est perdue . . . .

* Il voit venir le Roi.

SCENE XV.

LE ROI RICHARD, CATESBY.

LE ROI RICHARD.

UN cheval ? un cheval ? mon Royaume en dépend . . . .

CATESBY.

Retirez-vous, Seigneur, je vous trouverai un cheval.

LE ROI RICHARD.

Lâche esclave! je risque mon Royaume, & je craindrois la mort ? . . . Ah, je crois qu'il y a six Comtes de Richemont dans cette armée. J'en ai déja tué cinq, & j'en trouve encore un . . . Un cheval ? un cheval ? ou mon Thrône est perdu . . . . .

SCENE XVI.

LE ROI RICHARD, LE COMTE DE RICHEMONT, *Plusieurs Officiers & Soldats des deux Armées. Richard & Richemont combattent sur le Théâtre : Richard est tué. On sonne la retraite dans l'armée du Roi. Celle du Comte de Richemont joue des fanfares, & pousse des cris de joie.*

MILORD STANLEY *arrive, portant la Couronne Royale avec plusieurs Seigneurs.*

LE C. DE RICHEMONT.

LOuanges au Ciel, & à votre valeur, victorieux amis ! Tous nos vœux sont comblés, le tyran ne vit plus.

M. STANLEY.

Magnanime Richemont, je ne vou louerai point : mais voilà tous les or-

nemens de la Royauté, depuis si long-tems profanés par l'usurpateur. Je viens d'arracher cette couronne de sa tête coupable, pour en ceindre celle d'un Héros vertueux. Daignez, Seigneur, la recevoir de ma main ! ornez-en votre front ; illustrez-la long-tems.

LE C. DE RICHEMONT.

Confirme, Dieu puissant, des souhaits si sinceres !.... Mais, dites-moi d'abord, si le jeune George est vivant?

M. STANLEY.

Il vit, Seigneur : il est en sûreté dans Leicestre, d'où nous le ferons revenir quand vous voudrez.

LE C. DE RICHEMONT.

Quelles sont les personnes de marque qui ont péries dans l'armée de Richard ?

M. STANLEY.

On nomme le Duc de Norfolk, Walter, Milord Ferris, Sir Robert Brakenbury, & Sir Guillaume Brandon.

LE C. DE RICHEMONT.

Qu'ils ayent des funerailles dignes de leur naiſſance; & qu'on faſſe publier le pardon des fuyards de l'armée ennemie qui reviendront ſoumis à mes loix. Songeons enſuite à remplir mon ſerment, en ſerrant l'heureux lien qui doit unir enfin *la Roſe Rouge, à la Roſe Blanche.* Ciel, applaudis à cet hymen, qui mettra fin à tant de haines!... Eſt-il ici quelqu'un, qui refuſe de joindre ſes vœux aux miens? qu'il parle, c'eſt un traître, un ennemi de la Patrie.... Malheureuſe Angleterre! n'as-tu pas aſſez long-tems ſouffert des diſcordes civiles? Ton ſein n'en eſt-il pas aſſez déchiré? Le frere a maſſacré ſon frere, le pere a ſacrifié ſon fils, & les fils ont ſouvent fermé les yeux en immolant leurs peres! Déteſtables ſuites de la diviſion des Yorcks, & des Lancaſtres, ſouvent même diviſés chacun dans leur faction!... Il eſt tems que Richemont & Elizabeth, uniques héritiers des deux Maiſons royales, mettent fin à tant de maux, par un hymen approuvé

du Ciel & des hommes. Ecoute-moi, grand Dieu ! bénis mes intentions. Fais que leurs ſucceſſeurs achevent d'effacer juſqu'aux moindres traces de nos malheurs. Que le ſouvenir même s'en perde dans le cours de leurs proſpérités, & des jours heureux dont ils combleront leurs Sujets. Abbats, détruis juſqu'au germe de la trahiſon. Préviens les maux qu'elle feroit renaître : étouffe les traîtres dès leur naiſſance.

Qu'ils périſſent, la paix n'eſt pas faite pour eux :
L'ennemi du repos ne ſçauroit être heureux.
Le Dieu qui nous le rend diſſipe nos allarmes;
Il ſçaura l'affermir.. Peuple, ſéchez vos larmes!

FIN.

HAMLET,

PRINCE

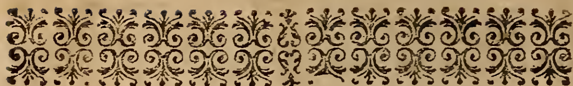
DE DANEMARC.

TRAGÉDIE,

TRADUITE DE L'ANGLOIS

DE

SHAKESPEARE.



PERSONNAGES.

CLAUDIUS, Roi de Danemarc.
FORTINBRAS, Prince de Norvege.
HAMLET, Fils du Roi défunt, & Neveu du Roi regnant.
POLONIUS, Chambellan.
HORATIO, Ami du Prince Hamlet.
LAERTES, Fils de Polonius.
VOLTIMAND,
CORNELIUS,
ROSENCRANTZ,
GUILDENSTERN. } Courtisans.
OSRICK, Courtisan flatteur.
MARCELLUS, Officier.
BERNARDO,
FRANCISCO. } Soldats.
REYNOLDO, Domestique de Polonius.
L'OMBRE DU PERE D'HAMLET.
GERTRUDE, Reine de Danemarc, mere d'Hamlet.
OPHELIA, fille de Polonius, amante d'Hamlet.
SUIVANTES, de la Reine.
Comediens, Fossoyeurs, Matelots, Messagers, & autres Subalternes.

La Scene est à Elseneur.

Le sujet de cette Tragedie se trouve dans le 6e. Tome des Histoires Tragiques de Bandelli, traduites par Belleforest, qui dit avoir tiré cette Histoire de Saxon Grammairien.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Plate-forme devant le Palais.

BERNARDO, & FRANCISCO, *en Sentinelle.*



Ernardo vient relever Franciſco à minuit ſonnant. Franciſco l'envoie coucher, en lui recommandant de dire à Horatio, & à Marcellus (s'il les rencontre) de ſe dépêcher....

SCENE II.

BERNARDO, HORATIO, MARCELLUS.

MArcellus demande à Bernardo, s'il n'a encore rien apperçu de ce qu'ils ont

déja vû deux fois. Il a amené Horatio pour le convaincre que la viſion terrible qui les a épouvantés, n'eſt pas une illuſion.

Horatio perſiſte dans ſon incrédulité. Marcellus dit à Bernardo, de lui conter le détail de l'apparition. Dans l'inſtant que Bernardo commence, Marcellus apperçoit le phantôme... Ils en ſont effrayés; & ſurtout Horatio, qui convient que le ſpectre reſſemble au Roi défunt. Horatio ſe remet de ſa frayeur. Il interroge le phantôme, & lui demande, de la part de Dieu, à quelle fin il emprunte la figure du Roi mort, pour venir ainſi armé de toutes piéces effrayer les vivans ? .... Le ſpectre diſparoît. Horatio tremblant & confondu avouë que rien n'eſt plus extraordinaire. Il craint que l'Etat ne ſoit menacé de quelque étrange révolution .... Marcellus, lui demande pourquoi l'on fatigue les troupes, par des gardes auſſi exactes, dans une ſaiſon ſi rigoureuſe ? & la raiſon des préparatifs de guerre qui ſe font depuis peu dans le Danemarc, tant par mer, que par terre ?

„ Je puis vous ſatisfaire (répond Horatio) „ en vous racontant ce qu'on en dit ſourdement. Vous ſçavez que Fortinbras, Roi de „ Norvége, jaloux de la gloire & de la puiſ- „ ſance de notre dernier Roi, après lui avoir „ declaré la guerre, oſa lui propoſer un „ combat qui terminât d'un ſeul coup tous „ leurs différends. Par un pacte autentique „ ſcellé & ratifié par les deux Rois, Fortin- „ bras s'étoit ſoumis, au cas qu'il ſuccom- „ bât, de perdre non-ſeulement la vie, mais

„ encore toutes les terres dont il étoit saisi, „ qui passeroient au vainqueur. Le Roi dé„ funt, avoit stipulé un semblable équivalent „ qui devoit appartenir à Fortinbras, au cas „ contraire. Notre vaillant Roi Hamlet, après „ avoir tué son ennemi, s'est mis en posses„ sion des terres & païs convenus. Ainsi s'est „ terminé la guerre. On prétend aujourd'hui „ que le fils de Fortinbras, quoique jeune en„ core mais d'un caractére vif & audacieux, a „ ramassé sur les frontieres de la Norvége „ un nombre d'avanturiers, dont il forme une „ armée qu'il destine à quelqu'entreprise „ secrette. Ce bruit a excité la vigilance de „ notre Souverain, qui craint avec raison que „ l'armement du jeune Fortinbras ne mena„ ce le Danemarc : & voilà, sans doute, le „ motif des mouvemens & des préparatifs „ de guerre dont nos yeux sont témoins.

Bernardo, & Marcellus conviennent, que les conjectures d'Horatio sont vraisemblables ; & l'apparition du phantôme leur fait craindre que le Danemarc ne soit menacé de quelque grand malheur .... Horatio rapporte, à ce sujet, tous les prodiges arrivés à Rome, immédiatement avant le meurtre de César : mais il est interrompu par le retour du spectre ... Il l'interroge vivement sur les motifs de son apparition. Il se met en devoir de le joindre, & de l'arrêter; il excite ses compagnons à le seconder; ils poursuivent l'ombre .... Mais le cocq chante : elle s'évanouit. Ils font de grands commentaires sur ce prodige, & sur la vertu du chant du cocq, où

toutes les traditions, & les contes populaires ſur cette matiere, & ſur celle des revenans, trouvent leur place. Le jour paroît enfin. Ils conviennent, qu'il eſt à propos d'avertir le Prince Hamlet de tout ce qu'ils ont vû. Ils ſortent dans ce deſſein.

SCENE III.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi de Danemarc.

LE ROI CLAUDIUS, LA REINE GERTRUDE, HAMLET, POLONIUS, LAERTES, VOLTIMAND, CORNELIUS, *& autres Courtiſans.* GARDES.

LE ROI.

QUoique la mort du Roi mon frere ſoit encore toute récente, mon cher Hamlet, & qu'elle plonge ce Royaume dans la douleur la plus légitime; le bien de l'Etat nous a pourtant forcés de ſuſpendre un moment

des regrets si naturels, pour penser à nous-mêmes, afin de pouvoir ensuite penser à votre pere avec plus de sureté. C'est ce même motif, toujours sacré, du bien public qui fait briller aujourd'hui les flambeaux de l'hymen à côté des flambeaux funébres; qui mêle sur nos têtes les cyprès de la mort, avec les myrtes de l'amour; & qui allie enfin la douleur avec la joie par mon hymen devenu nécessaire avec la Reine, ci-devant ma belle-sœur .... C'est à l'Etat, c'est au repos de la Patrie; c'est à vos conseils (illustres Pairs de ce Royaume) que nous avons sacrifié les bienséances vulgaires qu'exige le respect humain! & quoique notre délicatesse en ait souffert, recevez-en nos remercimens! ... Il s'agit maintenant d'une matiére plus importante. La mort du Roi mon frere a fait penser au jeune Fortinbras que l'occasion étoit favorable pour réveiller d'anciennes prétentions depuis long-tems proscrites par le sort des armes. Son Ambassadeur nous a notifié, que l'intention de son Maître étoit de rentrer dans tous les Domaines que la mort

de ſon pere nous a ſi légitimement acquis. Je dois vous faire part des meſures que nous avons crû devoir prendre dans une conjonĉture ſi délicate... Nous venons d'écrire au vieux & infirme Norway, oncle de Fortinbras (qui ſans doute, n'eſt pas inſtruit des ambitieux projets de ſon neveu) pour le prier d'en arrêter le cours. Nous vous avons choiſis, vous Cornelius, & vous Voltimand, pour aller travailler à cette Négociation. Nous vous recommandons d'y apporter tous les ſoins, & toute l'intelligence dont vous êtes capables. Partez; & que votre diligence juſtifie le choix que nous avons fait de vous.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs, à la reſerve de CORNELIUS & VOLTIMAND.

LE Roi fait beaucoup d'accueil à Laërtes (fils de Polonius) qui eſt revenu de France, pour le couronnement, & qui déſire d'y

retourner. Le Roi lui demande si Polonius y consent & sur ce qu'il apprend qu'oui, il permet à Laërtes de partir quand il voudra.

Le Roi s'adresse ensuite à Hamlet. Il lui fait des reproches obligeans, sur sa profonde mélancolie. Hamlet ne répond qu'obscurément, & par monosyllabes. La Reine tente, en flattant son fils, d'adoucir son chagrin.

Vous verrai-je toujours, mon cher Hamlet, l'air sombre, & l'œil farouche, ne jetter sur le Danemarc & sur nous que des regards sinistres ? Verrai-je toujours vos paupieres humides dirigées vers la terre, comme pour y chercher votre illustre pere ? . . . Oubliez-vous que nous ne naissons que pour mourir ? Et que la vie n'est qu'un passage vers l'éternité ?

HAMLET.

Je sçais tout cela, Madame.

LA REINE.

Ah, si vous le sçavez, pourquoi donc paroissez-vous si accablé ?

HAMLET.

Pourquoi je le parois, Madame ? . . . Je ne sçais paroître que ce que je suis en effet ! ... Ah, ma mere ! ce n'est ni l'habilement lugubre, ni l'exacte

observance des devoirs mortuaires, ni les sanglots, ni les larmes, ni tous les autres signes extérieurs qui doivent vous faire juger sainement de ma situation ! tous ces dehors peuvent être affectés. C'est le cœur qu'il faut connoître : le reste est toujours douteux.

Le Roi tâche, à son tour, de consoler Hamlet. Il n'oublie aucun des lieux communs, usités en pareil cas. Enfin. » la mort d'un » pere, dit-il, est un accident auquel tout » enfant doit s'attendre. Depuis le premier » homme, qui est mort, jusqu'à celui qui » meurt aujourd'hui, cette vérité a été, pour » ainsi dire, attestée successivement par tous » leurs cadavres ; & c'est tomber dans l'ab- » surdité que de s'attrister d'un malheur » prévu de tous tems. « Il représente ensuite à Hamlet qu'étant l'héritier présomptif de la Couronne, il ne convient pas qu'il quitte le Royaume pour retourner à ses études à Wittenberg, comme il paroît le désirer. La Reine se joint au Roi pour en dissuader son fils, qui se soumet enfin à leur volonté.

Le Roi content d'Hamlet, annonce une réjouissance publique pour en marquer sa satisfaction.



SCENE V.

HAMLET, *seul.*

CE Prince pénétré du chagrin auquel il s'abandonne depuis la mort de son pere ; indigné du prompt mariage de sa mere avec son oncle ; & connoissant qu'on ne cherche qu'à l'appaiser par de feintes caresses & de basses flateries, tombe dans le désespoir, & dans le dégout de la vie. » Quel bonheur » (dit-il) puis - je espérer dans un monde, » dont l'ingratitude & la perfidie reglent » tous les mouvemens ?. . Ma mere même, » ô Ciel qui l'eût pensé ? Ma mere même, ou- » blie en moins d'un mois, le meilleur des » époux, & le plus grand des Rois ! que dis- » je, elle l'oublie ? Hélas, elle l'outrage ! à » peine a t'il reçu les honneurs du tombeau, » qu'elle vole dans les bras d'un autre époux ! » & quel époux, grand Dieu, au prix de ce- » lui qu'elle a perdu ! il y a moins de compa- » raison à faire entre mon pere & lui, qu'en- » tre Hercule & moi ... Ah, cette précipita- » tion ne peut être que criminelle ! elle cou- » vre quelque mystére affreux, que je trem- » ble de pénétrer ! & je frémis déja . . Mais » on vient ? Renfermons dans mon cœur les » transports qui l'agitent.

SCENE VI.

HAMLET, HORATIO, BERNARDO, MARCELLUS.

LE Prince reconnoît, avec plaisir, Horatio, & Marcellus, qu'il a frequentés à Wittenberg. Il les embrasse, en leur demandant le sujet de leur voyage à Elseneur. Ils sont venus, disent ils, pour voir les funérailles du Roi défunt.... » Ah c'étoit plutôt sans » doute (répond le Prince) pour voir le ma- » riage de ma mere?... Hélas, les restes du » repas funébre du Roi, ont pû être servis » aux nôces de sa femme!... jour affreux! » plutôt que de te voir, que n'ai-je rencon- » tré mon plus grand ennemi dans le Ciel » même!... O mon Pere.

HORATIO.

Je me souviens de l'avoir vû, Seigneur. C'étoit un grand Roi.

HAMLET.

Ami, c'étoit un homme! je ne t'en dis pas plus: je n'en connois point d'autre.

HORATIO.

Hélas, Seigneur, je crois l'avoir vû, la nuit passée.

HAMLET.

Qui ?

HORATIO.

Le Roi votre Pere, Seigneur.

HAMLET.

Le Roi mon Pere ! ô Ciel, que me dis-tu ?

HORATIO.

Suſpendez un moment votre ſurpriſe, & daignez m'écouter. Mes deux amis vous garantiront la vérité de ce que j'ai à vous dire.

HAMLET.

O cher ami ! parle vîte ... Je t'écoute avec avidité.

Horatio fait le récit, à Hamlet de tout ce que nous avons vû, en action, au commencement de la Piéce. Le Prince marque le plus grand étonnement. Il fait mille queſtions ſur la taille, l'air, & la figure de ſon pere. Enfin il veut veiller la nuit avec eux, pour ſe convaincre du prodige par ſes yeux. » Je verrai » mon pere, dit-il, je lui parlerai, duſſent les » enfers s'y oppoſer !.. Mais ſurtout, chers » amis, gardez le ſilence le plus profond » ſur ce que vous venez de m'apprendre, & » ſur ce que nous pourrons voir tantôt ... » Trouvez-vous ſur la plate-forme, entre » onze heures, & minuit : j'irai vous y join-

» dre. Adieu... * Mon Pere revient ſur la ter-» re! Il eſt, dit-on, armé? Qu'annonce cette » circonſtance ? Ciel, mes idées ſeroient-elles » j ſtes ?... Ah, que la nuit n'eſt-elle venue! » Juſques-là, contiens-toi, mon ame. Le ſecret ſeul fait les ſuccès du ſage.

* Ils ſortent.

SCENE VII.

Le Théâtre repréſente l'Hôtel de Polonius.

LAERTES, OPHELIA.

LAërtes dit, que tout ſon équipage eſt embarqué, & qu'il va partir pour la France. Il exhorte ſa ſœur à ſe défier du Prince Hamlet. » Je veux croire qu'il vous aime (dit-il) » & que ſes ſentimens n'ont rien dont vous » ayez à rougir. Mais la grandeur de ſa naiſ-» ſance mettra toujours un obſtacle à vo-» tre bonheur mutuel. Sa volonté n'eſt pas » à lui ; elle eſt eſclave de ſon rang : l'intérêt » de l'Etat diſpoſe toujours de la main de ſes » pareils. Et ſans ſa main, ſon cœur vous » deshonore. Tremblez, tremblez, ma che-» re ſœur ! s'il ſe rendoit maître du vôtre, » dans quel abîme affreux ne pourroit-il pas » vous plonger ? &c.

Orphelia promet à ſon frere de mettre ſes leçons en pratique ; & elle l'exhorte à ſe guider par les memes principes dans le cour des voyages qu'il va entreprendre.

SCENE VIII.

POLONIUS, LAERTES, OPHELIA.

Polonius preſſe ſon fils de profiter du vent favorable pour mettre à la voile ... » Approche-toi, dit-il : reçois ma bénédiction; » & grave dans ta mémoire ces avis paternels! ... Penſe beaucoup, & parle peu. » N'exécute jamais, ſans avoir réfléchi. Sois » familier, ſans baſſeſſe. Eprouve tes amis, & » connois les leurs. Attache-toi les bons par » des liens indiſſolubles, & ne te livre jamais » aux nouvelles connoiſſances. Redoute les » querelles : mais dans les occaſions inévitables, comporte-toi de maniére à te faire » craindre à l'avenir. Prête l'oreille à tout le » monde, mais ſois àvare de ta langue. Ecoute ,, tout, même la médiſance : mais ſuſpends ,, ton jugement. Que ta parure ſoit proportionnée à ta fortune; qu'elle ſoit décente, ,, riche au beſoin, mais jamais affectée : c'eſt ,, par-là qu'un homme s'annonce d'abord ,, dans le monde, & ſurtout en France, où ,, les perſonnes du plus haut rang regardent ,, ce point comme eſſentiel. Sois reſervé ſur ,, les emprunts, & ſur les prêts, ſi tu ne veux

„ risquer de perdre, & le prêt, & l'ami. Son-
„ ge surtout, à ne te rien pardonner. Enfin,
„ sois sincére envers toi-même ; si tu veux
„ être crû tel envers les autres.... Adieu
„ mon fils ! reçois, avec ceci, ma bénédic-
„ tion.

Laërtes recommande à sa sœur, en partant, de se souvenir de ce qu'il lui a dit.

SCENE IX.

POLONIUS OPHELIA.

POlonius demande à sa fille, de quoi il est question. Elle lui avouë, qu'il s'agit du Prince Hamlet.... „ J'ai appris (dit Polonius)
„ qu'il a de grandes attentions pour vous
„ depuis quelque tems, & que vous paroissez
„ l'écouter, avec plaisir. Si cela est, je dois
„ vous dire, ma fille, que vous oubliez ce
„ que vous me devez, & ce que vous vous
„ devez à vous même... Est il vrai, enfin,
„ qu'il ait de l'amour pour vous ? Parlez.

Ophelia avouë en tremblant, que le Prince lui a marqué beaucoup de tendresse. Sur quoi son pere lui fait des remontrances assez vives. Ophelia tâche de s'excuser, sur l'innocence & la sincérité des sentimens du Prince. Polonius en prend occasion de redoubler ses exhortations, & ses reproches. Il finit par défendre à Ophelia d'accorder à

l'avenir aucun entretien ſecret au Prince Hamlet. Ophelia promet, en ſoupirant, d'obéir à ſes ordres.

SCENE X.

Le Théâtre repréſente la Plate-forme, devant le Palais.

HAMLET, HORATIO, MARCELLUS.

HAMLET.

L'Air eſt bien âpre, & bien froid!

HORATIO.

Il eſt vrai qu'il eſt piquant.

HAMLET.

Quelle heure eſt-il maintenant?

HORATIO.

Je crois qu'il n'eſt pas encore minuit.

MARCELLUS.

Il eſt minuit ſonné.

HORATIO.

Je ne l'avois pas entendu. En ce cas, le phantôme ne tardera pas à paroî-

tre..* Qu'eſt-ce que ceci, Seigneur?

HAMLET.

Le Roi doit faire une promenade nocturne. On eſt à table maintenant; où, tandis que le vin du Rhin coule à grands flots, & que les têtes des convives s'échauffent, les tymbales & les trompettes annoncent & célébrent les ſantés que le Roi porte.

HORATIO.

Tel eſt donc l'uſage, Seigneur?

HAMLET.

Hélas, oui. Mais quoique né dans le pays, je crois pourtant que cet uſage fait peu d'honneur à notre nation. Ces baccanales nocturnes jettent un ridicule ſur nous, qui nous caractériſe dans le reſte du monde. Elles attachent à nos mœurs une idée déſavantageuſe, qui ſe répand ſur toute la nation; & cette tache nous nuit plus que nous ne penſons! Il en eſt de cela, comme des préjugés que l'on prend contre certaines perſonnes, à l'occaſion de quelque défaut naturel, ou de la baſſeſſe de leur origine: quoi-

* On entend des fanfares.

qu'ils ne ſoient garants, ni des uns, ni de l'autre, ils en portent ſouvent la peine... Mépriſables en un ſeul point aux yeux des hommes, on l'eſt ſouvent en tout.

Le Spectre paroît. Hamlet l'interroge courageuſement; mais il n'en reçoit point de réponſe. Le fantôme fait ſigne au Prince de venir à lui : mais les amis du Prince ne veulent point qu'il s'y hazarde. Les ſignes ſe réïterent. Hamlet ſe dégage des bras d'Horatio, & de Marcellus, en menaçant de mort celui qui ſe mettra en devoir de l'arrêter. Il marche au Spectre ; & ils ſortent enſemble.

Horatio, & Marcellus, tremblent pour Hamlet, & pour le Danemarc. Ils font des vœux, pour l'un & pour l'autre, & ils ſortent, pour ſuivre le Prince.

SCENE XI.

La Scene eſt à l'extrêmité de la Plate-forme, au bas de laquelle on voit la mer.

HAMLET, LE SPECTRE.

HAMLET.

PHantôme, arrête ici.. Je crains peu le danger :

Mais parle, ou je te quitte...;

LE SPECTRE.

Ose m'envisager.

HAMLET.

Eh bien?...

LE SPECTRE.

L'instant approche, où les ames errantes,
Rentrent dans l'Ocean des flammes dévorantes.

HAMLET.

Hélas, que je te plains!

LE SPECTRE.

Juge de mes tourmens!
Mais prépare ton ame à d'auttes sentimens.
Oses-tu m'écouter?

HAMLET.

Parle.

LE SPECTRE.

Ecoute en silence;
Et je laisse à ton bras le soin de ma vengeance.

HAMLET.

Poursuis.

LE SPECTRE.

Tu vois ton Pere!.... Un Arrêt rigoureux,
Mais juſte, le condamne à des tourmens affreux,
Juſqu'à l'heureux inſtant où l'Eternel propice
Fera ceſſer des maux, qu'exige ſa juſtice.
Que ne puis-je tracer cet effrayant tableau,
Que l'œil mortel ne voit, qu'en entrant au tombeau?
Tu frémirois, mon fils, à l'aſpect de mes peines,
Et je verrois ton ſang ſe figer dans tes veines:
Je verrois ſur ton front l'épouvante & la mort.
Mais l'éternelle nuit doit cacher notre ſort:
Ces ſecrets du Très-haut, ces myſtéres terribles,
Aux profanes humains doivent être inviſibles.
O mon fils! Si ton pere a des droits ſur ton cœur,
Garde-toi d'en ſonder l'obſcure profondeur!
Ne m'interroge point.

HAMLET.

O Ciel!

LE SPECTRE.

Venge ton pere.
Un meurtre horrible....

HAMLET.

Un meurtre?...

LE SPECTRE.

Oui : ſuſpens ta colére,
Quand je t'aurai parlé, tu pourra éclater.

HAMLET.

O mon pere!... Ah grand Dieu, qui pourroit m'arrêter?
Non, de tous les tranſports la plus brûlante flamme,
N'a jamais allumé plus d'ardeur dans une ame
Que ton fils en reſſent contre tes ennemis.

LE SPECTRE.

A de tels ſentimens je reconnois mon fils;
Mais fut-il inſenſible au cri de la nature,
Le ſeroit-il hélas, au tourment que j'endure?
Ecoute, cher Hamlet, écoute avec horreur
Le récit de ma mort, & connois-en l'auteur!
On croit, que je dormois dans une grotte obſcure,
Quand d'un ſerpent caché, la mortelle piqûre
Termina ma carriere & borna mes exploits?
Souvent la fable ainſi voile la mort des Rois:

C'eſt ainſi qu'on impoſe au crédule vulgaire!
Mais ce ſerpent enfin, ce monſtre ſanguinaire,
Porte aujourd'hui mon ſceptre, & profane mon lit:
C'eſt ton oncle, en un mot!

HAMLET.

Mon cœur me l'avoit dit.

LE SPECTRE.

Oui, cet inceſtueux, cet infame adultere,
Déja depuis long-tems avoit ſéduit ta mere.
Que ta foible vertu, ſexe faux & trompeur,
Tient peu contre l'appos des dons d'un ſéducteur.
Mon infidelle épouſe en ſentit la puiſſance!
Vertueuſe au dehors, & tendre en apparence,
Mon bonheur dans ſes bras augmentoit chaque jour:
Je l'aimois, & l'eſtime égaloit mon amour!
Le ſoupçon entre-t'il dans une ame contente?
Et l'eſtime jamais fût elle défiante?
Cependant... Mais déja l'approche du matin,
Ranime le braſier qui dévore mon ſein:
Achevons... Claudius n'avoit ſéduit ta mere,
Que pour mieux arriver au trône de ton pere.
Le traître me ſurprend dans les bras du ſommeil:

Le poiſon pour jamais m'interdit le réveil,
Sa mortelle froideur dans mes ſens introduite,
Les glace en un inſtant: mon ame en vain s'irrite,
Et rompant les liens qui l'attachoient au corps,
S'envole en gémiſſant dans le ſéjour des Morts.
Ainſi la main d'un frere, ainſi la perfidie
M'arracha la Couronne, & la Reine & la vie.
O mort, affreuſe mort! Qui t'attend eſt heureux!
Tu ne ſurprens jamais, quand on eſt vertueux! ....
Tu ſçais tout. C'eſt à toi que le Ciel équitable
Daigne remettre enfin ſon glaive redoutable.
Que le meurtre & l'inceſte aujourd'hui ſoient punis.
Frappe, venge ton pere, & montre-toi ſon fils,
Garde-toi cependant, quelqu'ardeur qui te guide,
De porter ta fureur juſques au parricide!
Reſpecte encor ta mere, & commande à ton bras:
Le Ciel & ſes remords ne l'épargneront pas.

Adieu, l'aube du jour perce cet hémiſphére....
Adieu, mon fils, Adieu ! ſouviens-toi de ton pere.

SCENE XII.

HAMLET, *ſeul.*

O Vous, troupe céleſte ! O vous, mortels ! Que dirai-je de plus ? Invoquerai-je auſſi les enfers, pour m'aider à contenir l'impétuoſité de mes tranſports ! ... *Souviens-toi de ton pere*, dit-il : ah, trop malheureuſe Ombre, dût périr l'univers, pourrois-je t'oublier ? Sortez plutôt de ma mémoire, vains & frivoles fruits de mes études, connoiſſances, talens, ſciences ſuperflues ! J'ai mon pere à venger : toute autre idée n'eſt plus digne d'occuper mon ame..... Oui, pernicieuſe femme ! Oui, perfide aſſaſſin ! Oui, je m'en ſouviendrai ; frémiſſez ! .... Jouis, cruel ! Jouis de ma prétendue ignorance ! Goute en paix

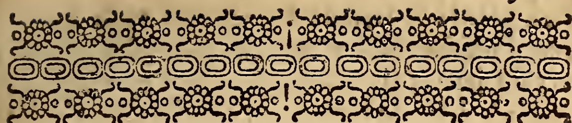
le fruit de ton crime, en attendant le coup, que ma main te prépare..... *Souviens-toi de ton pere*! Ah, ne l'ai-je pas juré?

SCENE XIII.

HAMLET, HORATIO, MARCELLUS.

ILs étoient dans la derniere inquiétude sur le sort du Prince. Ils sont transportés du plaisir de le revoir. Ils l'interrogent sur ce qui s'est passé : mais le Prince résiste à leurs instances ; il éxige même qu'ils s'engagent par serment, de ne rien révéler de ce qu'ils ont vû.... On entend alors le Spectre, qui crie d'une voix tonnante, *jurez*!... Horatio, & Marcellus demandent au Prince, sur quoi il prétend qu'ils jurent? sur mon épée, répond Hamlet...Le Spectre crie encore, *jurez*!.. Hamlet tire son épée, & reçoit leur serment de ne jamais parler de ce qui s'est passé. Il promet de leur donner bien-tôt des preuves de son amitié.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente l'Hôtel de Polonius.

POLONIUS, REYNOLDO.

POlonius envoye un vieux domeſtique de confiance à Paris, avec de l'argent pour ſon fils Laërtes. Il le charge d'examiner adroitement la conduite de ce jeune homme, & de lui en rendre compte.

SCENE II.

POLONIUS, OPHELIA.

OPhelia arrive toute effrayée. Elle dit à ſon Pere, qu'étant occupée à coudre, dans ſon cabinet, elle a vû entrer le Prince Hamlet, la tête nue, pâle comme un mort

tremblant, & jettant des regards auſſi capable d'inſpirer la terreur, que la pitié... » Il
» s'eſt jetté (dit-elle) ſur une de mes mains,
» qu'il a ſerrée fortement ; & après m'avoir
» regardée long-tems, avec des yeux fixés,
» où la tendreſſe & le déſeſpoir étoient peints,
» je l'ai vû porter ſes regards vers le Ciel, &
» pouſſer un ſoupir, que j'ai cru devoir être
» le dernier de ſa vie!... Enfin il m'a quit-
» tée ; & ce Prince en ſortant, n'a jamais dé-
» taché ſa vuë de deſſus moi!

Polonius attribue cette extravagance, du Prince, à l'excès de ſa paſſion pour Ophelia ; & pour prévenir les ſuites, qu'il en appréhende, il ſe détermine à en parler au Roi.... Il demande à ſa fille, ſi elle n'a peut-être point trop maltraité le Prince, depuis peu.

Ophelia aſſure ſon pere, qu'elle n'a point parlé à Hamlet ; qu'elle a même refuſé (ſuivant ſes ordres) d'entendre ce Prince, & de recevoir ſes lettres.

Polonius ne doute pas que ce ne ſoit la cauſe du déſeſpoir d'Hamlet, il ſe reproche d'avoir été ſi ſévere; & il ſort pour faire part au Roi de ce qui s'eſt paſſé. Ophelia, le ſuit.



SCENE III.

Le Théâtre représente le Palais du Roi.

LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, *& autres Courtisans.*

LE Roi & la Reine, inquiets de l'état du Prince Hamlet, dont le chagrin semble avoir troublé la raison, ont envoyé chercher deux des amis du Prince, Rosencrantz, & Guildenstern, pour les prier de demeurer pendant quelque tems à la Cour, & de divertir le Prince, en lui procurant des amusemens capables d'adoucir les accès de sa mélancolie... Ces deux jeunes Seigneurs promettent d'y employer tous leurs efforts. Le Roi ordonne qu'on les mene à l'appartement d'Hamlet.

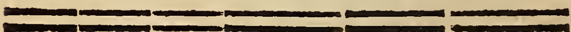
SCENE IV.

LE ROI, LA REINE, POLONIUS.

POlonius annonce au Roi, que les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés en Norvége, sont arrivés, avec de bonnes nouvelles. Le Roi

fait beaucoup de careſſes à Polonius en le remerciant. Celui - ci dit, qu'il a encore quelque choſe d'agréable à apprendre au Roi, & à la Reine » J'ai enfin découvert (dit-il) la » cauſe de la maladie du Prince Hamlet; & » je vous l'apprendrai dès que vous aurez » donné audiance à nos Ambaſſadeurs.

Le Roi & la Reine impatiens de ſçavoir de quoi il s'agit, diſent à Polonius, d'introduire ſur le champ les Ambaſſadeurs.



SCENE V.

Les mêmes Acteurs. CORNELIUS. VOLTIMAND.

VOltimand rend compte de ſon Ambaſſade. Le Roi de Norvége a envoyé ordre à ſon neveu Fortinbras de licentier ſes troupes. Il avoit crû qu'elles n'étoient deſtinées que contre la Pologne: mais après avoir interrogé ſon neveu, le Roi Norway a ſçû, que le deſſein de ce Prince étoit effectivement d'attaquer le Danemarc. Il lui a défendu, ſous peine de ſon indignation, de penſer davantage à ce projet. Fortinbras l'a promis, à condition que ſon Oncle ne s'oppoſera point à l'expédition, qu'il médite contre la Pologne; & que le Roi de Danemarc conſentira de lui livrer paſſage à travers ſes Etats, en lui donnant toutes les ſuretés, & les garanties uſitées, en pareils cas.

Le Roi témoigne qu'il eſt ſatisfait de cette négociation. Il envoye repoſer les Ambaſſadeurs, juſqu'à l'heure du ſouper, auquel il les invite.

SCENE VI.

LE ROI, LA REINE, POLONIUS.

POlonius fait un détail très-long, & très-ennuyeux, pour annoncer que le Prince Hamlet n'eſt plus dans ſon bon ſens. Il impatiente la Reine, qui lui ordonne en vain de venir au fait. Enfin il dit que ſa fille Ophelia lui a remis une lettre du Prince Hamlet, dont il lit le contenu :

A LA CELESTE IDOLE DE MON AME,

LA BIEN-HEUREUSE OPHELIA.

» Doutez des feux du firmament ;
» Doutez que le Soleil ait aucun mouvement ;
» Doutez de la verité même :
» Mais ne doutez jamais, de mon amour ex-
» trême !

» Oh, ma chere Ophelia, les termes me » manquent pour vous exprimer tout l'excès » de ma tendreſſe ! je n'ai point l'art de faire » valoir mes ſoupirs. Mais je ne vous en ai-

» me que mieux ! oui bien mieux ! Daignez
» en croire ma chere Princeſſe,

» Votre très-dévoué, juſqu'à la
» mort, HAMLET.

Polonius aſſure que ſa fille eſt fortement aimée du Prince, & quelle lui a rendu compte de tous les progrès de ſa paſſion pour elle. Le Roi lui demande de qu'elle maniere l'amour d'Hamlet a été reçû par Ophelia ? Polonius, dit qu'il a défendu à ſa fille d'y répondre ; & qu'il eſt probable que ce ſont les rigueurs, d'Ophelia, qui ont fait tourner la tête au Prince. Le Roi a peine à le croire. Pour l'en convaincre, Polonius propoſe de faire rencontrer les deux amans enſemble dans la gallerie. » Vous vous cacherez (dit-il au Roi) » derriere la tapiſſerie ; & vous jugerez vous-» même de la paſſion du Prince.

Le Roi approuve l'expédient.... Hamlet entre, en liſant.

Polonius prie le Roi & la Reine de ſortir, afin qu'il puiſſe aborder Hamlet, & le faire parler.

SCENE VII.

HAMLET, POLONIUS.

CEtte Scene n'a rien d'intereſſant. Hamlet y tient des diſcours extravagans, à travers leſquels il ſe trouve pourtant des lueurs de bon ſens, qui font appercevoir, qu'il n'ai-

me ni n'estime Polonius. Ce dernier le quitte, pour chercher le moyen de faire rencontrer Ophelia avec le Prince.

SCENE VIII.

HAMLET, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

HAmlet reconnoît ses deux amis. Il leur demande ce qu'ils ont fait à la fortune, pour les avoir conduits dans une prison telle que le Danemarc ? Il lance plusieurs traits caustiques, & chagrins, contre la perversité des hommes ; il témoigne à ses deux amis, qu'il apperçoit bien qu'ils sont envoyés par le Roi & la Reine, pour sonder ses dispositions, & pour le calmer. Il les prie instament de lui avouer cette vérité. Ils la lui avouent.

Hamlet leur dit, qu'ils ne tireront autre chose de lui, sinon qu'il est dégouté du monde, que tout lui déplaît & qu'il d'éplaît sans doute également aux autres, &c.

Rosencrantz est faché de trouver le Prince dans un si triste état. » Nous avons (dit-il) » rencontré, en chemin, une troupe de Co» médiens, & nous les avons engagés à ve» nir vous offrir leurs services.

Hamlet demande, d'où viennent ces Comédiens ? on lui dit, que ce sont ceux, dont il voyoit, avec tant de plaisir, les pieces tra-

giques à Wittenberg. . L'arrivée des Comédiens est annoncée par le son des trompettes.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. POLONIUS, QUATRE COMEDIENS.

POlonius entre avec eux, & vante leurs talens. Hamlet le raille encore assez aigrement. Il prie l'un des Comédiens de lui déclamer un morceau de Tragédie, qui lui a plû autrefois. Le Comédien s'en acquitte au gré du Prince, qui lui demande encore la Scene d'Hecube déplorant ses malheurs. Hamlet recommande à Polonius d'avoir soin de la troupe, & de la bien traiter. » Nous vous en-
» tendrons demain, (dit-il) mes amis ; &
» vous me ferez plaisir de représenter *la mort*
» *de Gonzago*, où j'ajouterai douze ou seize
» vers que je vous prie d'y insérer.

Hamlet congedie les Comédiens, ainsi que Rosencrantz, & Guildenstern.

SCENE X.

HAMLET, *seul.*

LAche esclave que je suis! Ai-je pû, sans rougir, voir un Comé-

dien aſſervir, & faire plier ſon ame à tous les mouvemens d'une paſſion feinte, diſpoſer à ſon gré de ſon viſage & de ſes yeux; y peindre tour à tour la fureur, la tendreſſe ou la haine; aſſortir les infléxions de ſa voix à chacune de ſes paſſions; & en imiter le naturel au point de faire couler mes larmes avec les ſiennes?.... Que ſent-il cependant? Quel objet aſſez intéreſſant peut agiter ainſi les reſſorts de ſon cœur? C'eſt Hécube! C'eſt la veuve de Priam, qui lui coute tant de larmes!... Ah, que feroit-il donc, s'il ſentoit la moitié de mes maux?... Et, moi ſtupide & inſenſible victime du malheur, que fais-je? Je me tais! Quelle confuſion pour moi! Quelle horreur!.... Enfant dénaturé! Infame que tu es! Eſt-ce la crainte de la mort qui te retient? Sauve-toi, cache-toi dans les entrailles de la terre, qui rougit de porter un fardeau ſi honteux..... Mais n'ai-je point oüi dire, que certains criminels émus & terraſſés, par l'illuſion du ſpectacle n'avoient pû s'empêcher de découvrir leurs forfaits aux ſpectateurs... Eſ-

ſayons cette ruſe, pour arracher la vérité de l'ame de mon beau-pere. Rien n'eſt plus reſſemblant à ſon crime que ce qui doit être traité dans la piéce que j'ai ordonnée aux Comédiens de jouer demain. J'obſerverai ſes yeux pendant la repréſentation ; j'étudierai ſon viſage. S'il ſe trouble, s'il pâlit, le traître eſt criminel : je n'ai plus rien à ménager... L'unique ſcrupule qui m'arrêtât, étoit la crainte d'avoir été déchû par une illuſion infernale, par quelque eſprit malfaiſant, qui auroit pû prendre la reſſemblance de mon pere, & profiter de mes tranſports mélancoliques, pour m'entraîner dans le crime. Mais je trouve un moyen certain pour ſonder le cœur du Roi : profitons-en, & vengeons-nous, s'il eſt coupable.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENES I. II. & III.

Le Théâtre représente le Palais du Roi.

LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHELIA, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, *& autres.*

LE Roi interroge Guildenſtern & Roſencrantz ſur leur converſation avec Hamlet. Il s'étonne de ce qu'ils n'ont pû parvenir à pénétrer la vraie cauſe des chagrins du Prince. » Nous n'avons rien oublié (diſent-» ils) pour tirer ſon ſecret : mais il a tou-» jours éludé nos queſtions, au moyen des » réponſes extravagantes qu'il nous a faites, » lorſqu'il s'eſt vû preſſé. Nous lui avons » propoſé d'entendre des Comédiens, qui » ſont ici. Cela a paru le flatter, & il leur a » donné ordre de jouer ce ſoir. Il a même » chargé Polonius d'inviter votre Majeſté, » ainſi que la Reine à les entendre.

Le Roi y consent ; & il les exhorte à profiter de cette circonstance, pour sonder l'esprit d'Hamlet.

Guindenstern, & Rosencrantz sortent. Le Roi prie la Reine de sortir aussi, attendu qu'on a fait avertir Hamlet de se trouver dans cet appartement, où il doit rencontrer Ophelia, comme par hazard. » Nous nous cacherons, » dit-il, Polonius & moi, pour juger, par » leur entretien, si c'est véritablement l'a- » mour qui trouble la raison du Prince.

La Reine sort, en souhaitant que cela soit vrai.

Polonius ordonne à Ophelia de se promener seule, tandis qu'il va se cacher avec le Roi. Il donne un livre de prieres à lire à sa fille, pour rendre la solitude plus vraisemblable.

Polonius & le Roi se retirent, en voyant arriver Hamlet.



SCENE IV.

LE ROI, & POLONIUS, *cachés.* OPHELIA *se promene en lisant dans le fond du Théâtre.*

HAMLET.

ETre, ou n'être plus? Arrête, il faut choisir! ... Est-il plus digne d'une grande ame, de supporter l'inconstance & les outrages de la fortune, que de se révolter contre ses coups? .... Mourir .... Dormir .... Voilà tout. Et si ce sommeil met fin aux miséres de l'humanité, ne peut-on pas du moins le désirer sans crime?.. Mourir ... Dormir ... Rêver peut-être! ... Fatale incertitude! .... Qu'espere-t'on gagner, en se délivrant des maux de ce monde, si l'on ignore quel sera son sort dans l'autre? Cette réfléxion seule ne mérite-t'elle pas toute notre attention? ... Oui, sans doute, puisque c'est elle qui soumet l'ame la plus altiere aux longues calamités de la vie ... Eh, qui pourroit souffrir la perversité du siécle, l'injustice des hommes, l'arrogance des am-

bitieux, les tourmens de l'amour dédaigné, les lenteurs de la Justice, l'insolence des Grands, & les indignes préférences que la faveur obtient sur le mérite? Ne seroit-il pas plus court de se procurer tout d'un coup le repos? Ne vaudroit-il pas mieux s'affranchir d'un fardeau dont le poids nous accable? ... Mais la terreur qu'inspire l'idée d'un autre monde, d'un monde inconnu, dont nul mortel n'est jamais retourné, ralentit ce désir, & glace nos pensées. Nous connoissons nos maux, & nous les supportons, dans la crainte d'en affronter d'autres que nous ne connoissons pas. La conscience nous parle, nous l'écoutons, elle nous arrête; elle calme l'impétuosité de nos transports, & la réfléxion détruit par dégrés les projets enfantés par le désespoir... Mais j'apperçois Ophelia....

SCENE V.

OPHELIA, *seule.* LE ROI, & POLONIUS, *toujours cachés.*

ELle déplore l'état du Prince, & son malheur à elle-même. Elle voudroit ne l'avoir jamais connu.

SCENE VI.

LE ROI, POLONIUS, OPHELIA.

LE Roi ne croit plus que l'amour ſoit la cauſe de la maladie d'Hamlet ; ce qu'il vient d'entendre lui fait croire que ce Prince nourrit dans le fond de ſon ame, quelqu'autre chagrin ſecret, dont les ſuites peuvent devenir dangereuſes. Il ſe détermine à l'éloigner du Danemarc, ſous le ſpécieux prétexte, d'aller en Angletere, demander un tribut négligé depuis longtems. Il ſe flatte, que les diſſipations du voyage, pourront diſtraire Hamlet de ſa mélancolie, & le remettre dans ſon premier état. Polonius, eſt du ſentiment du Roi. Il dit à Ophelia qu'il eſt inutile qu'elle rende compte de ſon entretien avec le Prince, parce qu'il a été entendu. Elle ſort ... Polonius, conſeille au Roi de ménager un entretien ſecret, entre la Reine, & Hamlet, après la Comédie. » Une mere, » (dit-il) a plus de pouvoir qu'aucun autre, » ſur l'eſprit d'un fils : il faut qu'elle tâche de » lui tirer ſon ſecret. Si elle n'y parvient pas, » il n'y a point à délibérer ; il faut l'envoyer » en Angleterre, ou le confiner dans quelque » lieu de ſureté.

Polonius ajoute, qu'il ſe cachera de maniére (dans le cabinet de la Reine) qu'il pourra entendre toute la converſation qu'elle aura avec ſon fils. Il promet d'en rendre compte au Roi.... Ils ſortent.

SCENE VII.

HAMLET, DEUX ou TROIS COMEDIENS.

HAMLET.

SOngez à rendre mes vers dans le même goût, que je viens de vous les déclamer. Que votre ton ſoit ſimple & naturel. J'aimerois mieux les voir dans la bouche d'un Crieur public, que dans celle d'un Comédien empoulé. Gardez-vous auſſi de battre l'air avec vos bras : les geſtes ſont néceſſaires, mais ils doivent être compaſſés, même dans les paſſions les plus violentes : les mouvemens forcés s'écartent toujours du vrai, & bleſſent les yeux des connoiſſeurs. Mon ame ſouffre, quand je vois ſortir d'une tête enſevelie dans un groſſe perruque des ſons pouſſés avec force, mais diſcordans avec la paſſion que le Comédien veut exprimer. Un tel Acteur peut plaire quelquefois à un Parterre

parterre mal composé, que le grand bruit étonne & subjugue; mais il déchire impitoyablement les oreilles délicates. Je voudrois voir ce boursouflé Matamore fessé aux quatre coins du Théâtre. C'est Hérode qu'il joue dans tous ses Rôles, & cet Hérode est toujours outré! . . . . Songez-y bien, l'ami.

LE COMEDIEN.

Seigneur, j'y prendrai garde.

HAMLET.

Ne soyez pourtant pas trop froids. Si vous êtes sûr de votre goût, livrez-vous à votre jeu: il sera toujours bon. Que les mots soient toujours assortis à l'action, & l'action aux mots, en observant sur-tout de ne pas trop exagerer le naturel. Tout ce qui s'en écarte, refroidit, & indispose le spectateur intelligent: c'est mettre des défauts dans un bon Poëme, & c'est en ajouter à un mauvais. Le but du Poëte, est d'offrir à nos yeux le miroir de la vérité: ne grossissons donc pas trop ses traits, de peur de la rendre méconnoissable. L'Acteur qui cherche à

faire rire les ſots, fait ſouvent pitié aux ſages. J'en ai connu pluſieurs de cette eſpece : idoles de l'aveugle multitude, je les ai vû applaudir avec une eſpece de fureur. Mais ils n'ont eu qu'un tems : toujours ſemblables aux mauvais originaux qu'ils copioient, ils ont bientôt fatigué le public, qui en a ſenti la baſſeſſe. Pour plaire, en imitant l'humanité, il ne faut pas trop s'appéſantir ſur ſes défauts.

LE COMEDIEN.

Je compte que tous ceux qui compoſent la Troupe, ſentent chacun en particulier le ridicule des défauts dont vous daignez nous avertir, Seigneur.

HAMLET

Il faut faire plus : il faut s'en corriger, & en faire un article précis de vos ſtatuts. Songez encor à ne jamais faire trop parler vos Acteurs ſubalternes dans une piéce ſérieuſe. Il ne faut ſouvent qu'une figure ruſtique, ou ridicule, pour faire éclater le Parterre dans la ſituation la plus touchante d'une Tragédie, & pour occaſionner ſa chûte....

Mais en voilà assez. Allez vous habiller

SCENE VIII.

HAMLET, POLONIUS, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

ILs viennent avertir, que le Roi & la Reine veulent bien être spectateurs de la Piéce. Hamlet les congédie, en les priant d'aller presser les Comédiens.

SCENE IX.

HAMLET, HORATIO.

J'Ai à te parler, mon cher Horatio. Je t'estime, je t'aime depuis longtems, parce que je te connois plein de probité. Tu dois me croire, je ne suis point adulateur. Eh, quel seroit mon but? Tu ne possedes rien, que ta vertu: flatta-t-on jamais l'indigence? Laissons la basse flatterie ramper, en baisant les pas de la fortune; adorer ses erreurs; & lui montrer toujours un vi-

ſage maſqué . . . . Le mien a toujours été ſans fard pour toi, mon cher Horatio; & depuis que mon ame a ſçu diſtinguer les hommes, l'éclat de tes vertus a ſçu fixer ſon choix en ta faveur. Je t'ai vû, tour à tour comblé de biens & accablé de maux, ſans être plus enorgueilli par les uns qu'humilié par les autres. Heureux l'homme qui reçoit du même œil, & les faveurs qu'il mérite, & les diſgraces qu'il ne méritoit pas ! . . . . Mais où ſe trouve-t-il ? qu'il paroiſſe : c'eſt dans mon cœur que je le loge. Oui dans mon cœur, ainſi que toi, mon cher Horatio ! . . . . Mais parlons d'autre choſe. Tu ſçais ce que je t'ai confié, concernant la mort tragique du Roi mon pere ? j'ai trouvé un moyen pour interroger la conſcience du Roi mon oncle. C'eſt de faire jouer tantôt devant lui une Tragédie, dans laquelle j'ai ajouté une ſcene où toutes les circonſtances de ſon crime ſeront repréſentées; Je te prie de m'aider à obſerver ſon viſage, & à étudier tous ſes mouvemens pendant l'action. S'il ne paroît point émû à la vûe de cette peinture,

je n'ajoute plus de foi au Spectre : c'est une illusion infernale. Si au contraire l'embarras du Roi se trouve marqué jusqu'à un certain point, nous verrons le parti qu'il me reste à prendre.

Horatio promet au Prince toute l'attention, & tout le zéle dont il peut être capable.

SCENE X.

LE ROI, LA REINE, HAMLET, POLONIUS, OPHELIA, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, HORATIO, *& autres Courtisans.*

Ils arrivent aux flambeaux, au bruit d'une marche Danoise.

HAmlet, dit à part, à Horatio : » je » vais recommencer mes impertinences. » Cherchez à vous bien placer.

Le Roi, & la Reine se placent. Hamlet dit quelques extravagances au Roi. La Reine veut que son fils se mette auprès d'elle. Il va se placer aux pieds d'Ophelia, & il appuie sa tête sur les genoux de cette Princesse : ce que Polonius fait remarquer au Roi, & à la Reine. Ophelia fait compliment à Hamlet, sur sa bonne humeur. Il y répond ironiquement,

en lâchant quelques brocards piquans contre la Reine sa mere . . . .

On voit entrer un Duc, & une Duchesse, en habits de cérémonie, la couronne en tête. Ils se font beaucoup de caresses. La Duchesse embrasse les genoux de son mari. Il la releve en laissant tomber tendrement sa tête sur les épaules de sa femme. Le Duc se couche sur un lit de fleurs, où il ne tarde pas à s'endormir. La Duchesse le quitte dès qu'elle le voit bien endormi. Un autre Acteur arrive. Il s'approche doucement du Duc; il lui ôte sa couronne; il la baise; il fait couler une drogue dans l'oreille du Duc; & il s'enfuit. La Duchesse revient; elle trouve le Duc mort; elle fait éclater son désespoir. L'empoisonneur, & quelques courtisans viennent à ses cris, & mêlent leurs lamentations à celles de la Duchesse. On emporte le corps du Duc. L'empoisonneur exprime sa tendresse à la Duchesse; il lui fait des présens. Elle résiste un peu d'abord : mais bien-tôt elle céde, & lui donne la main.

Ophelia demande à Hamlet, ce que signifie cette Pantomine ?... Il répond, obscurément, qu'elle ne signifie rien de bon. » Mais vous le » sçaurez bien-tôt (dit-il) voici l'Acteur du » Prologue. D'ailleurs les Comédiens, com- » me vous sçavez, n'ont jamais rien de secret.

L'ACTEUR DU PROLOGUE.

Pour ce tragique passe-tems,
Nous implorons votre indulgence!
Ecoutez-le avec patience;
Peut-être en serez-vous contens.

Ophelia, dit à Hamlet, que le Prologue n'eſt pas long... » il reſſemble (dit-il) à l'a-» mour d'une femme ...

Les Comédiens jouent la Piece, conformément à l'Argument qu'on en a vû.

A l'endroit, où la Ducheſſe fait mille proteſtations d'amour à ſon mari, & autant de ſermens de ne jamais ſe remarier s'il venoit à mourir, Hamlet demande à la Reine ſa mere ce qu'elle penſe de cette femme ? » Je crois, » qu'elle promet trop, répond la Reine.

Le Roi demande à Hamlet, quel eſt le titre de la Piece ? Le Prince, en affectant ſes égaremens ordinaires, dit qu'on l'appelle la *Souriciere*.... » Elle repréſente, ajoute-t-il, » la maniere dont Gonzago, Duc de Vienne, » a été tué. Le nom de ſa femme, eſt *Baptiſta.* » L'ouvrage eſt intéreſſant, Seigneur, & l'in-» trigue en eſt diabolique : vous verrez tout à » l'heure... mais cela ne doit émouvoir, ni » votre Majeſté, ni aucuns de nous, qui avons » la conſcience nette.

On continue la Piece. Mais dès que le Roi voit l'Acteur mettre le poiſon dans l'oreille du Duc endormi, il ſe trouble, il ſe leve, & s'en va .... Tout le monde le ſuit ; & Polonius renvoye les Comédiens.



SCENE XI.

HAMLET, HORATIO.

Hamlet & Horatio ſont convaincus de la perfidie du Roi. Ils ſont interrompus par Roſencrantz & Guildenſtern.

SCENE XII.

HAMLET, HORATIO, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

Hamlet affecte de nouveaux tranſports..... Il veut qu'on appelle des Muſiciens, puiſque le Roi n'aime pas la Comédie...... Guildenſtern lui dit, que le Roi s'eſt retiré fort en colere, ſans en dire la cauſe ; & que la Reine qui eſt fort affligée, prie le Prince de paſſer dans ſon appartement. Guildenſtern fait ſon poſſible pour pénétrer les ſentimens d'Hamlet, & la cauſe de ſes chagrins .... Il arrive un joueur de flutte. Hamlet prie Guildenſtern de lui en jouer un air. Celui-ci s'en défend, en aſſurant le Prince, qu'il ne ſçait point la Muſique.

„ Cependant (dit le Prince) vous voulez „ me faire parler ; vous cherchez à ſonder les

» secrets de mon cœur ; vous voulez en con» noître tous les replis. Vous flatez-vous, mon » ami, que cette entreprise soit plus aisée, » que celle de faire parler cet instrument ? » Consultez mieux vos forces. Adieu.

SCENE XIII.

POlonius vient presser Hamlet de passer chez la Reine. Hamlet lui dit quelques absurdités ; puis il le congédie, ainsi que les autres, en leur disant qu'il part dans le moment pour aller voir ce que lui veut sa mere.

SCENE XIV.

HAMLET, *seul.*

ENfin la nuit couvre la terre ! aux crimes des mortels, elle prête son ombre. L'enfer n'a pas de tems plus propice pour répandre son poison sur la surface de l'univers .... Ah, verrai-je bien-tôt la soif de ma vengeance appaisée par le sang tout fumant des boureaux de mon Pere ! Ne verrai-je

jamais reculer le Soleil levant, à l'aspect de mes forfaits nocturnes? ... Mais contiens-toi, malheureux! songe que ta fureur doit respecter ta mere... Garde-toi d'imiter Neron! ... Qu'elle tremble, qu'elle frémisse, à l'aspect de ma vengeance : mais, qu'elle en soit exceptée! ...

SCENE XV.

LE ROI, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

LE Roi accablé d'inquiétudes, & déchiré par ses remords, veut faire partir au plutôt Hamlet pour l'Angleterre. Il veut que Rosencrantz & Guildenstern y accompagnent le Prince. Il leur ordonne d'aller tout préparer pour ce voyage.

SCENE XVI.

LE ROI, POLONIUS.

POlonius annonce au Roi, qu'Hamlet est enfin allé chez sa mere. » Je vais (dit-il) » me cacher derriere la tapisserie, d'où j'en-

„ tendrai cette converſation, dont j'eſpere
„ beaucoup; & j'en rendrai compte à Votre
„ Majeſté avant qu'elle ſe ſoit miſe au lit.

SCENE XVII.

LE ROI CLAUDIUS, *ſeul.*

O Nuit! que ton retour augmente mes allarmes!
Un cœur coupable, en vain ſçait dévorer ſes larmes;
Dans le ſein des plaiſirs il fuit en vain l'ennui:
Son impunité même eſt un enfer pour lui!
Le premier, qui du Ciel alluma la colere,
Ainſi que moi, Caïn avoit tué ſon frere ....
Je veux prier en vain, mes yeux, comme mon cœur,
N'oſent enviſager le Ciel, qu'avec horreur.
Ainſi qu'un Matelot effrayé par l'orage,
Je péris, par ma faute, à l'aſpect du rivage!
Mais ſi le ſang d'un frere a ſouillé cette main,
Aux cris du repentir, le Ciel eſt-il d'airain?
Ses ſalutaires eaux ſont-elles impuiſſantes,
Pour effacer enfin ces ſouillures ſanglantes?
Et, s'il n'eſt point de borne à nos iniquités,
Le Dieu qui nous forma, borne-t-il ſes bontés?

Non, non, le repentir & les pleurs du coupable,
Ne trouverent jamais le Ciel inexorable.
Prions donc, eſpérons, ma grace en eſt le fruit.....
Arrête, malheureux, quel eſpoir te ſéduit?
Que vas-tu demander à ton Juge? à ton Pere?
Quoi?... De te pardonner le meurtre de ton frere?
Jamais le repentir peut-il être parfait,
Quand le pécheur jouit du prix de ſon forfait?
Quitte donc ton orgueil, ta couronne, & ta femme?
Appaiſe-t-on le Ciel, ainſi qu'un Juge infâme
Que l'intérêt engage à violer les loix?...
Cruelle alternative! & trop funeſte choix!
Que faire donc? Tenter ce ſacrifice auſtere?
Il peut tout, s'il eſt vrai; mais rien s'il n'eſt ſincere....
Lâche! tu crains le Ciel, & n'oſes le fléchir!
Tu te ſouilles encore en voulant te blanchir....
Anges divins, venez, ſoutenez ma foibleſſe!
Nourriſſez, augmentez la douleur qui me preſſe.
Tombe à genoux, perfide, offre au Ciel tes tranſports;

Et que ton cœur ſe fende aux cris de tes remords ! *

* Il ſe met en prieres.

SCENE XVIII.

HAMLET, *apperçoit le Roi de loin.*

QUe vois-je ? il prie ! .... Le frapperai-je en cet état ? .... Non : ce ſeroit peut-être l'envoyer au Ciel. En ce cas, ſerois-je vengé ? quoi, ce barbare a tué mon pere, & je pourrois le rendre heureux ? ce ſeroit un ſalaire, & non une vengeance. Attendons plutôt... Et qu'il meure, comme mon pere eſt mort ! ...

Hamlet s'arrête encor quelque tems ſur cette penſée. Puis il ſe ſouvient que ſa mere l'attend. Il ſort pour aller chez elle...

Le Roi ſe leve, en diſant,

Que ſert-il de prier de la bouche & des yeux,
Quand le cœur eſt ailleurs, c'eſt irriter les Cieux !

SCENE XIX.

Le Théâtre repréſente l'Appartement de la Reine.

LA REINE, POLONIUS, HAMLET.

POlonius dit à la Reine qu'Hamlet va venir. Il lui recommande de bien uſer de ſa puiſſance maternelle, pour ramener ſon fils à la raiſon, ou pour lire dans ſon ame. ... Il l'entend venir. Il ſe cache derriere la tapiſſerie.

HAMLET.

Eh bien, ma mere, que voulez-vous de moi?

LA REINE.

Hamlet, vous avez offenſé votre pere.

HAMLET.

Madame, vous avez offenſé mon pere.

LA REINE.

Votre réponſe eſt inſolente.

HAMLET.

Votre reproche eſt criminel.

LA REINE.

Hamlet !...

HAMLET.

Quoi donc ?

LA REINE.

Oubliez-vous, que vous parlez à moi?

HAMLET.

Non, Madame. Je parle à la Reine, à la femme du frere de mon pere .... Mais indépendamment de ces titres, n'êtes-vous pas ma mere ?

LA REINE.

Vous m'insultez, Hamlet? mais je vous mettrai quelqu'un en tête qui sçaura vous parler....

HAMLET.

Non, Madame: asseiez-vous, & ne comptez pas bouger d'ici. Vous n'en sortirez pas, sans vous être reconnue dans le miroir fidéle que j'ai à vous présenter ?

LA REINE.

Quoi, tu m'oses faire violence ?... Voudrois-tu donc attenter à ma vie ?... Au secours ! holà, quelqu'un ?...

POLONIUS, *à part, derriere la tapisserie.*

Au secours? Ciel !...

HAMLET.

Qu'entens-je remuer ? c'est un rat, sans doute... Je le tue... *

POLONIUS.

Ah, je suis mort !...

LA REINE, *à Hamlet.*

Ah cruel, qu'as-tu fait ?

HAMLET.

Je n'en sçais rien... Est-ce le Roi, Madame ?

LA REINE.

Quelle vivacité barbare ! quel sanglant spectacle !

HAMLET.

Cela approche-t-il de la mort de mon pere, Madame ? est-ce un Roi qui est massacré ? est-ce mon frere, enfin, que je viens de tuer ?

LA REINE.

Un Roi massacré, dis-tu ?...

HAMLET.

Oui, je l'ai dit, Madame... Et toi, **

* Il perce Polonius.

** Il leve la tapisserie, & reconnoît Polonius.

imprudent, & téméraire mortel ! tu as reçu le prix de ton zéle indiſcret. Sers d'exemple aux flatteurs, trop prompts à ſe mêler des affaires d'autrui ... Et vous, Madame, ceſſez de vous tordre les bras ... Aſſeiez-vous : c'eſt votre cœur qu'il s'agit maintenant de tordre ; & j'y parviendrai, pour peu que l'étoffe en ſoit encor liante !

LA REINE.

Hélas, qu'ai-je donc fait, pour oſer me parler ſur un ton ſi funeſte ?

HAMLET.

Ce que vous avez fait ? Une action lâche, infâme, dont la vertu rougit, dont la nature eſt révoltée, dont l'amour innocent gémit, dont la terre, & le Ciel reſpirent la vengeance !

LA REINE.

Dieux !... Quel eſt donc ce forfait, qui cauſe tant d'horreur ?

HAMLET.

Levez les yeux ſur ces portraits, Madame... * voilà les deux freres !... Regardez les graces, la majeſté, l'air martial de celui-ci : il étoit votre

* Les portraits du Roi défunt, & du Roi régnant, ſont dans l'appartement de la Reine.

époux !... Voyez maintenant la difformité, la bassesse, l'air ignoble de celui-là : c'est votre époux ! . . . Avez-vous des yeux ? si vous vîtes autrefois l'un, si vous l'aimâtes, voyez-vous aujourd'hui l'autre, & pouvez-vous l'aimer ? ... Que dis-je, l'aimer ! l'amour est-il encor fait pour vous ? seriez-vous la seule, dont l'âge n'eût pu calmer les ardeurs ?. . . S'il en étoit ainsi, votre premier époux auroit encor tout votre amour. Quel Démon a donc fasciné vos yeux ? quel charme a pu avilir à vos regards tout le mérite du premier, pour rehausser, ou plutôt pour diminuer les mauvaises qualitez du second ?... O honte ! ô confusion ! qu'est devenue votre rougeur ?

LA REINE.

O Hamlet ! ô mon fils, épargnez-moi !... Vous me dévoilez trop mon ame. J'y vois des taches, & des souillures, dont la noiceur me fait frémir !

HAMLET.

En désirez-vous moins de les augmenter encore ? en respirez-vous moins l'adultere & l'inceste ?...

LA REINE.

Arrête, épargne-moi, te dis je ? chaque mot eſt un poignard qui me perce le cœur ! ... Ceſſe, ceſſe, mon fils ! ...

HAMLET.

Un aſſaſſin ! un ſcélérat ! ... Un eſclave, pour quiconque le compare à ſon frere ! l'opprobre de la Royauté, dont il a volé les ornemens ! ...

LA REINE

Arrête, encore un coup ! ... Je ſens que je me meurs ! ...

L'Ombre du feu Roi paroît. HAMLET, *l'appercevant.*

Eſprit Divin, emporte-moi ſur tes aîles ! .... Qu'exige-tu de moi ? parle ? ...

LA REINE.

Hélas ! la raiſon l'abandonne ... Et je quitte la vie ! ...

HAMLET *à l'Ombre.*

Viens-tu me reprocher ma lenteur ? me crois-tu indigne d'être appellé ton fils ? ... Attens, j'obéis à tes ordres terribles. Ils ſeront tous exécutés.

L'OMBRE.

Songe à t'en ſouvenir ! c'eſt unique-

ment pour ranimer, pour réchauffer ton ame que je viens sur la terre...

Mais prens garde à ta mere ... la terreur l'a frappée. Réveille, prépare son foible corps à de plus grands travaux. Parle-lui.

HAMLET.

Eh bien, Madame : comment vous trouvez-vous ?

LA REINE.

Hélas, c'est à toi-même que je dois le demander ! en quel état te vois-je, mon fils ? ... Que sont tes yeux fixés dans le vague de l'air ? à qui tes mots entrecoupés s'adressent-ils ? Je vois ton ame dans tes regards ; ils sont étincellans, ils sont affreux ! tout ton corps gémit sous le poids des passions qui l'agitent : tes cheveux hérissés se dressent sur ta tête !... O mon fils ! ô cher Hamlet ! calme un instant l'ardeur de tes transports. Tourne les yeux sur moi ! ... Hélas, que regardes-tu ?

HAMLET, *regardant le Spectre.*

C'est lui ! c'est lui-même... * pouvez-vous le méconnoître, à la pâle lueur

* A sa mere.

qui ſort de ſes yeux? le marbre, à cet aſpect ſeroit-il inſenſible?... Détourne tes regards, chere ombre! ou l'excès de ma douleur va me rendre incapable de te venger!... Que te ſert-il de faire couler mes larmes, quand le ſang doit couler pour venger ton trépas?

LA REINE.

Eh, mon fils, à qui donc parles-tu?

HAMLET, *montrant le Spectre.*

Ciel! vous ne le voyez pas?

LA REINE.

Je ne vois rien...

HAMLET.

Quoi, vous ne voyez-rien?... Vous entendez du moins?

LA REINE.

Je n'entens rien non plus.

HAMLET.

Approchez; regardez; c'eſt là: oui c'eſt mon pere!... mais il s'échape, il fuit, il n'eſt plus! *

LA REINE.

Ah, prête moins de foi à ton imagination frappée! C'eſt elle qui cauſe tes fureurs, & mes allarmes.

* L'Ombre diſparoît.

HAMLET.

N'attribuez rien à mon imagination blessée, Madame. Plût au Ciel, que cela fût, & pour vous, & pour moi! mais malheureusement tout est ici réalité! ..... perdez, perdez cette fausse espérance: n'attribuez mes fureurs qu'à vos crimes. Je les connois; je les vois: je les venge!... N'attendez rien de moi: adressez-vous au Ciel. S'il daigne encore vous entendre, implorez sa miséricorde pour le passé, & vivez mieux à l'avenir. Voilà le seul conseil que le vice puisse attendre de la vertu. Heureux! heureux, Madame, si vous me le pardonnez!

LA REINE.

Ah, cher Hamlet! tu m'as déchiré le cœur.

HAMLET.

Tant mieux! n'en conservez que la partie la plus saine: c'est le partage de la vertu. Ecoutez-en la voix; détestez votre hymen; fuyez surtout votre indigne époux!... Adieu. Rendez-vous digne d'être encore ma mere, vous retrouverez un fils en moi... * Pour toi,

* Il regarde le corps de Polonius.

je ſuis fâché de t'avoir tué.. le Ciel a ſans doute voulu que je fuſſe l'inſtrument de ſa vengeance contre un miniſtre infidéle à ſon vrai maître.... Encore un coup, adieu, Madame. Je ſerois moins cruel, ſi j'avois moins d'humanité.

LA REINE.

Que vais je devenir?... Ah Dieu!

HAMLET.

Vous allez ſans doute retrouver votre époux?.... Pouvez-vous mieux lui prouver votre tendreſſe, qu'en lui ſacrifiant votre fils?... Allez, Madame: racontez-lui tout ce qui s'eſt paſſé. Dites-lui que l'égarement de mon eſprit, n'eſt qu'une feinte pour mieux le décevoir. Recommandez-lui de ſe tenir ſur ſes gardes; faites valoir vos allarmes; & peignez-moi comme ſon plus implacable ennemi.

LA REINE.

Non, Hamlet: non, mon fils; ne me crois point capable de te trahir.

HAMLET.

On m'envoye en Angleterre; vous le ſçavez?

LA REINE.

Hélas, je l'avois oublié!...

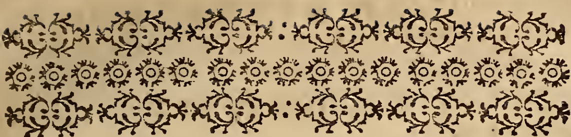
HAMLET.

Vous ſçavez de quels ordres ſont chargés ceux qu'on a choiſis pour m'accompagner dans le voyage? Ils paſſent cependant pour être mes amis : mais je les connois, & nous verrons ce qui en arrivera... Le plus habile Ingénieur ſaute quelquefois avec la mine qu'il avoit préparée contre l'ennemi... Bonſoir, Madame... Ce Miniſtre * n'eut jamais l'air ſi grave, & ſi prudent pendant ſa vie!... Allons, tu ne dois pas reſter ici... ** Adieu ma mere.

* Regardant Polonius.
** Il le tire dehors.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi de Danemarc.

LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

LE Roi eſt allarmé des ſoupirs de la Reine. Il la preſſe de lui en dire la cauſe ... Elle ordonne à Roſencrantz & à Guildenſtern de s'éloigner un moment.

La Reine dit qu'Hamlet a eu un accès terrible ; & que dans un de ſes tranſports, il a tué Polonius. Le Roi en eſt épouvanté ; il craint qu'un pareil ſort ne le menace. Il veut faire partir Hamlet au plutôt. Il demande où eſt ce Prince ? La Reine lui répond, qu'il eſt occupé à traîner le corps de Polonius hors du Château ; & qu'il gémit de l'avoir tué ... Le Roi rappelle Roſencrantz, & Guildenſtern. Il leur ordonne d'aller trouver Hamlet; de tâcher

de le calmer ; & de faire apporter le corps de Polonius dans la Chapelle du Palais. Il invite la Reine à entrer dans la Conſeil pour délibérer ſur ce qu'il eſt à propos de faire actuellement.

SCENE II.

HAMLET, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

ILs courent après Hamlet. Ils le prient, de la part du Roi, de dire ce qu'il a fait du corps de Polonius ? Ils n'en tirent rien de raiſonnable. Il ſort avec eux pour aller parler au Roi.

SCENE III.

LE ROI, *ſeul.*

SEs inquiétudes redoublent. Il voudroit ſe défaire d'Hamlet. Mais il craint le peuple, dont ce Prince eſt adoré ... Il ſe détermine à l'éloigner du Danemarc.

SCENE IV.

LE ROI, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

ON amene Hamlet. Le Roi lui demande ce qu'il a fait de Polonius ? Le Prince ne répond que par des extravagances dont le Roi affecte d'être touché. Le Roi lui dit, qu'il faut qu'il parte pour l'Angleterre. Hamlet feint d'y consentir. Rosencrantz, & Guildenstern, ont ordre de mettre à la voile dès la nuit même; leurs ordres sécrets, sont scellés.

SCENE V.

LE ROI, *seul.*

SErs-moi bien, nation Angloise, tu le dois si la mémoire de la valeur Danoise vit encore chez tes enfans. Tu dois te souvenir du sang que tes vainqueurs ont fait couler, & du tribut que tu nous payes encore pour jouir de la liberté que nous t'avions ôtée !... Ton intérêt concourt aujour-

d'hui avec le mien, pour me délivrer d'Hamlet; & ſi tu es ſage, les ordres que je t'envoye ſeront bien-tôt exécutés... Hâte-toi, chere Angleterre! rends-moi la tranquilité. Je ne vivrai que du moment que tu m'auras ſervi!..

SCENE VI.

Le Théâtre repréſente un Camp ſur les frontieres du Danemarc.

FORTINBRAS, *paroît à la tête de ſon Armée.*

IL ordonne à un de ſes Officiers d'aller complimenter, en ſon nom, le Roi de Danemarc; & de demander le paſſage qui a été promis à l'armée Norvégienne, par le dernier traité. L'Officier part. L'armée marche.



SCENE VII.

HAMLET, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, L'OFFICIER *de l'Armée de* FORTINBRAS.

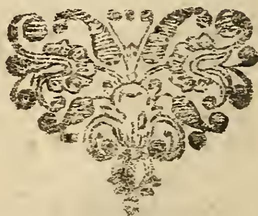
HAmlet interroge l'Officier, qui lui apprend qu'il eſt de l'armée de Fortinbras. Le Prince demande où Fortinbras va porter ſes armes. L'Officier lui dit, qu'il s'agit de conquérir un petit territoire dans la Pologne.. Hamlet déplore l'aveuglement des hommes & l'ambition des Souverains, qui expoſent leur vie, & leurs Etats, pour ſatisfaire à un point d'honneur ſouvent frivole ... Roſencrantz demande, à Hamlet, s'il veut pourſuivre ſa route ? Le Prince lui dit, qu'il va les ſuivre.

SCENE VIII.

HAMLET, *ſeul.*

TOut, me condamne, & ſemble m'exciter à la vengeance !... Un jeune Prince quitte ſon pays, ſon repos, ſes plaiſirs. Pourquoi ? pour chercher

la gloire ; pour ſe faire un nom dans l'univers !... Et moi, qui ai un pere à venger ; moi qui aurois donné ma vie pour pouvoir ravir celle de mon ennemi ; moi, qui en ai trouvé mille fois l'occaſion : je demeure immobile, & inſenſible à la voix des devoirs les plus ſacrés !... Eh, quoi ! n'ai-je reçu du Ciel que la faculté de réſoudre ? Celle d'exécuter m'eſt-elle donc interdite?.. Une armée entiere paſſe ſous mes yeux ; elle vole au combat, & à la mort, ſans s'informer de la juſtice des prétentions de ſon Souverain ? Et moi je dors, tandis que le bourreau de mon pere jouit de ſa couronne, & de ſa veuve !.. Rougis malheureux ! rougis ; lâche ! péris, ou vange-toi !...



SCENE IX.

Le Théâtre représente le Palais du Roi de Danemarc.

LA REINE, HORATIO, UN OFFICIER.

L'Officier avertit la Reine qu'Ophelia a perdu la raiſon, & quelle demande, avec inſtance, à lui parler. La Reine étonnée de cet accident, s'informe de ce qui l'a pû cauſer. On l'attribue au chagrin qu'Ophelia a conçu de la mort de ſon pere...

SCENE X.

Les mêmes Acteurs OPHELIA, LE ROI, &c.

OPhelia entre en chantant. La Reine eſſaye en vain de la calmer... Le Roi en fait de même: mais il n'en peut rien tirer que des chanſons aſſez gaillardes. On apperçoit pourtant, à travers tout le fatras qu'Ophelia chante, & débite, qu'il entre autant d'amour dans la cauſe de ſa folie, que de douleur de la mort de ſon pere... Elle ſort comme elle eſt

entrée ; le Roi ordonne à Horatio de la ſuivre & de la faire garder à vûe.

SCENE XI.

LE ROI, & LA REINE.

LE ROI.

JE plains amérement le ſort d'Ophelia ! Elle a perdu ſon pere ; elle a perdu ſont amant : on ſuccombe aiſément ſous de ſi rudes coups... O Gertrude ! Gertrude ! puiſſions-nous n'avoir pas auſſi bien-tôt des larmes à répandre. Le peuple eſt attriſté : il murmure tout bas de la mort de Polonius. L'accident qui arrive à ſa fille, acheve d'exciter la pitié ; & pour comble de malheur, Laërtes eſt ſécrettement arrivé de France. Je ſçais qu'il ſe cache, que pluſieurs mécontens l'obſédent, & l'irritent contre nous.... O ma chere Gertrude ! tout ceci m'inſpire d'affreux preſſentimens !...

LA REINE.

Ah, Seigneur !... Mais quel bruit ſe fait entendre !

SCENE XII.

LE ROI, LA REINE, UN OFFICIER.

LE ROI.

OU ſont mes Suiſſes ? Pourquoi ne gardent-ils pas la porte ?... Ami de quoi s'agit-il ?...

L'OFFICIER.

Ah Seigneur, ſauvez-vous ! l'Océan en fureur n'eſt pas plus terrible, que le jeune Laërtes. Il eſt à la tête de la populace, il renverſe tout ; vos gardes ſont en fuite ; les Chefs de la Ville le regardent déja comme leur Maître ; & le Ciel retentit des applaudiſſemens du peuple mutiné.

LA REINE.

Infidéles Danois ! legére nation ; peut-on compter ſur toi ?...



SCENE XIII.

LE ROI, LA REINE, LAERTES, *l'épée à la main, ſuivi d'une Troupe de ſéditieux.*

LE ROI.

Ciel, on briſe les portes ! ..

LAERTES.

Où eſt le Roi ?... demeurez, n'entrez point .... *

LES REBELLES.

Non, nous voulons entrer...

LAERTES.

De grace, mes amis, daignez vous contenir !

LES REBELLES.

Eh bien, nous t'obéiſſons.

LAERTES.

Je vous en remercie ... gardez bien cette porte ... Je te vois donc enfin, indigne Roi ! qu'as-tu fait de Polonius ?

* Aux Rebelles,

LA REINE.

O mon cher Laërtes, calmez votre colere !... *

LAERTES, *en repoussant la Reine.*

Les égards sont-ils faits pour qui vange son pere? Serois-je crû son fils, en respectant ton Roi ?

LE ROI.

Que veux-tu, Laërtes?... Le voilà ce Roi que tu méprises : il veut bien te répondre ... Laissez-le libre, Madame; ne le retenez plus, & n'en redoutez rien ... C'est au Ciel à défendre les Rois. La rébellion peut les menacer de loin; mais sa fureur se calme à leur aspect . . . Parle, Laërtes, que veux-tu ?

LAERTES.

Où est mon pere ?

LE ROI.

Il est mort.

LA REINE, *à Laërtes.*

Mais ce n'est pas le Roi, qu'il en faut accuser ...

LE ROI.

Eh, Madame, laissez-le parler.

* Elle se jette entre Laërtes, & le Roi.

LAERTES.

Il eſt mort ! par quel ordre ? ne m'en impoſe point. Il faut que je périſſe, ou que la vérité paroiſſe, duſſai-je la chercher juſques dans le cœur ſanglant de ſes bourreaux !...

LE ROI.

Si ta fureur te permettoit de diſtinguer tes amis, d'avec tes ennemis, on pourroit te montrer l'objet de ta vangeance.

LAERTES.

Parle : nomme-moi l'ennemi que je dois immoler ? c'eſt lui ſeul que je cherche. Montre-toi mon ami, tout mon ſang eſt à toi.

LE ROI.

J'applaudis à ce tranſport, digne de ta naiſſance. Apprens donc, que bien loin d'être coupable de la mort de ton pere, ton Roi pleure ſon ſort, & voudroit le vanger.... C'eſt une vérité que je ferai bien-tôt paroître à tes yeux auſſi claire que le ſoleil .... Mais quel nouveau bruit ?...

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs OPHELIA, *ridiculement habillée de paille & de fleurs.*

LAërtes gémit du triste état de sa sœur. Sa vûe irrite encore sa colere. Ophelia chante des morceaux de vieilles Chansons ridiculement lugubres. Elle tient quelques propos de même genre ; & elle s'en va.

Laërtes est au désespoir. Le Roi partage sa peine. Il lui dit d'assembler ses amis les plus prudens. » C'est devant eux (dit-il) que je » veux dévoiler le secret de la mort de ton » pere. Si tu me soupçonnes alors d'y avoir » contribué, je t'abandonne ma Couronne & » ma vie. Mais si j'en suis innocent, promets » du moins de reconnoître ta faute, & de te » reposer sur moi du soin de te vanger. Laërtes consent à tout. Ils sortent.

SCENE XV.

HORATIO, UN DOMESTIQUE, DEUX MATELOTS.

LE domestique dit à Horatio, qu'il vient d'arriver des matelots qui ont des

lettres pour lui ... On les fait entrer ... L'un d'eux lui donne une lettre. Horatio lit.

Dès que tu auras lû ceci, mon cher Horatio, procure aux porteurs une audiance du Roi. Ils ont une lettre à lui remettre de ma part. Il n'y avoit pas deux jours que nous étions en mer, lorſqu'un puiſſant Corſaire nous a donné la chaſſe. Comme il étoit meilleur voilier que nous, nous avons pris le parti de l'attendre à l'abordage. Mais dès que j'eus ſauté dans leur Vaiſſeau, ils ont pris le large, & je ſuis demeuré ſeul priſonnier. Fais donc remettre ma lettre au Roi, & viens me trouver avec autant de diligence que ſi tu fuyois la mort. J'ai des ſecrets à t'apprendre, qui te rendront muet d'étonnement. Ils t'éclairciront ſur bien des choſes! .... Ces bonnes gens te guideront jusqu'à moi. Roſencrantz & Guildenſtern pourſuivent leur route pour l'Angleterre : tu ne les connois pas, comme je te les ferai connoître. Adieu,

C'eſt de la part de celui
qui eſt tout à toi,
HAMLET.

Horatio dit aux matelots de le ſuivre chez le Roi, & de ſe préparer à partir ſur le champ avec lui, pour aller trouver Hamlet.



SCENE XVI.

LE ROI, LAERTES.

LE ROI.

VOus sçavez maintenant, Laërtes, qui vous devez aimer, qui vous devez haïr. Vous avez des preuves, que celui qui a tué votre pere a aussi attenté à ma vie.

LAERTES.

Tout semble m'en convaincre.... Mais ce qui me surprend, c'est votre silence, c'est votre inaction ! de pareils crimes doivent-ils rester impunis ?

LE ROI.

Deux raisons ont enchaîné mon ressentiment. Elles paroîtront peut-être foibles à vos yeux, mais elles sont d'un grand poids aux miens... D'abord, ce n'est que par lui, & pour lui, que la Reine respire ; & quant à moi (j'ignore encore si c'est pour mon bonheur,) je ne vis que pour la Reine ! L'autre obstacle qui me retient, c'est l'attachement

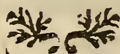
aveugle du peuple, pour ce Prince. Ses défauts, ſes crimes mêmes, trouvent grace dans l'eſprit de la nation, & ſemblent ne lui rendre Hamlet, que plus cher! ... Ces deux motifs ont ſuſpendu mes coups. Tout m'annonçoit qu'ils ſeroient ſûrement retombés ſur ma tête.

LAERTES.

Ainſi, c'eſt donc impunément que j'aurai perdu mon pere! c'eſt donc impunément que je perds une ſœur, dont les attraits & la vertu ſont au-deſſus de mes expreſſions! ... Non, je les vangerai.

LE ROI.

Soyez tranquile, Laërtes. Je ne ſuis pas moins ſenſible que vous: vous en aurez bientôt des preuves. Songez ſeulement combien j'aimois votre pere; & vous preſſentirez ... Mais, qui eſt là? que veut-on?



SCENE XVII.

LE ROI, LAERTES, UN OFFICIER.

On apporte au Roi la lettre d'Hamlet. Il renvoye l'Officier... Il lit :

Apprenez, puiſſant Souverain, que j'ai été dépouillé & jetté tout nud dans votre Royaume. J'eſpere que vous me permettrez de vous voir demain, & de vous faire part des motifs de mon retour.

HAMLET.

Cette nouvelle étonne le Roi. Ce qui l'inquiete le plus, c'eſt qu'il trouve dans un *poſtſcriptum* de la lettre, que le Prince revient ſeul. Laertes eſt charmé du retour de ſon ennemi. Mais le Roi le prie de ſe contenir, & de n'agir que par ſes conſeils. Je viens (dit-il) d'imaginer un moyen de faire périr Hamlet, ſans que ſa mere même puiſſe ſoupçonner les auteurs de ſa mort.... Il rappelle à Laërtes combien le Prince eſt paſſionné pour les exercices du corps, ſurtout pour ceux qui ont quelque rapport au métier de la guerre; & l'excès de ſa jalouſie contre ceux qui excellent dans ces mêmes talens. La réputation que Laërtes s'eſt acquiſe dans ſes voyages, ſur ſon adreſſe à manier l'épée, ont excité

l'envie d'Hamlet, au point de n'aſpirer qu'après ſon retour pour ſe meſurer avec lui. L'idée du Roi eſt de les faire joûter enſemble, & de propoſer un prix pour le vainqueur. Le fleuret de Laërtes, ſera préparé de maniere que le Prince pourra en être bleſſé, ſans que Laërtes puiſſe être ſoupçonné de ſupercherie.

Laërtes approuve l'expédient. Il veut même faire plus. Il a rapporté, de ſes voyages, un poiſon ſi actif, & ſi dangereux, que pour peu qu'on ſoit bleſſé légerement, par une épée qui en a été frotée, on peut compter ſur une mort certaine. Il veut s'en ſervir en cette occaſion. Le Roi en eſt charmé. Si Hamlet remporte la victoire ſur Laërtes, on lui mettra en tête un ſecond adverſaire, qui ſera peut-être plus heureux. D'ailleurs, étant échauffé par le combat, il demandera ſans doute à boire. On lui donnera d'un vin, dont l'effet ne tardera pas à ſe faire ſentir. Ainſi, s'il échape à l'épée, il n'échapera pas au poiſon.

SCENE XVIII.

Les mêmes Acteurs, LA REINE.

LA Reine vient annoncer, en pleurant, qu'Ophelia s'eſt noyée, dans un accès de folie. Laërtes ſort furieux. Le Roi prie la Reine de le ſuivre, & de tâcher de le calmer.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Eglise.

DEUX FOSSOYEURS,* *avec des hoyaux, & des bêches.*

I. FOSSOYEUR.

DOit-elle être enterrée en terre sainte, puisqu'elle s'est défaite elle-même ?

II. FOSSOYEUR.

Je te dis qu'oui; fais donc sa fosse bien vîte. Le *Coroner*** l'a ainsi jugé.

* Je n'ai tenté de traduire cette Scene, que parce qu'elle est fameuse en Angleterre; & à cause de sa rare singularité.

** *Coroner* est un Officier, dont la fonction est (en Angleterre) d'examiner, avec douze assistans, de la part de la Couronne, si un corps qu'on a trouvé mort, a été tué, & assassiné, ou s'il est mort de sa mort naturelle.

I. FOSSOYEUR.

Cela ne ſe peut, à moins qu'elle ne ſe ſoit noyée par accident.

II. FOSSOYEUR.

C'eſt auſſi ce qu'on prétend.

I. FOSSOYEUR.

Mauvaiſe déciſion. Elle s'eſt noyée elle-même : voilà le point. Or, ſi je me noye volontairement, je me rends coupable du fait. Un fait a trois branches, agir, faire, accomplir. *Ergò*, elle s'eſt noyée volontairement.

II. FOSSOYEUR.

Eh non ; écoute un mot, mon pauvre Delver.

I. FOSSOYEUR.

Laiſſe-moi dire, je t'en prie ... Voilà l'eau, n'eſt il pas vrai ; & voilà l'homme ? Si l'homme va trouver l'eau, & ſe jette dedans, c'eſt bien ſon fait, n'eſt-il pas vrai ? Mais ſi c'eſt l'eau qui vient à lui & le noye, ce n'eſt plus lui qui s'eſt noyé. *Ergò*, celui qui n'eſt pas coupable de ſa mort, n'a pas abregé ſa vie.

II. FOSSOYEUR.

Fort bien. Mais eſt-ce la Loi ?

I. FOSSOYEUR.

Oui vraiment. C'eſt là deſſus que le *Coronier* prononce.

II. FOSSOYEUR.

Veux-tu en ſçavoir le vrai? Si la défunte nétoit pas femme de condition, on ne l'enterreroit pas en terre ſainte.

I. FOSSOYEUR.

Je crois, ma foi, que tu l'as dit!.... N'eſt il pas affreux qu'il ſoit plutôt permis aux Grands de ſe noyer, & de ſe pendre, qu'au reſte de Chrétiens?... Allons, donne-moi ma bêche... Va, les plus grandes maiſons deſcendent toutes de Jardiniers, de Laboureurs, & de Foſſoyeurs : c'étoit la profeſſion d'Adam.

II. FOSSOYEUR.

Etoit-il Gentilhomme?

I. FOSSOYEUR.

C'eſt le premier qui ait porté des armes.

II. FOSSOYEUR.

Que veux-tu dire? Il n'en avoit pas.

I. FOSSOYEUR.

Es-tu payen? Ne crois tu pas l'Ecriture, qui dit qu'Adam bêcha? Pouvoit-il bêcher ſans bêche? voilà ſes

armes ...* Mais j'ai une autre queſtion à te propoſer ; avoue ta défaite ſi tu n'y réponds pas...

II. FOSSOYEUR.

Voyons vîte.

I. FOSSOYEUR.

Quel eſt celui qui bâtit le plus ſolidement, du Maçon, du Charpentier de navire, ou du Charpentier ordinaire ?

II. FOSSOYEUR.

Je crois, que c'eſt le dernier. Rien, par exemple, n'eſt plus ſolide qu'une potence. Mille Tenanciers n'en voient pas la fin !

I. FOSSOYEUR.

Je ſuis content de toi : tu ne manques pas d'eſprit. Il eſt vrai que cet ouvrage eſt bon, & que le faiſeur de potences travaille ſolidement. Mais, pour qui travaille-t-il ? pour ceux qui font du mal. Or, tu fais mal, toi, en préférant la ſolidité d'une potence, à celle d'une Egliſe. *Ergò*, ce n'eſt que pour toi que le faiſeur de potences travaille ſolidement ... Allons, devine encore

* Il y a ici un jeu de mot, ſur le mot Anglois arm, qui ſignifie également arme, & *Bras*.

II. FOSSOYEUR.

Quel eſt celui, dis-tu, qui bâtit le plus ſolidement, ou du Maçon, ou du Charpentier ordinaire?

I. FOSSOYEUR.

Oui, Il faut le dire, ou faire le plongeon!

II. FOSSOYEUR.

En vérité... je n'en ſçai rien.

I. FOSSOYEUR.

Allons, courage? ...

II. FOSSOYEUR.

Parbleu, je n'en ſçai rien.

SCENE II.

HAMLET & HORATIO, *paroiſſent à quelques pas de là.*

I. FOSSOYEUR.

NE te caſſe pas la tête plus longtems: un mauvais âne n'en va pas plus vîte, pour être battu. Quand on te fera cette queſtion: réponds, que c'eſt celui qui fait des foſſes pour

les morts. Son ouvrage dure juſqu'à la fin du monde ... Allons, va-t-en chez Youghan, & apporte-moi un verre d'eau-de-vie.

Il bêche, & chante.

Dans ma jeuneſſe, *
Tout, pour Maîtreſſe,
Me paroiſſoit bon.
Pour Mariage,
Quel qu'en fût l'avantage,
Je diſois non.

HAMLET.

Ce coquin chante, en faiſant une foſſe!... Sçait-il ce qu'il fait?

HORATIO.

L'habitude nous familiariſe avec tout.

HAMLET.

En ce cas, la main qui travaille le moins, doit avoir l'attouchement plus délicat qu'une autre...

* Cette Chanſon eſt tirée d'un petit Poëme, appellé *Le vieil Amant converti*, *d'Henry Hovvard*, Comte de Surrey, qui vivoit ſous le régne de Henry VIII. & qui fut décapité, en 1547. comme coupable de haute trahiſon. Shakeſpeare n'y a fait que de trsè-légers changemens.

LE

LE FOSSOYEUR.

Mais bien-tôt l'âge,
Par ſon ravage,
M'a tout emporté.
Il ne me reſte,
Que le regret funeſte
D'avoir été!

HAMLET.

Ce crâne a une langue qui ne chantoit peut-être pas mal jadis .... voyez comme ſa hure eſt remuée dans cette foſſe : il me ſemble voir celle de Caïn, le patron des meurtriers ! une tête pareille devoit être ſur les épaules d'un politique : elle le rendoit reſpectable ; & cet animal ſe flattoit, ſans doute, de pénétrer dans les ſecrets de la Divinité ?

HORATIO.

Hélas ! cela ſe peut.

HAMLET.

Cette autre tête, eſt ſûrement celle d'un de ces Courtiſans, qui alloient le matin dire, d'un air patelin : *Bonjour aimable Seigneur ! comment votre Grandeur a-t-elle paſſé la nuit ?*... Ce pourroit être, par exemple, la tête du Baron

Tel, quand il faisoit l'éloge emphatique des chevaux du Comte Tel, dans l'espérance d'obtenir telle grace de lui... Qu'en penses-tu ?

HORATIO.

A merveille !

HAMLET.

Avoue que cela nous amuseroit beaucoup, si nous pouvions les connoître toutes ?... Mais, mon ami, les os humains n'ont donc guères couté à la Nature, puisqu'on souffre que des misérables les jouent ainsi, *à pair & à non* ?... Les miens frémissent à cette vûe !...

LE FOSSOYEUR.

Je vois la bêche,
Qui se dépêche,
Mon drap qui s'étend !
Un trou d'argile,
Est le dernier azile
Qui m'attend....

HAMLET.

Oh, en voilà une autre qui pourroit bien avoir été celle d'un Avocat. Où sont maintenant ses contredits, ses distinctions, ses salvations, & tous ses

autres détours de chicane ? pourquoi souffre-t-il que ce misérable frappe ainsi sur ses os, avec une pêle crasseuse ? pourquoi n'appelle-t-il plus les loix à son secours ? je crois pourtant que ce drôle-là a été dans son tems un grand acquereur de terres, sans bourse ouvrir : mais toutes ses exceptions dilatoires sont maintenant épuisées ! ... Dis-moi, Horatio : le parchemin n'est-il pas fait de peau de mouton ?

HORATIO.

Oui, Seigneur. On en fait aussi de peaux de veau.

HAMLET.

Eh bien, ceux qui fondent leur félicité sur de pareille marchandise, sont encore plus bêtes que ces animaux. Mais il faut que je parle à cet homme-ci ... Dis-moi, l'ami, à qui cette fosse ?

LE FOSSOYEUR.

A moi, Seigneur....

Un trou d'argile, *
Est le dernier azile
Qui m'attend !

* Il chante

HAMLET.

Elle eſt à toi, parce que tu es dedans : je te conçois.

LE FOSSOYEUR.

Par la même raiſon, elle n'eſt pas à vous, puiſque vous êtes dehors ... *

HAMLET.

Je te demande le nom de celui pour qui tu la creuſes ?

LE FOSSOYEUR.

Seigneur, ce n'eſt pas pour un homme.

HAMLET.

Fort bien ! ... Comment s'appelle la femme ?

LE FOSSOYEUR.

Ce n'eſt pas non plus pour une femme.

HAMLET.

Qui donc doit y être enterré ?

LE FOSSOYEUR.

Un corps qui a appartenu à une femme, & qui ne l'eſt plus.

HAMLET.

Ce Grivois a la riposte prompte, &

* Il y a ici encore un jeu de mots, qui ne peut être traduit.

l'équivoque à la main ... Je remarque, mon cher Horatio, que depuis quelques années le Peuple se raffine tellement, que l'orteil du Paysan écorchera bientôt le talon du Gentilhomme !... Depuis quand es-tu fossoyeur ?

LE FOSSOYEUR.

Je date du jour que notre dernier Roi Hamlet vainquit Fortinbras.

HAMLET.

Combien y a-t-il de cela ?

LE FOSSOYEUR.

Pouvez-vous l'ignorer ? tous les enfans vous l'apprendront. Le jour même nâquit le jeune Hamlet, qui est devenu fou, & qu'on a envoyé en Angleterre.

HAMLET.

Pourquoi donc l'a-t-on envoyé en Angleterre ?

LE FOSSOYEUR.

Parce qu'il étoit fou, vous dis-je ; & parce qu'on croit qu'il y retrouvera son bon sens. Au reste, si cela ne réussit pas, & qu'il reste dans ce Pays-là, il n'y a pas grand mal.

HAMLET.

Pourquoi ?

LE FOSSOYEUR.

Parce que les hommes y ſont tous auſſi fous que lui.

HAMLET.

Eh, comment l'eſt-il devenu?

LE FOSSOYEUR.

Oh, fort extraordinairement, dit-on.

HAMLET.

Comment encore?

LE FOSSOYEUR

En perdant la raiſon!

HAMLET.

Où?

LE FOSSOYEUR.

Ici, en Danemarc ... Tant garçon, que marié, il y a trente ans que j'y travaille de mon métier.

HAMLET.

Me diras-tu, combien de tems un corps peut reſter dans la terre ſans pourrir?

LE FOSSOYEUR.

Mais, s'il ne l'étoit pas déja avant ſa mort, comme nous en voyons beaucoup aujourd'hui, il peut durer huit ou neuf ans. Le Tanneur ſeul tient toujours au moins ſes neuf années.

HAMLET.

Pourquoi donc le Tanneur plutôt qu'un autre ?

LE FOSSOYEUR.

C'eſt que ſa peau eſt tellement resſerrée & endurcie par le tan, qu'elle réſiſte à l'eau bien plus long-tems qu'une autre : car vous ſçavez, ſans doute, que l'eau eſt le fleau deſtructeur des corps morts ?... Mais j'apperçois là une tête qui gît ici depuis plus de vingt-trois ans ! ...

HAMLET.

De qui eſt-elle ?

LE FOSSOYEUR.

D'un très-ſot animal ... Devinez, de qui ?

HAMLET.

En vérité, je l'ignore.

LE FOSSOYEUR.

Que le diable emporte l'extravagant : il répandit un jour un flacon de vin du Rhin ſur ma tête ! ... Vous voyez bien ce crâne ? C'eſt celui de feu Yorick, en ſon vivant, bouffon du Roi ! ...

HAMLET.

Cela eſt-il bien vrai ?

LE FOSSOYEUR.

Oui, Seigneur, je le jure.

HAMLET.

Hélas pauvre Yorick!... Je l'ai connu, Horatio! il étoit plaiſant, & d'une imagination inépuiſable. Il m'a porté mille fois ſur ſon dos; & je l'aimois. Maintenant il me fait horreur, & mon cœur ſe ſouleve à la vûe de cette tête, que je baiſois avec tant de plaiſir! Où ſont tes quolibets, tes ſingeries, tes chanſons? Où ſont ces impromptus badins, ces ſaillies agréables, qui faiſoient les délices de nos repas?... Quoi, il ne t'en reſte rien? pas même une, pour te mocquer de la ſotte grimace que tu fais ici? Quoi, tu reſtes court?... Va, va, cours aujourd'hui dans la chambre d'une Dame, & prie-la, comme autrefois, de te mettre un pouce de fard, nous verrons ſi elle en rira encore!... Dis-moi, Horatio, ce que tu penſes d'une idée qui me vient?

HORATIO.

Quoi, Seigneur?

HAMLET.

Crois-tu qu'Alexandre le Grand

faſſe une auſſi triſte figure dans le tombeau ?

HORATIO.

Je le crois.

HAMLET.

Et ſente auſſi mauvais ?

HORATIO.

Sans doute.

HAMLET.

Cela eſt bien humiliant pour nous, mon cher Horatio ! C'eſt à-dire, qu'une imagination qui croiroit voir la noble cendre de ce grand homme ſur le trou d'une futaille, ne ſeroit pas abſolument extravagante ? ...

HORATIO.

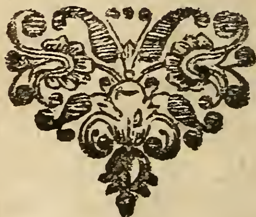
Ce ſeroit pouſſer les choſes un peu loin.

HAMLET.

Nenni : voyons. Suivons-le juſques-là, avec quelque vraiſemblance. Alexandre eſt mort, il a été enterré ; ſon corps eſt réduit en pouſſiere. Cette pouſſiere eſt devenue terre ; de cette terre, on fait de l'argile... Pourquoi ce même argile ne pourroit il pas couvrir aujourd'hui le bondon d'une tonne de biere ?

Redoutable Cesar, ta cendre profanée,
A de plus vils emplois, peut-être, est condamnée!
De ma chambre, peut-être, elle enduit les parois;
Ou, peut-être, à mes pieds, je t'ai foulé cent fois!...

Mais silence ... Que vois-je? le Roi, la Reine, & toute la Cour! de quoi donc s'agit-il? qu'est-ce qui les amene ici? ... C'est un enterrement. Mais les cérémonies ordinaires n'y sont pas observées? ... Ah, je vois de quoi il est question ... ceci annonce que celui qu'on va inhumer, s'est défait lui-même... Il faut pourtant (à tout cet appareil) que le mort soit illustre!... Cachons-nous un moment pour observer ceci...



SCENE III.

Le Convoi d'Ophelia passe sur le Théâtre.
LE ROI, LA REINE, LAERTES
les Courtisans & les Prêtres suivent en cérémonie.

HAmlet reconnoît Laërtes de loin. Il le fait remarquer à Horatio.... Laërtes a une contestation avec le Curé, sur son refus de chanter une Messe de *Requiem* pour sa sœur. Le Prêtre s'en défend, sur ce qu'Ophelia a attenté à sa propre vie. » Sans l'ordre ex-
» près du Roi (dit-il) elle n'auroit pas été en-
» terrée ici. C'est en vertu du même ordre
» que nous avons sonné les cloches, & que
» nous nous sommes relâchés jusqu'à lui ac-
» corder tous les honneurs funebres .... Mais
» nous ne pouvons faire plus....

» Eh bien, enterre-la donc vîte (répond
» Laërtes) ma sœur n'en sera pas moins un
» Ange, tandis que tu continueras à hurler
» sur la terre.

Hamlet entend prononcer le nom d'Ophelia. Il est frappé d'étonnement & de douleur.

On continue les obseques. La Reine jette des fleurs dans la fosse, en déplorant la destinée d'Ophelia, qu'elle comptoit donner pour femme à Hamlet.

Laërtes entre en fureur. Il maudit celui qui a causé les malheurs de sa sœur... Il veut qu'on

ôte la terre qu'on a déja jettée ſur elle pour l'embraſſer encore une fois... Son impatience le fait ſauter dans la foſſe. Il veut qu'on la comble, & que le vivant ſoit enterré avec le mort. Hamlet paroît tout à coup.

» Où eſt, dit-il, celui qui porte au Ciel des » plaintes ſi emphatiques? ... Me voici, moi! » reconnoiſſez Hamlet! ... Il ſaute dans la foſſe. Laërtes le prend à la gorge: Ils ſe battent; tout eſt en confuſion. Enfin on les ſépare.. Hamlet eſt furieux. Il ſe croit inſulté par la douleur de Laërtes. Il le défie de faire pour ſa ſœur la moindre partie de ce qu'il eſt en état de faire pour ſon amante. Le Roi & la Reine retiennent Laërtes... Hamlet ſort en le menaçant. Le Roi envoye Horatio après lui. Il exhorte Laërtes à la patience, en attendant qu'ils puiſſent exécuter le projet qu'ils ont formé.

SCENE IV.

Le Théâtre change, & repréſente une Salle du Palais.

HAMLET, HORATIO.

HAMLET.

EN voilà aſſez ſur cette matiere: tu en ſçais toutes les circonſtances: Paſſons au reſte... Je ſentois dans

mon cœur une eſpece de combat, qui me mettoit hors d'état de pouvoir dormir! J'étois enfin plus agité, qu'un Matelot mutin, condamné à la Cale..* Ma vivacité, que je bénis aujourd'hui (& en effet elle nous ſert quelquefois mieux que la prudence) me fit prendre mon parti tout d'un coup. Ce trait ſeul, cher ami, peut prouver qu'il eſt un Etre ſuprême, qui dirige & conduit nos pas dans les démarches les plus indiſcrettes en apparence!.... Je ſors de la chambre où je couchois (dans le vaiſſeau) n'étant couvert que de ma robe de mer; & je cherche, dans l'obſcurité, à pénétrer dans celle de Roſencrantz, & de Guildenſtern. Je la trouve, j'y entre; j'apperçois le paquet qui renfermoit leurs dépêches, je l'emporte, & je reviens dans mon appartement. Le paquet étoit encore cacheté: j'en briſe les ſceaux; je lis la

* Châtiment qu'on inflige aux Matelots, dans les vaiſſeaux du Roi. On les attache à une corde, qui les prend au travers du corps, & on les laiſſe tomber rudement dans la mer autant de fois qu'il eſt ordonné, eu égard à la faute que le matelot a commiſe.

grande commiſſion ; & j'y vois (le croiras-tu ?) j'y vois, parmi les inſtructions des Ambaſſadeurs, une lettre adreſſée au Roi d'Angleterre, par laquelle on lui demande ma mort, comme néceſſaire au bien & au repos des deux Etats ! Je ne te parle pas des prétextes mal colorés, ni des faux raiſonnemens, à l'ombre deſquels le Roi prétend fonder, & juſtifier ſa demande : tu en jugeras toi-même en liſant cette piéce, que j'ai gardée. Apprens ſeulement ce que j'ai crû devoir faire dans une circonſtance auſſi critique. J'ai dreſſé de mon mieux une autre lettre, par laquelle le Roi de Danemarc ſe ſert des motifs les plus preſſans pour engager le Roi d'Angleterre, à faire périr les deux Ambaſſadeurs à leur arrivée.

HORATIO.

Je vous admire, Seigneur ! Mais comment avez-vous pû ſceller le paquet ?

HAMLET.

Comment ? j'avois ſur moi le cachet de mon pere, dont je ne me ſuis jamais déſaiſi. Celui du Roi d'aujour-

d'hui n'en differe en rien, puiſqu'il a été fait ſur le même modéle. J'ai fait ſervir la même envelope, avec ſon adreſſe : enfin tout a été arrangé de maniere à tromper les yeux les plus fins. Ce nouveau paquet a été remis à la même place où j'avois pris l'autre. Le lendemain nous fûmes attaqués par le Pirate, & tu ſçais tout ce qui s'eſt paſſé depuis.

HORATIO.

Ainſi, Guildenſtern, & Roſencrantz, payeront pour vous en arrivant en Angleterre.

HAMLET.

Je n'en reſſens aucun regret ; ils avoient travaillé à ma perte, il eſt juſte qu'ils ſoient les victimes de leur trahiſon.

HORATIO.

Barbare Claudius ! Quel Roi, grand Dieu !

HAMLET.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſoit mon ennemi, après avoir tué mon pere, deshonoré ma mere, & s'être emparé d'un Trône qui m'appartient ? Mais il eſt tems que ma vengeance égale ſes

forfaits. Je me rendrois coupable envers le Ciel de nouveaux crimes que ce monſtre pourroit commettre.

HORATIO.

Mais, Seigneur, il ne tardera pas à être inſtruit de ce qui ſe ſera paſſé en Angleterre?

HAMLET.

Je ſçai que le tems me preſſe; mais il eſt à moi: & un homme eſt eſt bientôt mort... Ce qui me fâche, mon cher Horatio, c'eſt de m'être oublié envers Laërtes: j'ai d'autant plus de tort, que nous ſommes tous deux égaux en infortunes. Mais je veux réparer mon injuſtice, & s'il eſt poſſible, regagner ſon amitié...

HORATIO.

Quelqu'un vient: taiſons-nous...

SCENE V.

HAMLET, HORATIO, OSRICK.

OSrick dit au Prince, que le Roi vient de faire une gageure conſidérable... Hamlet lui coupe la parole, & lui débite des extravagances, qui le déconcertent... Oſrick veut ſe

remettre. Il fait l'éloge du mérite, & des grandes qualités de Laërtes. Hamlet l'interrompt encore... Enfin Osrick parvient à faire entendre, que le Roi a gagé avec Laërtes six chevaux Barbes, contre six épées de France; & qu'il s'agit dans la gageure, de la part de Laërtes, de porter neuf bottes de douze, au Prince, dans le combat d'escrime au fleuret, si tant est que le Prince veuille lui faire l'honneur d'accepter le défi.

Hamlet dit qu'il l'accepte, & qu'on peut l'annoncer au Roi. Il ajoute, qu'on peut, dès ce moment, apporter les fleurets; & qu'il est prêt à faire son possible pour que le Roi gagne.

SCENE VI.

HAMLET, HORATIO, UN OFFICIER.

CEt Officier vient avertir Hamlet, que le Roi, la Reine, & toute la Cour vont arriver, pour être spectateurs de son combat avec Laërtes.



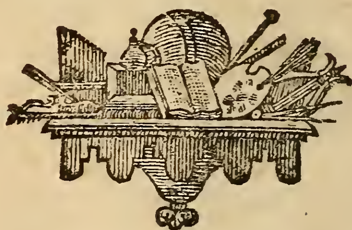
SCENE VII.

HAMLET, HORATIO.

HOratio craint que le Prince ne ſoit vaincu par Laërtes, dont il a entendu vanter l'adreſſe. . . .

» Non, je ne le crois pas, répond Hamlet: » je me ſuis long-tems exercé pendant ſon » abſence; & j'eſpere de vaincre... Mais tu ne » croirois pas, mon cher Horatio, tout ce » que mon cœur ſouffre, depuis un moment?

Horatio lui dit que s'il a quelque mauvais preſſentiment, il ne doit pas combattre; & qu'il faut remettre la déciſion de la gageure, à un autre jour. Hamlet répond qu'il ſe mocque des bons, ou des mauvais augures; & qu'il faut toujours être prêt à tout, parce que la crainte ne guérit de rien.



SCENE VIII.

LE ROI, LA REINE, HAMLET, HORATIO.

Les Seigneurs de la Cour. Osrick, & autres Officiers, portant des fleurets & des gantelets. On voit une table, sur laquelle il y a plusieurs flacons de vin.

LE ROI.

VEnez, Hamlet, recevez ma main, & donnez-moi la vôtre !

HAMLET.

Pardonnez-moi, Seigneur; je sçai que je vous ai offensé : mais, en vrai Gentilhomme, faites-moi grace. L'assemblée sçait, ainsi que vous, que j'ai le malheur d'être affligé d'une triste maladie ! Je déclare donc, que si j'ai pû blesser l'honneur, ou la dignité de Votre Majesté, ce n'est pas à moi, c'est à mon incommodité qu'il faut s'en

prendre ... Quant à vous, Laërtes, ce n'eſt pas Hamlet, qui vous a fait tort, puiſqu'Hamlet n'étoit plus lui-même. Hamlet, dans ſon bon ſens, déſavoue tout ce qu'Hamlet a fait dans ſes tranſports involontaires : il en gémit autant que vous. Croyez-moi donc auſſi innocent du mal que j'ai pû faire, qu'un enfant, qui (en jettant une flêche au hazard) auroit bleſſé ſon frere.

LAERTES.

Seigneur, cette déclaration appaiſe en moi la voix de la nature, qui m'excitoit le plus à la vangeance. Mais celle de l'honneur m'interdit toute eſpece de réconciliation juſqu'à ce que des Juges plus éclairés que moi m'aſſurent que mon nom n'en ſera point flétri. En attendant cette déciſion, je ne reçois pas moins avec reconnoiſſance les témoignages de l'amitié dont vous m'honorez.

HAMLET.

J'en ſuis charmé, Laërtes ; & c'eſt avec une confiance digne de la ſincerité de mes ſentimens que je vais vous

difputer le prix du combat.... Qu'on nous donne des fleurets.

LAERTES.

Allons, qu'on m'en donne un.

HAMLET.

Je vais vous fervir de luftre, Laërtes; & votre adreffe va autant briller aux dépens de mon ignorance, que l'étoile à la faveur des ténébres.

LAERTES.

Seigneur, vous me raillez?

HAMLET.

Non, je vous jure.

LE ROI.

Jeune Ofrick, préfentez-leur des fleurets... Hamlet, vous fçavez quelle eft la gageure?...

HAMLET.

Oui, Seigneur. Vous pariez pour le plus foible.

LE ROI.

Je n'en crois rien. Je connois le jeu de l'un & l'autre. Mais comme celui de Laërtes peut s'être perfectionné, je crois avoir rendu les chofes égales dans mon pari.

LAERTES.

Ce fleuret eft trop lourd: voyons-en un autre.

HAMLET.

Celui-ci me convient aſſez. . Il me paroît qu'ils ſont tous de même longueur...

LE ROI.

Que le vin ſoit prêt, ſur cette table... Si Hamlet porte la premiere, ou la ſeconde botte; ou, ſi ayant reçu les deux premieres, il porte la troiſiéme, je veux que tous les canons de la forteresſe faſſent feu. Le Roi boira alors à la ſanté d'Hamlet, & jettera dans la coupe une perle plus précieuſe que toutes celles qui ont orné la couronne de Danemarc depuis quatre regnes... Qu'on m'apporte la coupe, que la tymbale ſe faſſe entendre, que la trompette y répondre, que le canon annonce au Ciel, & le Ciel à la terre, que le Roi boit à la ſanté d'Hamlet!... Allons, que l'on commence, & que les Juges du combat ſoient attentifs.

HAMLET.

Allons, Laërtes!

LAERTES.

Allons, Seigneur... *

* Ils combattent.

HAMLET.

Et d'une...

LAERTES.

Non...

HAMLET

Qu'on le juge.

OSRICK.

Le coup eſt bon.

LAERTES.

Eh bien... recommençons...

LE ROI.

Arrêtez ?... Qu'on me donne à boire... Hamlet, cette perle eſt à vous ; & je bois à votre ſanté... * Donnez-lui la coupe.

HAMLET.

Je veux voir le ſort de la ſeconde botte, avant que de boire... Allons..., vous êtes frappé ? n'eſt-il pas vrai ?

LAERTES.

Oui, vous m'avez touché, Seigneur.

LE ROI, *à la Reine.*

Notre fils ſera vainqueur.

LA REINE.

Il eſt robuſte, & alerte... Tiens

* La trompette ſonne, le canon, ſe fait entendre.

mon cher Hamlet, prens mon mouchoir : essuie ton front... La Reine va boire à tes succès, mon fils !

HAMLET.

Mille graces, Madame !...

LE ROI.

Ne buvez pas, Madame.

LA REINE.

Ah, Seigneur, je boirai, je vous en prie ! *

LE ROI *à part.*

Ciel ! c'est la coupe empoisonnée !... Il est trop tard . . . .

HAMLET.

Je vais boire dans le moment.

LA REINE.

Viens, que j'essuye ton visage, mon fils !

LAERTES.

A présent, je vais vous frapper.

HAMLET.

Je n'en crois rien.

LAERTES *à part.*

C'est à regret ; & je crois sentir des remords !...

HAMLET.

Allons, Laërtes, à la troisiéme . . .

* Elle boit.

Vous

vous avez badiné, jusqu'à présent. De grace employez toutes vos forces, & ne me regardez plus comme un enfant!

LAERTES.

Puisque vous le pensez ainsi, voyons...

OSRICK.

Rien, de part ni d'autre.

LAERTES.

A celle-ci... La sentez-vous?...*

LE ROI.

Que vois-je?... Vîte, qu'on les sépare, je crois qu'ils sont furieux?...

HAMLET.

Non, non... En veux-tu encore, Laërtes?

OSRICK.

O Ciel, prenez garde à la Reine!

HORATIO, *à Hamlet.*

Le sang coule des deux côtés?.... Ah, Seigneur, comment vous trouvez-vous?...

OSRICK, *à Laërtes.*

Seigneur, vous trouvez-vous mal?

* Laërtes blesse Hamlet, qui voyant couler son sang, se jette sur son adversaire, change de fleuret avec lui, & le blesse à son tour.

LAERTES.

Je péris par mes propres armes ; & je tombe avec juſtice dans le piége que j'avois tendu pour un autre !

HAMLET.

Qu'eſt-il donc arrivé à la Reine ?

LE ROI.

La vue du ſang, l'a fait évanouir.

LA REINE.

Non, non !... La coupe, la coupe !... Oh, mon cher Hamlet, je ſuis empoiſonnée !...

HAMLET.

O crime ! ô Ciel ! . . . Qu'on ferme toutes les portes . . . . Cherchons les traîtres, ils ſont ici ! . . .

LAERTES.

Ne cherche point, Hamlet ; tu en vois un !... Tu vas mourir dans le moment. Tout l'art humain eſt impuiſſant pour prolonger ta vie d'une heure. Le fatal inſtrument de ta mort, eſt dans ta main : la pointe en eſt empoiſonnée ; & mon iniquité retombe ſur ma tête. Tu me vois auſſi, par terre, pour n'en jamais relever vivant ! . . . . Ta mere meurt empoiſonnée . . . . Je n'en puis

dire davantage ... Le Roi ... le Roi ſeul eſt l'auteur de tout !...

HAMLET.

Cette pointe eſt, dit-il, empoiſonnée ?... Eh bien, poiſon, fais ton office !...*

TOUS LES ACTEURS.

O trahiſon !

LE ROI.

O mes amis, ſecourez-moi ! je ne ſuis que bleſſé ...

HAMLET.

Tiens, monſtre infernal, exécrable Danois ! avale le reſte de ta potion, & ta perle maudite ! ... Va, ſuis ma mere ...

LE ROI.

Je meurs !

LAERTES.

Le Ciel eſt juſte !... Il avoit préparé le poiſon ! ... Nos malheurs, & nos crimes ſont égaux, brave Hamlet ! oublions tout, de part & d'autre ... Je te pardonne ma mort, & celle de mon pere : pardonne-moi la tienne !... Adieu ... **

* Il perce le Roi.
** Il meurt.

HAMLET.

Puisse le Ciel te regarder de même œil que moi ! nous mourons tous deux; que ton sort soit le mien !... Adieu, cher Horatio ! Adieu, malheureuse Reine !... Et vous, qui m'écoutez, vous qu'une catastrophe si terrible rend pâles & muets ! de quel surcroit d'horreur ne seriez-vous point saisis, si les avant-coureurs de la mort qui me glacent le sang, me permettoient de vous dévoiler les causes... Mais la force me manque.... Horatio, je meurs !... Vis du moins, toi, pour me justifier !

HORATIO.

Ciel, me connoissez-vous?

Je suis Danois, Seigneur; mais voyez dans mon sein,
L'ame & les sentimens d'un antique Romain!

Je vais vous le prouver... *

HAMLET.

Arrête ! obéis-moi, si tu fus mon ami !... Donne-moi cette coupe... Obéis-moi te, dis-je?... ** Ah, cher

* Il prend la coupe, où il reste du poison.
** Hamlet prend la coupe, & la jette à terre.

Horatio, quel nom sinistre vais-je laisser après moi ! je perds tout, en mourant, jusqu'à mon innocence !... Si jamais je te fus cher, fais un effort en faveur de ton ami ! vis, mon cher Horatio ! vis pour moi ! vis pour justifier le malheureux Hamlet !... Si tu m'aimes, te dis-je, tu me dois ce dernier sacrifice !... * Mais quel bruit de guerre réveille, & arrête encor mon âme ?...

* On entend des fanfarres, & du canon.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. OSRICK.

OSRICK.

LE jeune Fortinbras arrive vainqueur des Polonois ; & cette salve est ordonnée, de sa part, pour les Ambassadeurs d'Angleterre.

HAMLET.

J'expire, Horatio ! le poison me suffoque, & ne me laisse pas la consolation d'apprendre ce qui s'est passé en Angleterre !... Mais je crois pouvoir prédire

que Fortinbras ſera élû Roi de Danemarc ... Dis-lui, du moins, qu'Hamlet, en expirant, lui donnoit ſon ſuffrage. Adieu !...

HORATIO.

Sa belle ame s'envole ... Adieu, noble Prince ! que les concerts céleſtes, te rendent le repos !... Pourquoi donc ici des tambours ?...

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. FORTINBRAS. *Les Ambaſſadeurs d'Angleterre. Pluſieurs Seigneurs. Tambours, & Trompettes.*

FORTINBRAS.

OU donc eſt ce ſpectacle effrayant ?...

HORATIO.

Que cherchez-vous, Seigneur ? ſi vous voulez frémir, n'allez pas plus loin.

FORTINB. *jettant l'œil ſur les morts.*

Quel ravage, grand Dieu! quelle

horrible boucherie ! . . . O mort barbare, quelle fête pour toi ! . . . Que d'illuſtres victimes étonnent mes regards, & me glacent le cœur !...

LES AMBASSADEURS.

Le tableau eſt épouvantable !... Hélas nous ſommes arrivés trop tard! nous venions apprendre au Roi, que ſes ordres ont été ponctuellement exécutés, & que Roſencrantz, & Guildenſtern ne ſont plus.

HORATIO, *à Fortinbras.*

Seigneur, le déſaſtre, & la confuſion régnent maintenant en ces lieux ! Cependant l'humanité exige que l'Univers ſoit inſtruit des cauſes d'un ſi tragique événement : l'innocent, à ſes yeux, ne doit point être confondu avec le coupable... Ordonnez donc, Seigneur, qu'on éleve un théâtre où tous ces corps ſoient placés, à la vue du Public ; & permettez que je dévoile, à tous ceux qui l'ignorent, le principe & la fin de cette affreuſe Scene ?

FORTINBRAS.

Nous brûlons tous d'en être inſtruits . . . . Que toute la Nobleſſe du Royaume y ſoit invitée ; & qu'on ne

perde pas un moment... Je puis dire pour moi, que c'eſt avec douleur; que je me vois dans le cas d'hériter de cette Coûronne, ſur laquelle j'ai des droits très-anciens!

HORATIO.

C'eſt auſſi ſur quoi j'ai à parler à l'aſſemblée, Seigneur, comme dépoſitaire de la derniere volonté du Prince Hamlet. Mais ne perdons point de tems, de crainte que le réfroidiſſement du Peuple ne donne lieu à d'autres cabales.

FORTINBRAS.

Que quatre des mes plus braves Capitaines portent le noble Hamlet ſur le Théâtre; & plût à Dieu qu'il eût pû y exercer les fonctions Royales! que tous les honneurs Militaires lui ſoient rendus ſur ſon paſſage; c'eſt le moins qu'on doive à ce héros!... Allons, prenez ce corps... Un ſi grand ſpectacle eſt digne du grand jour: tout le Peuple doit en être témoin... Marchons... Donnez l'ordre aux Soldats pour les ſalves.

Ils ſortent tous en ordre, & forment une eſpéce de Convoi funébre militaire.

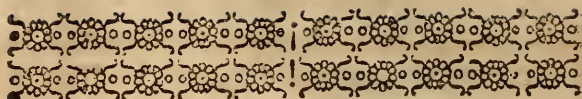
FIN.

MACBETH,

TRAGEDIE,

DE

SHAKESPEARE.



PERSONNAGES.

DUNCAN, Roi d'Ecosse.

MALCOLME. } Fils du Roi.
DONALBAIN. }

MACBETH. } Généraux de l'armée du Roi.
BANQUO. }

LENOX. }
MACDUF. }
ROSSE. } Seigneurs Ecoſſois.
MENTETH. }
ANGUS. }
CATHNESS. }

FLEANCE, Fils de Banquo.
SEYWARD, Général de l'armée Angloiſe.
LE JEUNE SEYWARD, ſon Fils.
SEYTON, Officier de Macbeth.
LE FILS DE MACDUF.
UN MEDECIN.
LADY MACBETH.
LADY MACDUF.
SUIVANTES.
HECATE.
TROIS SORCIERES.
Courtisans, Officiers, Soldats, &c.
L'OMBRE DE BANQUO, & autres phantômes.

La Scene eſt en Ecoſſe, la réſerve de la fin du quatriéme Acte, où elle eſt en Agleterre.

Ce ſujet eſt tiré *d'Hector Boëtius*, & autres anciens Chroniqueurs Ecoſſois.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une vaste Plaine, couverte de bruyeres. Le Tonnerre gronde, & trois Sorcieres paroissent, à la lueur des éclairs.



Vand nous reverrons-nous encore en ces lieux, dit l'une? *sera-ce en tems de pluye, de tonnerre ou d'éclairs? Non*, répond une autre: *ce sera quand le tumulte sera appaisé; quand la bataille sera perdue, ou gagnée. Eh bien*, dit la troisiéme, *la chose sera décidee avant le coucher du Soleil. Je vais à la rencontre de Macbeth; nous nous retrouverons ici.*

Les deux autres répondent au cri d'un hibou, qui les appelle. Elles s'élevent toutes trois, & disparoissent.

SCENE II.

Le Théâtre représente un Palais, où l'on voit le Roi Duncan, Malcolme, Donalbain, & Lenox. Un Officier arrive, tout ensanglanté.

LE ROI.

Quel est ce Capitaine ? L'état où je le vois, m'annonce qu'il peut nous dire des nouvelles de la révolte.

MALCOLME.

C'est le brave Guerrier qui a exposé sa vie, pour me garantir de la captivité !... Bon jour, cher ami ! apprens au Roi en quel état tu as laissé les séditieux.

L'OFFICIER.

Le victoire a balancé aussi long-tems entre les deux partis, qu'entre deux habiles nageurs qui s'étant pris au corps cherchent à se noyer l'un l'autre. L'impitoyable Macdonel (à qui il ne manquoit plus que d'être traître à

ſon Roi pour raſſembler en lui tous les vices) avoit reçu du ſecours des Iſles Occidentales de Kernes, & de Gallow-Glaſſes ; & l'aveugle fortune ſembloit s'être attachée à ſes étendarts. Mais ſon bonheur n'a pas duré longtems. Le grand Macbeth (il a bien mérité ce titre) le grand Macbeth, dis-je, ſuperieur à la fortune, n'employa rien pour arrêter ſon cours, qu'un cimeterre fumant du ſang des Rebelles. Guidé par la valeur, tout tremble à ſon aſpect ! Il perce les Eſcadrons les plus épais ; il pénetre juſqu'au centre : rien ne l'arrête que la préſence de l'ennemi qu'il cherche. Il l'attaque, il le tue ; & la tête du perfide, miſe au bout d'une lance, annonce à tous les yeux la gloire du vainqueur, & la chûte du vaincu.

LE ROI.

O brave & vaillant couſin !

L'OFFICIER.

Mais de même que la tempête & les orages s'élevent du côté que le Soleil éclaire, de même une nouvelle ſource d'inquiétudes a percé tout à coup dans l'endroit d'où nous l'attendions le moins ! Le croiras-tu, Roi d'Ecoſſe ? A

peine la valeur avoit fait triompher la justice; à peine les Rebelles Insulaires étoient-ils en fuite, que nous nous vîmes attaqués par les Norvégiens, dont l'armée étoit formidable : il a fallu recommencer un nouveau combat.

LE ROI.

Ciel! Macbeth & Banquo ne furent-ils pas épouvantés?

L'OFFICIER.

Pas plus que l'aigle à la vûe du Passereau. Leur courage & leurs coups en ont acquis de nouvelles forces; & le sang ennemi a bientôt inondé le champ de bataille. Si l'idée de vos Généraux est de s'y baigner, ils le peuvent... Mais je m'affoiblis!... Mes playes demandent du secours.

LE ROI.

Tes blessures t'honorent autant que tes discours; & tout respire en toi la gloire! ... Allez * avec lui : qu'on en ait soin.

ROSSE & ANGUS paroissent.

Rosse dit au Roi qu'il arrive de Fife, où Norvvay, Général du Roi de Norvége, se

* Aux Gardes.

condé par le *Thane* * de Cawdor a livré bataille à Macbeth, qui a remporté une victoire si complette, qu'on n'a permis aux vaincus d'enterrer leurs morts qu'en payant dix mille écus aux vainqueurs. Enfin Suenon, Roi de Norvége, demande la paix.

Duncan comblé de joie, dit que le *Thane* de Cawdor n'abusera plus de la confiance de son Roi. Il ordonne son supplice, & il transporte sa dignité à Macbeth.

* *Thane*, est un vieux mot saxon, qui signifie Gouverneur pour le Roi, d'un certain pays ou territoire. Les Pairs d'Ecosse ont été appellés ainsi jusqu'à ce que le Roi Malcolme, fils de Duncan, créa les Comtes.

SCENE III.

Le Théâtre représente la même Plaine qu'on a vûe à l'ouverture de la Piece.

LE tonnerre gronde; & les trois Sorcieres arrivent. Elles se rendent compte des malefices qu'elles ont faits depuis leur séparation. Leur conversation est interrompue par le bruit du tambour qui se fait entendre... Elles se prennent toutes trois par les mains qu'elles entrelacent les unes dans les autres, en chantant une musique infernale que l'orchestre accompagne, jusqu'à ce que le charme soit accompli.

SCENE IV.

MACBETH & BANQUO, *paroissent suivis par des Officiers & des Soldats.*

MACBETH.

JAmais journée ne fut plus terrible, & plus belle que celle-ci.

BANQUO.

Combien, dit on, qu'il y a d'ici à Foris ? ... Mais que vois-je ? Quelles sont ces créatures, dont l'aspect étrange & sauvage étonne mes regards ? ... Sans avoir rien d'humain, elles sont sur la terre ! Qu'est ce donc ? ... Vivez-vous ? peut-on vous interroger ? .. Vous paroissez m'entendre ? Pourquoi ce doigt coupé sur vos levres livides ? ... On pourroit vous croire femmes, si vous ne portiez point de barbe ?

MACBETH.

Parlez si vous pouvez : qui êtes-vous ?

I. SORCIERE.

Vive Macbeth, Thane de Glamis.

II. SORCIERE.

Vive Macbeth, Thane de Cawdor.

III. SORCIERE.

Vive Macbeth; il ſera Roi.

BANQUO, *à Macbeth.*

Seigneur, je vous vois interdit. Des prédictions ſi favorables ont-elles dequoi vous épouvanter? ... Je vous conjure, * au nom de la vérité même! Parlez! ... N'êtes-vous que des corps fantaſtiques, ou êtes-vous en effet ce que vous paroiſſez être? Vous annoncez de ſi grandes choſes à mon illuſtre ami; vos prédictions ſont ſi flatteuſes, qu'il en paroît tranſporté: Pourquoi ne me dites-vous rien? Si vos yeux percent l'obſcurité des tems, vous pouvez me parler: je ne crains pas plus votre haine, que je n'ambitionne votre amitié.

LES III SORCIERES.

Vive Banquo!

I. SORCIERE.

Moins grand que Macbeth, & cependant plus grand!

* Aux Sorcieres.

II. SORCIERE.

Moins heureux, & plus fortuné !

III. SORCIERE.

Il fera des Rois, sans jamais l'être !... Vive Macbeth, & Banquo !

MACBETH.

Arrêtez un instant, Oracles imparfaits ! expliquez-vous plus clairement... Je sçais, que par la mort de mon pere Sinel, je suis Thane de Glamis ? Mais celui de Cawdor est vivant, je connois sa puissance ... Quant à la Couronne que vous me promettez, j'y vois encore moins d'apparence qu'à l'heritage de Cawdor... Dites-moi donc, qui vous inspire de pareilles prédictions ? Et pourquoi vous nous arrêtez dans cette plaine aride, avec des prophéties aussi chimeriques ? ... Parlez, je vous l'ordonne ... *

BANQUO.

Ciel ! Que sont-elles devenues ?

MACBETH.

Elles se sont perdues dans l'air, comme notre haleine se perd dans le vent... Plût au Ciel qu'elles fussent encore ici !

* Les Sorcieres disparoissent.

BANQUO.

Mais, cette viſion a-t-elle quelque réalité ? & jouiſſons-nous bien de notre raiſon ?

MACBETH.

Vos enfans ſeront Rois ! ...

BANQUO.

Seigneur, vous le ſerez.

MACBETH.

Et Thane de Cawdor, n'eſt-il pas vrai ?

BANQUO.

Je l'ai entendu de même... Mais, qui eſt là ?

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. ROSSE, & ANGUS.

Ils viennent, de la part du Roi complimenter Macbeth ſur la victoire qu'il a remportée, & lui annoncer que ce Monarque vient de le créer *Thane* de Cawdor.

Macberh, & Banquo, ſont d'autant plus frapés de cet évenement, quils ſçavent que le *Thane* de Cawdor eſt vivant. Mais on leur apprend qu'il étoit ſécretement ligué avec

les Rébelles, & qu'on travaille à lui faire son procès...

Macbeth, dit à part, me voilà *Thane* de Glamis, & de Cawdor! le plus important reste à faire!.. Il s'adresse ensuite, en particulier à Banquo. N'esperez-vous pas, lui dit-il, que vos enfans seront Rois?

Banquo est saisi d'étonnement. Mais il craint que l'enfer, sous une apparence de vérité, ne cherche à les entraîner dans le crime!... Il se retire dans le fond du Théâtre pour parler à Rosse, & à Angus. Pendant ce tems Macbeth fait ce monologue...

— Le deux prophéties que je vois accomplies, ne semblent-elles pas me garantir l'heureux évenement de la troisiéme?... Mais, les encouragemens surnaturels que j'ai reçus sont-ils bons, ou mauvais! ... S'ils sont mauvais, pourquoi le succès des deux premieres prédictions a-t-il disposé mon ame à désirer l'accomplissement de la troisiéme? ... S'ils sont bons, pourquoi me laissai-je entraîner, pourquoi suis-je prêt à succomber à une tentation dont l'image épouvantable fait dresser mes cheveux, & palpiter mon cœur? Ce qui me fait trembler, ne consiste pourtant que dans mon imagination; & ce meurtre, qui n'est encore commis qu'en

idée ébranle tellement mon ame, que je la ſens glacée d'effroi!... Je ne ſuis pourtant pas encore coupable!...

BANQUO, *à Angus & Roſſe...*

Voyez l'agitation de mon collegue!

MACBETH, *à part.*

Ciel! ſi je dois regner, j'attendrai la Couronne, mais ſans la rechercher...

Banquo avertit Macbeth qu'on n'attend qu'après lui.

Macbeth les prie de lui pardonner ſa diſtraction. Ils ſe diſpoſent à aller trouver le Roi.

Macbeth prie Banquo, en ſortant, de réfléchir ſur la viſion qu'ils ont eue, juſqu'à ce qu'ils puiſſent en conferer enſemble plus particulierement.

SCENE VI.

Le Théâtre repréſente un Palais. Le Roi paroît avec Malcolme, Donalbain, Lenox, & autres Officiers.

LE Roi demande ſi le Thane de Cawdor eſt exécuté. Malcolme dit avoir vû un homme qui a été témoin de ſon ſupplice; & que le Thane eſt mort en Heros répentant, après avoir confeſſé ſon crime.

Rien n'eſt plus incertain (répond le Roi)

que l'art de connoître les hommes. Celui-là avoit acquis toute ma confiance !

MACBETH, BANQUO, *entrent avec Rosse, & Angus.*

Brave, & digne Macbeth ! (dit le Roi) je commençois à m'accuser d'ingratitude. Vous marchez si rapidement dans la carriére de la gloire, que le vent même de la récompense ne peut vous atteindre !.. Si vous méritiez moins, ma reconnoissance pourroit être proportionnée à ce que je vous dois : mais vous me forcez à reconnoître, que mes obligations sont au dessus de mon pouvoir.

Macbeth répond, qu'il est trop heureux d'avoir prouvé son zéle & sa fidélité. Le plaisir d'avoir fait son devoir, est la plus chere récompense d'un sujet vertueux.... Le Roi se charge du soin d'augmenter sa fortune. Il en dit autant à Banquo ; & il les comble tous deux de caresses ... » Ma joie est si grande, » ajoute-t-il, que je cherche à la tempérer, » par quelque chose qui puisse m'inspirer une » idée de tristesse ! Tout ce qui a trait à la » mort a droit d'opérer cet effet. Ainsi écou- » tez moi ; mes fils, & vous nobles Pairs de » ce Royaume ! Je nomme mon fils aîné » Malcolme, pour mon successeur, & je le » crée dès-à-présent Prince de Cumberland... » Ceux qui ont mérité nos bienfaits seront » aussi récompensés par des titres, & des » dignités proportionnées à leurs services...

» Partons, pour Inverneſſ: * Je brûle de me » lier davantage à vous !...

Macbeth remercie le Roi, en lui diſant qu'il va partir, pour prévenir ſa femme de l'honneur que le Roi veut bien lui faire. Il s'arrête en ſortant, & dit à part. » Un Prince de » Cumberland !.. Cet obſtable fera ma chûte, » ſi jè balance à le franchir.

Il détruit mon eſpoir... Aſtres cachez vos feux !
Gardez-vous d'éclairer mes projets ténébreux !
Il ſuffit de ma main pour ſervir mon courage,
Duſſent mes yeux frémir, en voyant mon ouvrage !

* Château de Macbeth.

SCENE VIII.

La Scene eſt dans un appartement du Chateau d'Iverneſſ. LADY MACBETH, *paroît ſeule, liſant une lettre.*

» *JE les ai rencontrées le jour même de la bataille, & j'ai des preuves certaines qu'il y » a en elles quelque choſe de plus qu'humain.*

» *Lorſque j'ai inſiſté, pour en ſçavoir da-*
» *vantage, je les ai vû diſparoître comme une*
» *fumée. A peine étois-je revenu de ma ſur-*
» *priſe, lorſque j'appris que le Roi venoit de*
» *me nommer* Thane de Cawdor, *titre qu'el-*
» *les m'avoient donné en les abordant, & en me*
» *promettant la Couronne pour l'avenir. J'ai*
» *crû, chere compagne de ma grandeur futu-*
» *re, devoir te faire part d'un évenement qui*
» *te comblera de joie. Renferme-la dans ton*
» *cœur. Adieu.*

Glamis, & Cawdor ſont à toi !... Le reſte devient probable ... Je crains cependant, que ta probité ne t'empêche de chercher les chemins qui peuvent le plutôt t'y conduire ! Tu as le cœur grand, tu n'es pas ſans ambition ; mais cette ambition n'eſt pas ſoutenue par cette dureté d'ame, contre laquelle tout ſcrupule vient ſe briſer.

Tu voudrois t'élever, ſans faire de victimes ;
Tu voudrois tout gagner, mais ſans fraude, & ſans crimes !
Tu déſires Macbeth ! mais ſi tu veux jouir,
Il faudra que ton bras ſeconde ton déſir.
A quoi ſervent les vœux dans une ame timide ?
La foibleſſe projette, & la force décide !

Hâte-

Hâte-toi, cher époux, viens puiser dans mon sein,
Tout ce qui manque au tien pour un si grand dessein:
Ah, le danger n'est grand qu'autant qu'il nous étonne,
Et l'on doit tout oser, dès qu'on aspire au trône.

Un Messager vient avertir Lady Macbeth que le Roi doit arriver le soir même chez elle; & que son mari va paroître. Elle est transportée de joie; & après avoir donné ordre à ses gens d'avoir soin du Messager, elle continue son Monologue.

Viens Duncan! viens! déja la voix de ce corbeau,
T'annonce ton destin, dans ce fatal château!
O vous, esprits pervers! O vous, dont la vangeance,
De l'ame des mortels a banni l'innocence!
Vous, que le crime implore, & que la vertu fuit,
Ecoutez-moi, sortez de l'éternelle nuit!
De mon sexe timide ôtez-moi la foiblesse;
Ajoutez le courage, à l'ardeur qui me presse;
Epaississez mon sang, endurcissez mon cœur;

Inſenſible aux remords, qu'il en brave l'horreur;

Et que l'éclat du trône occupe ſeul mon ame!

Forte, par vous, montrez ce que peut une femme;

Et pour quelque forfait, s'il vous manque du ſang,*

En me faiſant regner, n'épargnez pas mon flanc!

Et toi, nuit que j'attens, à tes ombres funebres,

Joins ce que les enfers ont d'épaiſſes ténèbres;

Dérobe à l'univers, aux cieux, même à mon bras,

L'horreur d'un attentat, dont je ne frémis pas!

Macbeth paroît. Sa femme vole dans ſes bras, en lui diſant :

C'eſt Glamis! c'eſt Cawdor! c'eſt lui! c'eſt plus encore :

...* Come to my Woman's breaſts,

And Take my milk for gall, you murth'ring miniſters!

Where-ever in your ſightleſſ ſubſtances

You Wait on natur's miſchief!

N. B. *Je ſens qu'il s'en faut bien que j'aie rendu toute la force à cette phraſe. Mais pouvois-je dire plus en François ?*

Ces titres, d'un beau jour, n'annoncent que l'aurore ;
C'eſt un Roi que j'embraſſe ! . . . Ah, cher époux ! mon cœur
Voit déja, dans tes yeux, ta future grandeur !
Conçois tout mon amour, par l'excès de ma joye !

MACBETH.

T'a-t-on dit, que Duncan ? . . .

LADY MACBETH.

Oui, le ſort nous l'envoye ! . . .
Il manquoit ce bonheur, pour combler mes ſouhaits.
Eſpere t-il partir bien-tôt ?

MACBETH.

Demain.

LADY MACBETH.

Jamais.
Sois ferme, cher Macbeth, commande à ton viſage ;
De la pâle terreur écarte le nuage,
Que la joye & l'honneur brillent ſeuls dans tes yeux :
Laiſſe à mon bras le ſoin, de nous ſervir tous deux.

Sois l'innocente fleur qui pare le bocage :
Je ſerai le ſerpent caché ſous ſon feuillage !
Sois ſûr de mon adreſſe, ainſi que de mes coups ;
Oſe, ſois homme enfin, & le trône eſt à nous.

MACBETH.

Madame, un tel projet mérite qu'on y penſe....

LADY MACBETH.

Un grand crime doit-il conſulter la prudence ?
Sa lenteur, trop ſouvent, nous en ôte le fruit !
Calme-toi ſeulement... Mais qu'entens-je ? ce bruit
Semble annoncer le Roi... Va, ſonge à te contraindre,
J'agirai mieux encor que tu ne ſçauras feindre !

SCENE VIII.

Le Théâtre repréſente la Porte du Château.

LE Roi arrive, aux flambeaux, au ſon des hautbois. Il eſt accompagné de ſes

deux fils, avec Banquo, Lenox, Macduff, Rosse, Angus, & autres Courtisans.

Le Roi loue les dehors du Château, & sa situation, &c.

Lady Macbeth arrive. Cette Scene se passe en complimens faits & rendus de la part du Roi & de la Dame. Le Roi impatient de voir Macbeth, pour lequel il témoigne toute son amitié, prie sa femme, dont il prend la main, de le conduire dans le Château.

SCENE IX.

Le Théâtre représente un grand appartement. On entend une symphonie; & plusieurs domestiques, portant des plats, traversent le Théâtre: Ensuite MACBETH *arrive seul.*

SI l'ame, sans remords, pouvoit être inhumaine,
Si le crime après soi ne traînoit point sa peine;
Si j'étois insensible à mon iniquité,
Craindrois-je que le Ciel pût en être irrité?
Mais, si dans la chaleur d'une ardeur insensée,
Mon ame, d'un forfait a conçu la pensée,
Et que mon cœur tremblant s'y soumette à regret;

Ne ſuis-je pas déja puni de mon forfait ! ...
Inſatiable orgueil ! Pere de tous les crimes ?
Je ne vois, ſous tes pas, que d'effrayans abîmes !
Fuis ? ... Ciel, qu'allois-je faire ? Aſſaſſiner mon Roi,
Mon parent, mon ami, dans mon Château !.. chez moi !
Dans un endroit ſacré, qu'illuſtre ſa préſence ?
Où je devrois périr, en prenant ſa défenſe ?
Un Héros vertueux, moins craint que révéré,
Grand ſans faſte, vainqueur, & vainqueur adoré !
Qui, s'il n'eût été Roi, jadis par ma voix même,
Eût été décoré de ce titre ſuprême ? ...
Malheureux ! quel eſpoir a donc pû t'éblouir ?
Qui commet un forfait, eſpere d'en jouir :
Mais toi, qu'eſperois-tu ? quel étoit ton ſalaire ?
De ravir à l'Etat un Roi, bien moins qu'un pere !
De voir un peuple entier à ta perte animé,
Et d'être auſſi haï, que Duncan fut aimé ? ...

Non, quoiqu'ambitieux, Macbeth eſt équitable,
Il gémit de ſon crime: il en eſt moins coupable!
Et bien-tôt... Mais on vient?.. Cachons notre douleur....
C'eſt * ma femme, grand Dieu!..

LADY MACBETH.

Que faites-vous, Seigneur?
Pourquoi rêver ici quand un Roi vous appelle?
Votre abſence, à ſes yeux, rend la fête moins belle.
Venez, la nuit s'écoule.

MACBETH, *à part.*

Il n'y faut plus penſer;
Non, Duncan, tu vivras!...Ceſſez de me preſſer,
Madame; ſi le Ciel me croit digne du Trône,
Ce n'eſt plus que de lui que j'attens la couronne.

LADY MACBETH.

Qu'entends-je? quel obſtacle a détruit ton eſpoir? *

* .... Was the hope drunk
Wherein you dreſt your ſelf? hath it ſlpt ſience?

Rêvois-tu ce matin ? t'éveilles-tu ce soir ?
Pourquoi flatter mon cœur, d'une espérance vaine ?
T'aurois-je moins aimé, sans l'espoir d'être Reine ?
C'est toi qui le fait naître ! & quand je l'ai goûté ;
Quand le trône t'attend ; quand je t'y vois monté ;
Quand tu n'as qu'à vouloir, pour n'en jamais descendre :
Ton foible cœur balance, & n'ose l'entreprendre ? . . .
Macbeth n'est-il donc fait que pour former des vœux ?
S'il avoit mon courage, il pourroit être heureux !

MACBETH.

Peut-on l'être en effet, quand on l'est par un crime ?

LADY MACBETH.

Eteins donc dans mon cœur cette ardeur qui l'anime,
Cette soif de regner, que toi seul excitas ;
Dont tu m'applaudirois, si tu ne tremblois pas !
Mais pourquoi trembles-tu ? quel obstacle t'arrête ?

Qui peut de tes remords exciter la tempête ?
Es-tu moins que tantôt maître du ſort du
Roi ?
La nuit, le lieu, le bras, l'heure, tout eſt
à toi !
Un inſtant te couronne, & cet inſtant te
glace ?
Ah! renonce à la gloire, ou reprens ton audace;
Prouve-moi ta tendreſſe ; ou ce funeſte jour
Te ravit à la fois le Sceptre, & mon amour ?
Je périrai plutôt . . .

MACBETH.

Arrête ; il faut te plaire ! . . .
Mais, Dieux ! ſi le ſuccès alloit être con-
traire ? . . .
Si le Ciel indigné renverſoit nos projets ?...

LADY MACBETH.

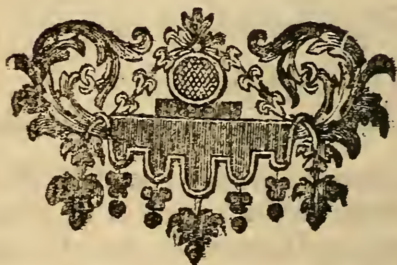
Répons-moi de ton cœur, je répons du ſuccès.

Elle repréſente à ſon mari, combien il eſt aiſé de ſe défaire du Roi, pendant ſon ſommeil. Elle projette d'enyvrer les deux Chambellans, au point de les mettre hors d'état de s'oppoſer à ſes deſſeins ; elle prétend même les en faire croire coupables. Nous ſerons les premiers, dit elle, à faire entendre nos clameurs, & à rejetter ſur eux l'aſſaſſinat de leur maître &c. Macbeth admire le courage & le génie de ſa femme. Il ajoute à ſon projet,

qu'il ſera bon d'enſanglanter les poignards, & les mains des Chambellans... Je me ſens, dit-il, entraîné malgré moi à commettre ce crime que je déteſte! Allons, cédons à mon deſtin; & puiſqu'il faut qu'il périſſe,

Aux yeux les plus perçans, cachons notre noirceur;
Songe, que le viſage eſt le maſque du cœur!

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Salle du Château de Macbeth.

BANQUO *paroît, avec Fleance; on porte un flambeau devant lui.*

BANQUO.

La nuit eſt-elle avancée, mon fils?

FLEANCE.

La Lune s'eſt retirée : je ne ſçai quel heure il eſt.

BANQUO.

Elle ſe couche à minuit.

FLEANCE.

Je crois, qu'il eſt plus tard, Seigneur.

BANQUO.

Prens mon épée .... Le Ciel eſt bien

noir cette nuit! ... Je me ſens accablé de je ne ſçai quel fardeau ; & cependant nulle diſpoſition au ſommeil ... Ciel écarte de moi les idées funeſtes qui troublent le repos des hommes! ... Rends-moi mon épée : * qui eſt là ?

Macbeth paroît, ſuivi d'un domeſtique portant un flambeau.

MACBETH.

Ami ...

BANQUO.

Quoi, Seigneur, encore debout ? Le Roi eſt couché ... vous lui avez fait faire une débauche ce ſoir; & vos Officiers doivent être contens de ſes largeſſes. Vous avez vû, ſans doute, le beau diamant dont il a fait préſent à ſon aimable hôteſſe ? Il eſt charmé de ſon mérite.

MACBETH.

Il daigne ſe contenter de notre zéle. Ce Monarque eût été mieux traité, ſi nous n'avions pas été ſurpris.

BANQUO.

Tout a été au mieux ... J'ai rêvé la nuit derniere à notre avanture. Nos

* A Fléance.

Magiciennes vous ont pourtant dit des vérités !

MACBETH.

Je ne pensois plus à elles. Cependant, quand vous pourrez disposer d'une heure de loisir, je vous la demande, & nous en parlerons.

BANQUO.

Ce sera, quand vous voudrez.

MACBETH.

Si vous entrez dans mon idée, & que vous suiviez mon conseil, il pourra vous faire honneur.

BANQUO.

Dès que je ne risque point à l'altérer, en cherchant à en acquérir davantage, vous me trouverez prêt à tout.

MACBETH.

En attendant, je vous souhaite une bonne nuit.

BANQUO.

Recevez de moi le même souhait.



SCENE II.

MACBETH, *ordonne à ſon Domeſtique, d'avertir ſa Maîtreſſe de ſonner un coup de cloche, dès que la boiſſon du ſoir * ſera prête.*

MACBETH, *ſeul.*

Ciel, que vois-je?... Un poignard! me trompez-vous, mes ſens?
Qui me l'offre, grand Dieu?... N'importe, je le prens ...
Il m'échape!... Quel eſt ce prodige terrible?
Préſent à mes regards, à ma main inſenſible,
Plus aigu, plus brillant, plus riche que le mien,
Mon œil le voit, l'approche, & je ne touche rien!
Fatale viſion! te croirois-je ſolide,
Sans les noires vapeurs d'un cerveau parricide!...
Quoi, je te vois encore! Et quand tu fuis ma main,

* Ancienne cérémonie Ecoſſoiſe, pour régaler ſon hôte. On lui portoit cette boiſſon, au lit.

Du crime cependant tu marques le chemin :
Tu marches devant moi ? Ta pointe dégoutante
Trace à mes yeux ſurpris une route ſanglante !...
Puis-je en croire mes yeux ? Non, ce ſonge trompeur,
Doit ce qu'il a d'affreux au trouble de mon cœur :
Que le prodige étonne, & frappe le vulgaire!...
Image de la mort, ſommeil ! couvre la terre ;
Accable tous les yeux de tes pavots épais,
Ton regne, de tout tems, fut celui des forfaits :
Favoriſe le mien. Et vous, ſombres retraites,
Que ſous mes pas tremblans vos voutes ſoient muettes !
Par mon crime caché, vos murs ſont ennoblis :
Par mon crime connu, vos murs ſont avilis!...
Mais il eſt tems d'agir .... * Cette voix qui m'appelle,
Annonce de Duncan la Sentence mortelle :
C'en eſt fait, il n'eſt plus !...

* La Cloche ſonne.

SCENE III.

LADY MACBETH, *seule.*

J'Ai mis les Officiers du Roi dans un état à ne pas nuire à mes desseins. Mon courage s'accroît par leur foiblesse, & je vais triompher ... Mais silence! Qu'entens-je?...C'est la chouette qui joint son cri funébre au son de la cloche qui vient d'annoncer le trépas de Duncan .... Macbeth est-il entré? ... Oui, je vois la porte entre-ouverte; & grace à mes soins, le profond sommeil des Chambellans se fait entendre d'ici ...

MACBETH paroît dans le fond du Théâtre.

Qui est là? ... Parle...

LADY MACBETH, *à part.*

Je crains qu'ils ne se soient éveillés! ... L'entreprise est manquée: nous sommes perdus! ... Ecoutons? .. Hélas, de la maniere dont j'avois disposé leurs poignards, Macbeth a-t-il pû se trom-

per? Dieu! si les traits de Duncan ne m'avoient pas rappellé ceux de mon Pere, il mouroit de ma main. Ah, cher époux!...

MACBETH.

Le crime est consommé!... N'as-tu rien entendu?

LADY MACBETH.

Je n'ai rien ouï, que les cris des oiseaux nocturnes... Mais n'as-tu point parlé, toi?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

To à l'heure.

MACBETH.

Comme je descendois?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Tais-toi!... qui couche dans cet appartement?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, *regardant ses mains sanglantes.*

Spectacle affreux!...

LADY MACBETH.

Quelle foibleſſe ! ...

Macbeth fait le détail du meurtre à ſa femme. Il eſt déja déchiré par ſes remords, & il ne peut ſoutenir la vûe de ſes mains teintes du ſang de ſon Roi. Lady Macbeth le raſſure... Mais elle s'apperçoit que le trouble de ſon mari lui a fait emporter les poignards des deux Chambellans. Elle lui en fait des reproches ; elle veut qu'il les reporte, & qu'il ſouille leur lit de ſang... Macbeth avoue qu'il eſt trop ſaiſi pour oſer retourner dans ce fatal appartement. » Eh bien, j'irai moi (répond ſa fem- » me.) Les hommes morts, & les hommes » endormis ne ſont pas plus à craindre qu'en » peinture &c.

» Macbeth reſte ſeul. Il entend frapper ; il » en eſt effrayé. Qui ſuis-je maintenant ? » (dit-il) le moindre bruit me fait pâlir !... » Quelles mains, juſte Ciel ! mes yeux ne » peuvent plus tomber ſur elles ſans horreur. » Tout l'Ocean peut-il en effacer les taches ? » Non, je le ſouillerois lui-même ! ...

Lady Macbeth dit, en rentrant : » Tiens, re- » garde mes mains ! regarde ſi je tremble ! ... » Que je rougis de te voir un cœur ſi foi- » ble... ! Mais on frappe à la porte du Château ? » Retirons-nous dans notre appartement. » Un peu d'eau va bientôt effacer les moin- » dres traces de notre attentat... Que pourra- » t-on nous dire alors ? ... Ah ton courage, » mon cher Macbeth, ne t'a pas ſervi juſqu'à » la fin ! ... Mais les coups redoublent !

» prens-vîte ta robbe de chambre, de peur
» qu'on ne nous appelle ; & que nous ne don-
» nions lieu aux ſoupçons. . Ah ceſſe de t'a-
» bandonner ainſi à la noirceur de tes pen-
» ſées ... Plutôt que de connoître mon forfait
» (dit Macbeth) plût au Ciel que je ne me
» connuſſe pas moi-même!

SCENE IV.

LE PORTIER DU CHATEAU *ſeul.*

CEtte Scene eſt une de celles que Shakeſpeare avoit la complaiſance de donner, dans les pieces les plus frappantes, pour égayer le peuple, ou peut-être, pour lui laiſſer le tems de reſpirer. Mais le monologue d'un Portier yvre, & fâché de ce qu'on l'éveille de trop bonne heure, n'auroit rien d'amuſant pour nous.

Macduff & Lenox entrent enfin dans le Château. Ils demandent au Portier, ſi Macbeth eſt levé ? Macbeth paroît. Il dit qu'il n'eſt pas encore jour chez le Roi. Macduff dit, que le Roi lui a ordonné de l'éveiller, & qu'il craint d'avoir dormi trop tard. Macbeth s'offre à conduire Macduf à l'appartement du Roi; il le mene juſqu'à la porte.

Lenox dit à Macbeth, que la nuit a été mauvaiſe. Les cheminées de la maiſon où ils ont couché, ont été abbatues par le vent; on

croyoit entendre retentir les airs de cris lamentables, & d'affreux hurlemens; des sons aussi étranges que funebres glaçoient tous les cœurs; on prétend même, dit-il, que la terre en a été ébranlée!...

Macduf rentre en courant, & pénétré d'horreur. Il n'a pas la force de dire ce qu'il a vû.... Il presse Macbeth & Lenox, d'entrer dans l'appartement du Roi, & de voir le plus horrible crime qui ait jamais été commis .... Il crie au meurtre! à la trahison!... » Que l'on » sonne l'allarme (dit-il) Banquo! Donal- » bain! Malcolme! éveillez-vous? sortez des » bras du frere de la mort, pour voir avec » effroi la mort même!... *

* La Cloche sonne.

SCENE V.

Lady Macbeth arrive épouvantée. Elle demande la cause d'une allarme si terrible? ... » Ah, Madame (répond Macduf) ne » m'interrogez pas? Auriez-vous la force de » m'entendre, si je parlois? ... Non, je me » rendrois sans doute coupable de votre » mort, en répondant à votre demande!

Banquo paroît; & Macduf lui dit que le Roi est assassiné. Lady *Macbeth* feint autant de douleur que de surprise. Banquo est si frappé de cette nouvelle, qu'il ne peut la croire... Macbeth revient avec Lenox, & Rosse.

» Que ne ſuis-je expiré (s'écrie-t-il) une heu-
» re avant cet horrible malheur ! je ſerois
» mort heureux. Il déplore le ſort du Roi, &
» le ſien propre.

Malcolme & Donalbain paroiſſent. Le premier demande ce qui eſt arrivé.

MACBETH.

Le plus grand des malheurs, le plus noir attentat,
Notre perte, la tienne, & celle de l'Etat!

MALCOLME.

Je tremble, explique-toi ?...

MACBETH.

La ſource de ta vie,
Et de notre bonheur, cher Malcolme, eſt tarie!
Ton pere eſt maſſacré!

MALCOLME.

Mon pere? Ciel vangeur!...
Quel eſt le monſtre ? Parle ?...

LENOX.

On l'ignore, Seigneur:
Mais ſi l'on peut juger ſur de frapans indices,
Macbeth, de ce forfait, a puni les complices:
Leurs viſages, leurs mains, & leurs poignards ſanglans,
Dépoſoient à la fois contre les Chambellans!

MACBETH.

De rage & de douleur, hélas, trop enyvrée,
Mon ame, à ſon tranſport ne s'eſt que trop livrée :
Ces tigres méritoient un ſort plus rigoureux!..
Mais le cœur parle ſeul en ces momens affreux :
Et qui peut épargner l'aſſaſſin de ſon maître,
Eſt plus qu'homme, ou plutôt n'eſt pas digne de l'être !

Macbeth continue à ſe juſtifier de la précipitation avec laquelle il s'eſt défait des Chambellans, en faiſant une deſcription de l'état dans lequel il a trouvé le Roi, percé de coups, & nageant dans ſon ſang, &c.

Lady Macbeth feint de s'evanouir à ce récit. On la tranſporte dans ſon appartement.

» Pourquoi nous taiſons-nous ? (dit Malcolme à part à Donalbain) Hélas, notre » abbattement ne peut-il pas nous faire croire » coupables? Eh, que pouvons-nous dire ici, » (répond Donalbain) dans un lieu où notre » vie ne tient à rien ? Fuyons, cher frere, » fuyons! portons ailleurs des larmes que » nous ne pouvons verſer en ſureté dans ce » fatal Château !...

Banquo dit à l'Aſſemblée qu'il eſt tems d'aller s'habiller, * afin de revenir au plutôt dans la même ſalle, pour déliberer ſur ce qu'il

* Ils étoient tous arrivés à demi nuds.

convient de faire dans une conjoncture auſſi triſte qu'importante pour l'Etat .... » La » terreur & le doute nous agitent (dit-il:) » quant à moi, c'eſt Dieu ſeul que j'invo- » que; & je déclare la guerre au traître, quel » qu'il ſoit! » Le reſte de l'Aſſemblée, & Macbeth même en diſent autant.

Malcolme & Donalbain reſtés ſeuls, délibèrent de ſe ſauver, le premier en Angleterre, & le ſecond en Irlande. » Nous ſerons moins » expoſés aux complots des traîtres, en nous » ſéparant, (dit Donalbain,) ici notre perte » eſt certaine, & le voile du zele eſt celui de » la mort! Fuyons donc au plutôt (dit Mal- » colme) abandonnons tout, en attendant » que ce myſtere terrible ſoit éclairci.

SCENE VI.

ROSSE, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

OUi, je ſuis en état de parler de ce qui s'eſt paſſé dans le monde, depuis ſoixante-dix ans. J'ai vû bien des événemens de toute eſpece : mais celui qui vient d'arriver eſt ſi épouvantable, qu'il efface tous les autres!

ROSSE.

Ah, bon-homme! vîtes-vous ja-

mais, comme aujourd'hui, le ciel annoncer ſa colere contre l'Univers? Le ſoleil devroit luire; il devroit être jour; & la nuit ſemble encore s'épaiſſir ſur notre horiſon !...

LE VIEILLARD.

C'eſt un prodige qui n'eſt pas moins étrange, que celui dont nos cœurs frémiſſent ... Hélas, on a vû Mardi dernier, un Faucon abbatu & déchiré par un miſerable hibou!

ROSSE.

Apprenez quelque choſe d'auſſi extraordinaire. Les chevaux du Roi, ceux qu'on eſtimoit le plus, ſont devenus tout à coup féroces & indomptables... On prétend même qu'ils ſe ſont mangés les uns les autres!...

MACDUF *entre.*

ROSSE.

EH bien, cher Macduf, le jour reparoît-il?

MACDUF.

Hélas non, Seigneur!

ROSSE.

Connoît-on enfin l'auteur du crime?

MACDUF.

MACDUF.

Ce ſont ceux que Macbeth a tués.

ROSSE.

Ciel ! Que prétendoient-ils gagner ?

MACDUF.

Ils avoient été ſéduits par les deux fils du Roi : leur fuite, du moins, fait tomber ſur eux des ſoupçons légitimes.

ROSSE.

Funeſte ambition ! la nature impuiſſante ;
Met donc un vain obſtacle à ta ſoif dévorante ? . . .

Mais la couronne en ce cas, pourroit bien regarder Macbeth ? . . .

MACDUF.

Il eſt déja élû. Il vient de partir pour Scone, où il doit être couronné . . .

ROSSE.

N'y venez-vous point ?

MACDUF.

Moi ? Non. Je vais à Fiſe.

ROSSE.

Pour moi, j'y vais.

MACDUF.

Je ſouhaite que tout aille bien. Adieu . . . puiſſions-nous ne pas regretter nos anciens habits !

ROSSE, *au Vieillard.*

Adieu, bon-homme !

LE VIEILLARD.

Hélas, adieu, Seigneur !... que du Ciel ſoit béni, *
Qui déteſtant le mal, aime ſon ennemi !

---

* God's beniſon go With you, and With Thoſe
That Would makegood of bad, and friends of foes !

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais du Roi.

BANQUO, *seul.*

TOus tes vœux sont remplis, Macbeth ! Thane de Glamis, Thane de Cawdor Roi d'Ecosse enfin : on t'a tenu tout ce qu'on t'avoit promis ; que manque-t-il à ta félicité? plaise au Ciel, que lui même ait dirigé tes pas ! .... Cependant, le même Oracle t'interdit tout espoir de voir passer ton Sceptre à ta postérité? c'est de la mienne que le destin promet à l'Ecosse une longue suite de Rois ! c'est de mon sang, qu'ils doivent naître !... Est-ce un crime à moi de le croire? ... Témoin de ce qu'on t'a prédit, & de son accomplis-

ſement, croirai-je qu'on m'a fait des promeſſes frivoles ?... Mais on vient : taiſons-nous !

Le Roi Macbeth arrive au ſon des trompettes, avec ſa femme, Lenox, Roſſe, & pluſieurs Courtiſans.

Il comble Banquo de marques d'amitié, en l'invitant à un grand feſtin qu'il doit donner le ſoir. La Reine renchérit encore ſur les careſſes que ſon mari fait à Banquo, qui les aſſure tous deux de ſa reconnoiſſance. Il promet de ſe rendre au ſouper, au retour d'une premenade qu'il doit faire dans l'après dinée, avec ſon fils. On lui recommande expreſſément de n'y pas manquer.

Macbeth lui apprend que Malcome, & Donalbain répandent de mauvais bruits ſur la mort de leur pere, en Angleterre, & en Irlande ; & qu'il convient de ſtatuer le lendemain dans le Conſeil, ſur le parti qu'il eſt à propos de prendre ... Il congédie toute ſa ſuite juſqu'à l'heure du ſouper, à la réſerve d'un de ſes Officiers qu'il retient ...

SCENE II.

MACBETH, L'OFFICIER.

MAcbeth demande à l'Officier, ſi les gens qu'il a fait avertir ſont arrivés. On lui

répond qu'ils sont à la porte du Palais. Il ordonne qu'on les amene devant lui. . .

MACBETH, *seul.*

Il ne suffit pas de régner : il faut régner avec tranquillité. Je suis trop frappé de ce qu'on a prédit à Banquo. Il porte en lui le germe de ma crainte : il est assez coupable. L'austérité de son caractere, sa sagesse, sa valeur, offrent continuellement à mes yeux le seul mortel dont l'être m'épouvante. Ainsi qu'un autre Antoine à l'aspect de César,

Mon génie étonné, tremble devant le sien ! *

N'a-t-il pas osé quereller les Magiciennes, lorsqu'elles m'ont promis la Couronne ? & pour le consoler, ne lui ont-elles pas prédit qu'il seroit pere d'une longue suite de Rois ?... Qu'ont-elles donc fait en ma faveur ? elles ont mis sur ma tête une Couronne stérile, & dans ma main un Sceptre infructueux dont une postérité étrangere doit hériter... Ah, s'il en est ainsi, c'est donc

. . . . * And vnder him,
My genius is rebuk'd ; . . .

pour illustrer le sang de Banquo que j'ai souillé le mien ? c'est donc pour lui que j'ai osé assassiner mon Roi ? que j'ai perdu mon innocence, & mon repos ?.... Quoi les enfans de Banquo seroient Rois !... Non, sort injurieux : accable-moi plutôt du poids de ta colere ; tu trouveras une ame au dessus de tes coups !

L'Officier rentre, avec deux Assassins.

Macbeth, dit à l'Officier, de veiller à la porte... Il anime le ressentiment de ces deux misérables contre Banquo, en leur persuadant que c'est lui qui a jadis été la cause de leur ruine. Il profite des mouvemens de rage & d'indignation qu'ils laissent échaper, pour leur proposer le meurtre de ce Seigneur, qui est (dit-il) aussi son ennemi. Ils acceptent la proposition avec ardeur ; & Macbeth leur ordonne de se tenir prêts, pour le moment où il les fera avertir. » *Il faut*, ajoute-t-il, *que Fléan-* » *ce, fils de Banquo, périsse avec son pere : sans* » *quoi nous aurions sa vangeance à craindre....* » Allez vous préparer mes amis ; je reviendrai » drai bientôt vous trouver.

O Banquo ! si le Ciel est ton plus doux espoir,
Je cherche à le remplir : tu le verras ce soir.



SCENE III.

LADY MACBETH, UN OFFICIER.

Elle lui demande, s'il eſt vrai que Banquo ſoit en campagne. Il répond que oui, mais qu'il doit revenir le ſoir même. Elle lui ordonne d'avertir le Roi, qu'elle a à lui parler.

LADY MACBETH, *ſeule.*

L'homme parvient en vain à l'objet de ſes vœux :
S'il jouit en tremblant, il ne peut être heureux ;
Et je préférerois le ſort de ma victime,
Au malheur de gémir des ſuites de mon crime ! . . .

MACBETH entre ; ſa femme continue.

Quoi, Seigneur, toujours ſeul, à vous-même livré,
En proye à vos ennuis, de remords entouré ?
Je cherche en vain Macbeth ; à peine ſon viſage,
De ce qu'il fut jadis, me retrace l'image !
Ah, Seigneur, écartez un fatal ſouvenir ;
Inſenſible au paſſé n'attendez l'avenir,

Qu'en goûtant le préſent... dans les maux ſans
remède,
Un foible cœur ſuccombe, un grand cœur ſe
poſſède.

MACBETH.

Les monſtres abbatus, ne ſont pas toujours
morts! *
Les membres diſperſés, réunis à leur corps,
Peuvent rendre au ſerpent une nouvelle vie;
Et qui l'attend le moins éprouve ſa furie!...
Mais plutôt que de craindre un malheur incer-
tain,
Par de nouveaux forfaits enchaînons le deſtin:
Le repos des bons Rois, ſur l'équité ſe fonde;
Et celui des Tyrans, ſur le malheur du monde:
Plus heureux de périr, que de craindre la
mort,
Leur inhumanité doit aſſurer leur ſort...
Si l'horreur de mon crime empoiſonne ma vie,
Le croirois-tu Duncan? c'eſt ton ſort que
j'envie!

---

* We have ſcotch'd the ſnake, not kill'd it.
She'll cloſe, and be her ſelf; wilſt our poor
malice
Remains in danger of her former Tooth! &c.

Couché dans le tombeau tu ne redoutes rien ;
Ton destin t'est connu, quand j'ignore le
mien :
Tes malheurs sont passés, les miens viennent
de naître !
Désormais, à l'abri des embûches d'un traître,
Tu reposes en paix ; tandis que sous mes pieds,
L'enfer s'ouvre sans cesse à mes yeux effrayés !

Lady Macbeth prie le Roi d'écarter ces idées funestes, & de se préparer à recevoir plus gaîment les Seigneurs qu'il a invités à souper. Macbeth promet de se contraindre.

Il exhorte même sa femme à faire beaucoup d'accueil à Banquo ...Il lui fait entendre qu'il médite un grand dessein, & que la nuit ne se passera pas sans qu'il soit exécuté. Elle l'interroge en vain, pour sçavoir de quoi il s'agit. Macbeth lui répond tendrement, qu'il ne veut pas la rendre complice de son projet en lui en faisant part. » Viens, suis-moi (dit-» il) tu m'applaudiras demain ..., qu'il te suffise de sçavoir,

Qu'un grand crime jamais ne demeure impuni,
Si par d'autres forfaits il n'est bien-tôt suivi !



SCENE IV.

Le Théâtre repréſente un Parc, au bout duquel on apperçoit le Palais de Macbeth.

LEs trois Aſſaſſins que Macbeth a gagnés ſe mettent en embuſcade pour attendre Banquo, & Fléance, qui ne tardent guéres à arrriver au flambeau. Banquo eſt attaqué le premier; & ce malheureux pere, en tombant percé de coups, crie à ſon fils de ſe ſauver... Fléance fuit; & les Aſſaſſins ſe retirent pour aller rendre compte à Macbeth de leur expédition.

SCENE V.

Le Théâtre repréſente une Salle préparée, pour un banquet Royal. Macbeth, & ſa femme arrivent, ſuivis de toute la Cour.

MAcbeth ordonne aux Seigneurs, de ſe placer ſuivant leur rang. Quant à lui, il ne veut point de place diſtinguée de celle

des autre convives. Il laiſſe cet honneur à la Reine.

Tandis que les Courtiſans ſe placent, en laiſſant un ſiége au milieu pour Macbeth, il apperçoit un des Aſſaſſins (à la porte de la ſalle) dont le viſage eſt enſanglanté.

Cet homme parle bas au Roi, & lui apprend que Banquo eſt mort, mais que Fléance s'eſt ſauvé. Macbeth n'eſt qu'à demi ſatisfait. Il craint que Fléance ne vange un jour ſon pere. L'Aſſaſſin ſe retire, avec ordre de venir trouver Macbeth le lendemain... La Reine invite ſon mari à prendre place à table... En cet inſtant, l'ombre de Banquo (qui eſt inviſible aux convives) s'éleve du fond du Théâtre, & ſe met dans la place réſervée pour le Roi, qui eſt d'abord étonné de voir la table pleine. Il en fait des reproches aux Courtiſans, qui s'excuſent, en lui montrant le ſiége où eſt aſſis Banquo, & qui leur paroît vacant.... Macbeth en jettant les yeux de ce côté, eſt ſaiſi d'horreur. Il apoſtrophe le Spectre.

Détourne tes regards, phantôme épouvantable!
De ton trépas ſanglant, je ne ſuis point coupable....

Les Seigneurs, croyant le Roi malade, veulent ſe lever. La Reine les en empêche, en leur diſant que Macbeth eſt ſouvent attaqué de cette incommodité qu'il a depuis l'enfance & qui n'a rien de dangereux. Elle-

les prie de n'y point faire attention, de crainte de chagriner le Roi ... Elle s'adresse ensuite à Macbeth, qu'elle tire à part.

LA REINE.

Etes-vous homme?... O Ciel, que faites-vous
Seigneur ?

MACBETH.

Si je le suis ?... Hélas, quel autre sans terreur,
Sur ce Spectre effrayant pourroit porter la vûe ?

LA REINE.

Ah, calmez les transports de votre ame éperdue,
Cher Macbeth ! ces poignards, ces phantômes affreux,
Qu'un fatal souvenir rend présens à vos yeux ;
Ces songes, dont l'image en votre ame est empreinte,
Comme du préjugé, sont enfans de la crainte.
La foiblesse du cœur, les grossit à l'esprit ;
La raison les étouffe, & l'erreur les nourrit ! ...
Pour ce moment, du moins, tâchez de vous contraindre ...

Que craignez-vous, enfin ?...

MACBETH.

Vois, ſi j'ai lieu de craindre !
Regarde, vois Banquo ! vois ſon corps déchiré !
Vois ce Spectre ſanglant, pâle & défiguré !..
Quoi, tu ne frémis point ?... regarde ! il nous menace :
Tiens, le voilà !... * Que vois-je ? il occupoit ma place ;
Ciel ! Il eſt diſparu ? mais quoi, qu'ai-je donc fait,
Pour forcer la nature à vanger mon forfait ?
L'Univers, avant moi, n'eut-il point d'homicide ?...
Victimes des fureurs d'une main parricide,
Vit-on jamais les morts ſortis de leurs tombeaux,
De leur lâche aſſaſſin devenir les bourreaux ?...
Quel prodige !....

LA REINE.

Seigneur, daignez donc prendre place...
Songez, qu'on vous attend...

* L'Ombre diſparoît.

MACBETH.

Hélas, faites-moi grace ! *
Un Roi, comme un autre homme, a des maux à souffrir :
Si vous plaignez les miens, amis, c'est les guérir !
Déja votre présence en affoiblit l'atteinte;
Et la joie en ces lieux doit étouffer la plainte:
Qu'elle y regne toujours !... Mais quoi donc, parmi vous,
Je ne vois point Banquo ? .... Dieux, qu'il m'eût été doux,
De posseder ici .... ** Spectre terrible arrête !
Porte dans le tombeau ton odieuse tête:
Détourne de mes yeux tes regards menaçans !....
Tu ne dois mon effroi, qu'à l'erreur de mes sens ....

La Reine fait son possible pour que les Courtisans ne s'inquiétent point des transports du Roi. Macbeth furieux, continue à parler au phantôme.

Tu peux m'épouvanter, mais tu ne peux m'abattre:

* Aux Courtisans.
** L'Ombre reparoît.

J'ose te regarder ; j'oserois te combattre,
Si la valeur pouvoit décider notre sort...
Quitte, si tu le peux, l'appareil de la mort;
D'un monstre furieux emprunte la figure :
Ou redeviens vivant, pour vanger ton injure ;
Je ne te craindrai point .... Tu te tais ? Fuis! vas-t'en,
La terre te reclame, & le tombeau t'attend !.... *

Les Courtisans effrayés de l'état violent du Roi, quittent la table ... Macbeth revenu à lui-même, veut les retenir. Il essuie des reproches de la part de la Reine. Il en est surpris. Quoi, dit-il,

Ce Phantôme, à vos yeux, n'a donc rien de terrible ?
N'est-ce donc qu'à moi seul qu'il s'est rendu visible ?
Quand tout frémit en moi, vous ne ressentez rien !
Porteriez-vous des cœurs plus fermes que le mien ?

* L'Ombre disparoît.

Les courtiſans aſſurent à Macbeth qu'ils n'ont rien vû ; & la Reine les prie de ſe retirer, pour prévenir les queſtions qu'ils pourroient faire à ſon mari... Le trouble de Macbeth continue après le départ des Seigneurs. Il demande quelle heure il eſt ? Il eſt inquiet de ce que Macduf ne s'eſt pas trouvé à ſon feſtin. Tous les Seigneurs Ecoſſois lui ſont ſuſpects ; & il n'en eſt pas un dans la maiſon duquel il n'ait un domeſtique affidé .... Le réſultat de ſes fureurs, eſt d'aller conſulter les Magiciennes ſur ſa deſtinée. Les moyens les plus criminels ne lui couteront plus rien pour ſe maintenir ſur le thrône : Son déſeſpoir ne connoît plus de bornes . . . . La Reine l'engage enfin à venir prendre quelques heures de repos.

SCENE VI.

La Scene change, & repréſente une Plaine aride. Le Tonnerre gronde ; & l'on voit arriver à la lueur des éclairs, les trois Sorcieres qui précedent Hécate.

HEcate ſe plaint de ce qu'à ſon inſçu, elles ont entraîné Macbeth dans le crime, par leurs prédictions énigmatiques. Elle eſt d'autant plus ſenſible à ce manque de reſpect, que ce n'eſt que par elle que les Sorcieres ont appris à faire le mal. Pour réparer cette

faute, dont elles ſont déja punies par l'ingratitude de Macbeth, Hécate leur ordonne de ſe trouver dès le matin avec tout leur attirail magique à la ſource de l'Acheron, où elle les attendra, pour les aider à inſtruire Macbeth (qui doit s'y rendre) de ſa deſtinée. Elle les quitte, pour aller employer le reſte de la nuit à faire tomber ſur la terre les plus pernicieuſes influences de la Lune, au moyen deſquelles elle ſe promet de faire marcher Macbeth de crime en crime, en le flattant d'un eſpoir d'impunité qui enfin cauſera ſa perte....

Une Muſique extraordinaire ſe fait entendre; & plnſieurs voix appellent Hécate, en chantant. Elle s'envole dans les airs; & les Sorcieres vont ſe préparer pour ſon retour.

SCENE VII.

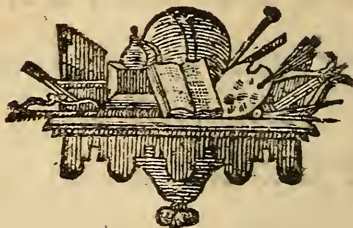
Le Théâtre repréſente un Appartement

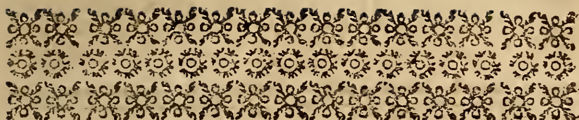
LENOX paroît avec un autre Seigneur.

LEnox rappelle à ſon ami toutes les circonſtances qui peuvent faire croire Macbeth coupable de la mort de Duncan, & de Banquo. Il gémit de leur deſtinée; il plaint le malheur des fils du Roi défunt, & de Fleançe. Cependant il eſt dangereux (dit-il)

de laiſſer éclater ſes ſoupçons, de crainte d'irriter le Tyran qui vient de diſgracier Macduf, uniquement parce que ce Seigneur ne s'étoit pas trouvé au banquet Royal... L'ami de Lenox, lui apprend que Malcolme & Donalbain ſe ſont retirés en Angleterre, ſous la protection du Roi Edouard, où ils ſont en ſûreté; & que Macduf eſt allé les joindre pour engager ce Monarque à donner des troupes aux deux Princes, avec leſquelles ils puiſſent affranchir l'Ecoſſe de la tyrannie de l'Uſurpateur... Ils déplorent tous deux le funeſte état de leur patrie, en priant le Ciel de favoriſer l'entrepriſe de Macduf, contre lequel Macbeth eſt furieux.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Caverne obscure, au milieu de laquelle on voit une chaudiere bouillante. Les trois Sorcieres entrent au bruit du Tonnerre.

Elles tournent mystérieusement autour de la chaudiere, dans laquelle elles jettent, l'une après l'autre, toutes les drogues & les ingrédiens nécessaires pour la composition de leur *charme*. L'appareil de cette cérémonie magique est rendu encore plus terrible par une musique assortie au sujet, & dont les sons lugubres, sont entremêlés périodiquement par des coups de tonnerre.

Hécate arrive suivie de trois autres Sorcieres. Elle applaudit à l'ouvrage des trois premieres. Toutes se rangent, en rond, autour de la chaudiere. Elles achevent, par leurs incantations, & par leurs danses, de donner le dernier degré de perfection au *charme*. Alors,

une des Sorcieres s'écrie tout à coup, *que quelque profane est à la porte ....*

SCENE II.

MACBETH, *entre.*

Il conjure les Sorcieres (dans les termes de l'Art) de répondre aux demandes qu'il a à leur faire. Les Sorcieres y consentent. Elles lui donnent même l'option d'apprendre son sort par leur bouche, ou par celle de leurs maîtres. Macbeth leur dit de les appeller. Elles obéissent. Après une courte conjuration, la caverne acheve de s'obscurcir, & ce n'est qu'à la lueur des éclairs qu'on apperçoit une tête armée d'un casque, qui s'éleve du fond du Théâtre .. Macbeth l'interroge. Mais les Sorcieres le font taire, en lui disant que le Phantôme a déja pénetré sa pensée... Il appelle trois fois Macbeth, d'une voix tonnante; & après lui avoir dit, *de se garder de Macduf, Thane de Fife*, il disparoît.

Le Roi veut en sçavoir davantage. On voit paroitre un enfant ensanglanté. Il appelle Macbeth, comme a fait l'autre. » *Sois sanguinaire* (dit-il) *&* *barbare à ton gré: méprise tout pouvoir humain. Nul mortel, né de femme, ne peut nuire à Macbeth!* *

Le Tyran charmé de cet oracle, s'écrie d'a-

* L'enfant disparoît.

bord que Macduf peut vivre, & qu'il ne le craint plus... » Cependant (ajoute-t-il) celui » qui peut avoir une double garantie de sa » félicité, auroit tort de la négliger. Il périra, » le traître! & je pourrai dormir, en dépit du » tonnerre.

Un bruit terrible accompagné d'éclairs, annonce une troisiéme apparition. C'est un enfant couronné, tenant un arbre dans sa main... Il promet à Macbeth l'impunité de tous ses crimes, & la victoire sur tous ses ennemis, *jusqu'au moment où la forêt de Birnam ira se joindre à la montagne de Dunsinane.*

Macbeth est transporté de joie, à cause de l'impossibilité apparente d'un pareil évenement. Il ne désire plus que de sçavoir, si en effet la postérité de Banquo doit regner un jour en Ecosse... Les Sorcieres le prient de se contenter de ce qu'il a entendu, & de n'en pas demander davantage: La fatale chaudiere disparoît même tout à coup... Mais le Roi insiste, en maudissant les Sorcieres, si elles refusent de satisfaire sa curiosité sur ce dernier objet. On entend alors un bruit souterrain, & des fanfares de hautbois. Les Sorcieres chantent toutes ensemble à trois reprises; *qu'il voye!...*

Sans la redouter, servons sa fureur:
Qui prétend trop voir, voit souvent sa peine;
Venez, paroissez, déchirez son cœur;
Et disparoissez comme une ombre vaine!

Huit Rois paroissent à la file l'un de l'autre, & traversent le Théâtre. L'ombre de Banquo qui ferme la marche, tient un verre qu'il porte aux yeux de Macbeth.

La fureur du Tyran augmente par degré, à mesure qu'il voit passer tous ces Monarques. Elle dégenere en rage, lorsqu'il apperçoit encore une longue suite de Rois, dans le verre que Banquo lui présente... * Il tombe enfin dans une espece de létargie.

Les Sorcieres font jouer une symphonie, & dansent autour de lui pour le réveiller; ensuite tout disparoît. Le Roi qui se trouve seul, se sauve avec horreur de ce lieu funeste. Il rencontre Lenox à qui il demande, s'il n'a rien vû? Lenox après l'avoir assuré que non, lui apprend que Macduf s'est sauvé en Angleterre. Macbeth se reproche à lui-méme de n'avoir pas fait périr ce Seigneur dès le premier soupçon qu'il a conçu contre lui Il se propose de suivre à l'avenir tous les premiers mouvemens de son cœur, & de n'épargner personne. Il veut surprendre le Château de Fife, appartenant à Macduf, & faire passer toute sa famille au fil de l'épée.

---

* *Shakespeare* (dit M. Theobald) *a trouvé le moyen de faire ici sa cour d'autant plus ingénieusement au Roi Jacques Premier (qui venoit de réunir sur sa tête les deux Couronnes d'Angleterre & d'Ecosse) que la Maison de Stuard prétend descendre en ligne directe de Banquo.*

SCENE III.

Le Théâtre représente le Château de Macduf.

LAdy Macduf paroît avec ſon fils. Elle ſe plaint, à Roſſe, de ce que ſon mari l'a abandonnée, ainſi que ſa famille, à la merci du Tyran. Roſſe tâche d'excuſer ſon parent, dont la fuite étoit néceſſaire, & de conſoler ſon épouſe. Il dit à Lady Macduf de prendre des précautions contre la fureur de Macbeth, à laquelle il s'expoſe lui-même, par l'avis qu'il eſt venu lui donner, & il prend congé d'elle.

Lady Macduf s'amuſe à dialoguer avec ſon fils, qui eſt un enfant, & à ſe plaindre de la fuite de ſon mari.

Un Meſſager vient l'avertir, à la hâte, de ſonger à ſa ſureté, & à celle des ſiens. Elle eſt ſaiſie d'effroi, & ne ſçait quel parti prendre. Les Satellites de Macbeth arrivent. Ils tuent le fils, & la mere ſe ſauve.



SCENE IV.

Le Théâtre représente le Palais du Roi d'Angleterre.

MALCOLME, MACDUF.

MALCOLME.

NON Macduf, si tu veux partager mes douleurs,
Cherchons l'obscurité : c'est l'azile des pleurs!

MACDUF.

Cherchons plutôt, *Seigneur*, à sauver la patrie,
Votre ame, par ses maux, n'est que trop attendrie :
Mais ce n'est point des pleurs qui peuvent la guérir;
Il faut du sang, il faut la vanger, ou périr!
Ah, si vous connoissiez quel est l'état horrible!....

MALCOLME.

S'il m'étoit inconnu, j'y serois moins sensible.
N'augmente point ma peine, en doutant de mon cœur!
Peut-être que bientôt... Mais, cet usurpateur,

Ce

Ce tyran, dont le nom fait frémir la nature
Offrit jadis aux yeux la vertu la plus pure?
Ne l'as-tu point servi? Ne m'a-t-il point trompé?
Que t'a-t-il fait?... D'où vient, qu'à sa perte occupé,
Tu quittes aujourd'hui tes enfans & ta femme,
Tes honneurs, & tes biens?... Viens-tu sonder mon ame?...
Jadis il fut des Dieux que le sang honoroit!...
Et Macbeth...

MACDUF.

Juste Ciel! quoi Malcolme croiroit?...

MALCOLME.

Non; j'ai peine à penser que Macduf soit un traître:
Mais on craint le Sujet, quand on craint tout du Maître;
Souvent, de la vertu, le crime prend la voix;
Et l'ennemi du Ciel, fut un Ange autrefois!

MACDUF.

Ah, ce fatal soupçon détruit mon espérance!

MALCOLME.

Ton Etat & le mien, fondent ma défiance.
Je n'ai rien à donner! tu tiens tout de ton Roi;

Quel seroit ton espoir, en t'attachant à moi ?
L'excès de la vertu, la rend souvent suspecte ;
Et je le crains toujours quoique je le respecte.

MACDUF.

Triste Ecosse, gémis, n'attens plus de vangeurs,
Puisqu'on est crû perfide en plaignant tes malheurs ! . . .
Adieu, Prince ; j'excuse un soupçon qui m'offense :
C'est ainsi que Macduf prouve son innocence.
Si vous étiez heureux . . . si vous n'étiez mon Roi ? . . .

MALCOLME.

Arrête : je rougis, de soupçonner ta foi :
Quiconque a du courage, est rarement perfide ;
Et ton Prince applaudit au transport qui te guide :
Il eût déja fait plus, s'il le partageoit moins !
Il aime son pays ces pleurs t'en sont témoins !
Rien n'auroit arrêté son couroux légitime,
Et dès long-tems Macbeth eût été sa victime :
L'Angleterre à mes vœux, joignoit dix mille bras . . . .
Mais, pourquoi de leur joug affranchir mes Etats ?

Pourquoi chasser du Trône un tyran qu'on abhorre,
Pour y placer un Roi plus détestable encore,

MACDUF.

Qu'entends-je?... Quel est-il?

MALCOLME.

Tu le vois.

MACDUF.

Juste Ciel!...

MALCOLME.

Oui, des humains, en moi, vois le plus criminel! *
Pour prix de ta vertu, lis enfin dans une ame,
Que n'échauffa jamais une innocente flâme?
Qui du crime, en naissant, a succé le poison,
Docile à l'imposture, & sourde à la raison;
Que blesse l'équité, que l'injustice flate,
Insensible aux remords, avec plaisir ingrate;
Sanguinaire par goût, bravant l'iniquité,
Et dans le crime seul cherchant la volupté:
Tel est Malcolme!

** Cette conférence de Malcolme avec Macduf, est tirée des anciennes Chroniques d'Ecosse. Shakespeare n'y a presque rien changé. J'ai été forcé de l'abréger beaucoup, & d'y faire des changemens dans les détails, écueils toujours funestes aux Traducteurs.*

MACDUF.

Ciel !

MALCOLME.

Si depuis mon enfance,
L'Ecosse des vertus vit en moi l'apparence,
C'est un crime de plus ; & ce voile trompeur,
De mon ame, ses yeux, déroboit la noirceur :
J'attendois, que la mort d'un trop vertueux pere,
Ouvrît à mes forfaits une libre carriere !

MACDUF.

Quoi, Seigneur, se peut-il ?... Mais non ; n'espérez pas
Que je soupçonne en vous des sentimens si bas !...
J'ignore vos desseins ; mais quels qu'ils puissent être,
Dans le fils de mon Roi, je vois toujours mon maître ;
Et, détournant les yeux de cet affreux portrait,
Mon cœur, en gémissant, n'est pas moins son sujet !
Oui, vous pourriez encor vous peindre plus coupable,
Seigneur, sans m'interdire un espoir favorable :

Qui connoît ses défauts, n'est jamais sans vertus;
Mais vous les avouez, & je ne les crains plus!
Venez, Prince! venez, l'Ecosse vous appelle:
Ma voix, de sa douleur, est l'organe fidelle.
Qui peut vanger un pere, & rendre un peuple heureux,
Aux yeux de l'univers est assez vertueux.

MALCOLME.

Tu me flattes, Macduf! & toi-même peut-être?
Pour la derniere fois, apprens à me connoître.
Mon cœur, à ses remords, n'a rien à reprocher:
Si je pouvois rougir, je sçaurois me cacher;
Ma voix, du repentir, ignore le langage.
Animé par la haine, ou guidé par la rage,
Fléau de l'innocence, & de l'humanité,
Je céde à mon penchant, & j'en fais vanité.
Si Macbeth m'égaloit, si de meurtres avide,
Son cœur, comme le mien, respiroit l'homicide;
S'il étonnoit mes yeux, par de nouveaux forfaits:
Alors, moins pénétré des maux de ses sujets,
Qu'envieux de son sort, & jaloux de sa gloire,
J'irois à ce tyran disputer la victoire;

Et Malcolme vainqueur, ne ſe croiroit heureux,
Qu'après s'être rendu cent fois plus odieux !

MACDUF.

Malheureuſe patrie !... Ah, Seigneur !...

MALCOLME.

Si ton zéle,
Croit que Malcolme encor ſoit un Roi digne d'elle,
Tu peux parler, Macduf ?... Mais, d'où naît ton effroi ?
Dans le fils de Duncan, ne vois-tu plus ton Roi ?

MACDUF.

Qui ?... Toi, barbare ?... Ciel !

MALCOLME.

Acheve, oſe pourſuivre :
Suis-je indigne du trône ?

MACDUF.

Et même encor de vivre !...
Si ton nom, ſi ton ſang ne retenoit ma main ?..

MALCOLME.

C'eſt où je t'attendois.... Viens, je t'ouvre mon ſein !
Reſpectable ſujet d'un trop malheureux maître,

Pardonne ſi mon cœur a pû te méconnoître
Pardonne à mes ſoupçons : je voulois t'é-
prouver...
Je cherchois un ami : je viens de le trouver !

Malcolme aſſure Macduf de toute ſa confiance. Il n'a oſé la lui donner qu'après cette épreuve, parce que Macbeth lui a déja envoyé pluſieurs Emiſſaires, qui ont tenté de l'attirer hors de l'Angleterre, pour le livrer au pouvoir du tyran. Le jeune Prince déteſte l'idée même des crimes, & des ſentimens qu'il s'eſt imputés : c'eſt le premier menſonge qu'il ſe ſoit jamais permis ; mais il a cru pouvoir faire ce ſacrifice, au ſoin de ſa ſûreté. Il apprend enfin à Macduf, que le Roi d'Angleterre lui donne dix mille hommes, ſous les ordres du vieux Seyward, pour aller combattre l'uſurpateur ... Macduf eſt ſi ſurpris de tout ce qu'il veint d'entendre, qu'il a peine à ſe remettre de ſon trouble.



SCENE V.

Les mêmes Acteurs. UN MEDECIN.

LE Médecin leur apprend, que le ſaint Roi Edouard va ſortir, & que la porte du Palais eſt environnée de malades qui n'eſperent d'autre guériſon de leurs maux, que de l'attouchement miraculeux de ce pieux Monarque. Cette nouvelle étonne Macduf. Malcolme lui fait le détail d'une maladie épidémique qui ravageoit alors l'Angleterre, & contre laquelle tous les ſecours humains étoient infructueux. Les ſeules prieres du Roi Edouard en ont arrêté les progrès, & le peuple court en foule au devant de ce Monarque, qui les guérit ſur le champ.

SCENE VI.

MALCOLME, MACDUF, ROSSE.

CE dernier arrive d'Ecoſſe. Il fait un tableau touchant des calamités de ce Royaume, & des cruautés de Macbeth. Macduf demande avec empreſſement des nouvelles de ſon épouſe & de ſes enfans. Roſſe cherche à éluder cette queſtion, en les preſſant de partir pour l'Ecoſſe, où tout juſqu'aux femmes

mêmes, eſt prêt à prendre les armes contre l'uſurpateur. Macduf inſiſte, & veut être inſtruit du ſort de ſa famille. Il apprend enfin que ſon Château a été ſurpris, & que ſa femme & ſes enfans ont été inhumainement maſſacrés. Macduf eſt pénétré d'horreur, & n'a pas la force de ſe plaindre. . Malcolme tente de le conſoler ... » Hélas, (répond Macduf) » vous n'avez point d'enfans !...

Macduf, après avoir laiſſé échapper les regrets les plus tendres ne ſonge plus qu'à la vangeance. Il jure la mort du tyran ... » Allons trouver le Roi Edouard (dit Malcolme,) notre armée eſt prête ; partons, &c.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

UN MEDECIN, UNE SUIVANTE DE LA REINE.

LA Suivante apprend au Médecin de la Reine qui eſt malade, que cette Princeſſe ſe léve toutes les nuits depuis que Macbeth eſt parti pour l'Armée; qu'elle s'habille, qu'elle paſſe dans ſon cabinet où elle écrit & cachette des lettres, le tout ſans jamais s'éveiller. Le Médecin étonné interroge la Suivante, & lui demande ſi toutes ces démarches de la Reine ne ſont accompagnées d'aucuns diſcours .... Dans ce moment la Reine paroît en deshabillé, avec un flambeau à la main, & endormie. Son agitation eſt extrême: il ſemble, par ſes geſtes, qu'elle ſe lave les mains; & la Suivante apprend au Médecin que c'eſt l'occupation ordinaire de la malade pendant ſon ſommeil. La Reine parle, & le déſordre de ſes diſcours prouve celui qui régne dans ſon ame. Ce ſont des regrets, des remords & des reproches à ſon mari d'être trop effrayé des ſuites d'un crime inconnu. Elle en

dit bien-tôt assez, pour instruire le Médecin, & la Suivante, de tout ce qu'elle croit n'être connu que de Macbeth, & d'elle-même ; & après quelques soupirs mêlés de larmes, elle retourne dans son appartement. Le Médecin épouvanté recommande à la Suivante, de ne pas perdre sa Maîtresse de vue. Il fait de profondes réflexions sur une pareille maladie, dont il avoue que la guérison est au dessus de sa capacité. Il congédie la Suivante, en l'exhortant à la discrétion ; & il sort en se la recommandant à lui-même.

SCENE II.

Le Théatre représente un Camp, & une Forêt dans l'éloignement.

MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, SOLDATS, &c.

CEs Seigneurs apprennent au Spectateur, par leur conversation, que c'est l'armée Angloise commandée par Malcolme, Seyward, & Macduf, dont on apperçoit le Camp, au bord de la Forêt de Birnam. Ils ont abandonné le parti du Tyran, pour aller offrir leur bras à Malcome, qu'ils regardent comme leur seul légitime Souverain : tandis que Macbeth, abandonné & furieux, vient de se ren-

fermer dans la ville de Dunsinane, qu'il fait fortifier. Lenox les invite à ne pas perdre de tems, & à marcher au plutôt vers l'armée de Malcolme.

SCENE III.

Le Théâtre représente la Ville de Dunsinane.

MACBETH; UN MEDECIN: *Plusieurs Courtisans & Messagers.*

MAcbeth, transporté de rage, ne veut plus entendre les rapports qu'on vient lui faire, de la défection des Seigneurs Ecossois. Son cœur est inaccessible à la crainte, à moins qu'on ne vienne lui dire que la forêt de Birnam s'avance vers Dunsinane. » Et quand je verrois » ce prodige (ajoute-t-il) qu'aurois-je à crain- » dre encore ?

Qui ? Malcolme ? Un enfant troubleroit-il mon ame ?
Et fut-il un héros, n'est-il pas né de femme ?
Lâches Thanes, fuyez, trahissez votre Roi :
Seul contre tous, Macbeth ne connoît point l'effroi !

Le tyran s'emporte contre un nouveau Messager, qui lui apprend que les Anglois s'avancent, au nombre de dix mille hommes; & il le chasse. Cependant son intrépidité diminue, & fait place à quelques mouvemens de terreur.

Je cache en vain les maux dont mon ame est atteinte;
Macbeth a trop vécu, dès qu'il connoît la crainte!...
Qu'on appelle Seyton... Dans le crime endormi,
J'étois un Roi puissant! je n'ai pas un ami!
Un mortel vertueux, du moins dans sa vieillesse,
D'une épouse, d'un fils, éprouve la tendresse:
L'honneur, qui le guida, le rend cher à leurs yeux;
S'il vécut sans éclat, du moins il meurt heureux!
Mais moi, funeste objet d'une horreur légitime,
Je lis dans tous les yeux, & la haine, & mon crime!

Seyton entre. Macbeth lui demande, si tout ce qu'on lui a dit de l'armée Angloise est véritable. Dès que Seyton lui a dit qu'oui, Macbeth demande son armure. Il ordonne aux Officiers de rassembler la Cavalerie, de faire

des courſes dans le pays, & de pendre tous ceux qui paroîtront effrayés, ou ſuſpects.

Il interroge enſuite le Médecin, ſur la maladie de la Reine. Le Médecin lui dit, qu'elle eſt plus malade d'eſprit que de corps... » N'as-tu » pas quelque antidote (répond Macbeth) qui » puiſſe purger l'imagination des idées noi- » res qui l'offuſquent, & qui accablent le » cœur par des ſouvenirs dont il gémit ? ... » Le malade, en ce cas, doit ſe guérir lui-même (dit le Médecin.)

Macbeth l'inſulte. Il ſe fait armer, en continuant la converſation avec le Médecin, & en donnant des marques du trouble de ſon eſprit.

SCENE IV.

Le Théâtre repréſente la Forêt de Byrnam.

MALCOLME, SEYWARD, MACDUF, Le jeune SEYWARD, MENTETH, CATHENSS, ANGUS, SOLDATS.

L'Armée paſſe au travers de la forêt. Malcolme ordonne aux ſoldats de couper chacun une branche d'arbre, & de la porter devant eux. » Cela cachera (dit-il) notre petit

» nombre aux ennemis, & mettra les eſpions » en défaut. Seyward dit, que l'uſurpateur s'eſt » déterminé à ſoutenir le ſiége de Dunſinane. » Il a raiſon (répond Malcolme :) s'il avoit » voulu combattre en plaine, il auroit riſqué » d'être abandonné par ſes troupes, qui ne lui » obéiſſent que par force. » Macduf dit, qu'il faut laiſſer l'événement au ſort, en mettant en uſage tout ce que l'Art militaire peut ſuggérer pour le rendre heureux. L'armée traverſe le Théâtre, & marche à Dunſinane.

SCENE V.

Le Théâtre repréſente la Ville de Dunſinane.

MACBETH, SEYTON, SOLDATS, *Tambours, & Trompettes.*

MAcbeth fait planter ſon étendart ſur la muraille. Il a confiance dans la force de la Ville, & du Château. Il ſe propoſe de faire périr l'armée de Malcolme par la famine, puiſque la déſertion de ſes ſoldats le met hors d'état de livrer bataille.

On entend les cris de pluſieurs femmes. Seyton en eſt épouvanté. » J'ai vû le tems (dit » Macbeth) que j'étois auſſi timide que toi ; » mais mon ame s'eſt tellement endurcie, que » les idées les plus ſanglantes, & les viſions les

» plus terribles, ne peuvent l'ébranler !...
» Qu'on ſçache, cependant la cauſe de ces
» cris.

On lui annonce que la Reine vient de mourir. Macbeth dit, qu'elle auroit dû attendre pour mourir qu'on eût le loiſir de la regretter. Il moraliſe ſur la vie humaine, qu'il compare à un flambeau peu durable, à une ombre ambulante; & enfin à un pauvre Comédien, qui après s'être enorgueilli pendant quelques heures ſur le Théâtre (charmé de la richeſſe de ſes habits) eſt abandonné de tout le monde, dès qu'il n'a plus rien à dire, &c.

Un Meſſager lui apprend, en tremblant, qu'il croit voit la forêt de Birnam s'approcher de la Ville. Macbeth l'accuſe d'impoſture, & le maltraite. Le Meſſager inſiſte, & dit au Roi, qu'il peut ſe convaincre par ſes propres yeux de la réalité de ce prodige.

Macbeth jure qu'il le fera pendre, s'il lui en impoſe. Il eſt pourtant frappé de cette nouvelle, & il craint que l'oracle des Sorcieres ne renferme quelque ſens caché qu'il ne peut pénétrer.. Il ordonne qu'on prenne les armes, & qu'on ſorte de la Ville. » Si ce que je crains
» eſt vrai (dit il) il n'eſt point queſtion de
» fuir, & encore moins de reſter dans la Ville.

La clarté du ſoleil commence à me déplaire,
Il offuſque mes yeux du feu de ſa lumiere;
Et content de mon ſort, je mourrois ſans effroi,
Si la Terre, & les Cieux, périſſoient avec moi!

Il fait ſonner l'allarme dans la Ville, & il ſort déſeſpéré.

SCENE VI.

On voit l'Armée Angloiſe devant la Ville de Dunſinane.

MALCOLME, SEYWARD, MACDUF, *& des Soldats portant de branches d'arbres.*

MAlcolme fait faire alte, & ordonne à ſes Soldats de ſe montrer à découvert. Il charge Seyward & ſon fils de la premiere attaque, en ſe réſervant d'agir ailleurs avec Macduf. Seyward part, en encourageant ſes Troupes, qui le ſuivent avec ardeur. Malcolme & Macduf ſortent de l'autre côté, en criant, *que la trompette ſonne, que le tambour ſe faſſe entendre; & que ces bruyans fouriers de la mort portent l'effroi dans l'ame de nos ennemis!*

On entend un grand bruit de guerre. Macbeth paroît ſeul. » Je voudrois fuir en vain » (dit il) je me ſens arrêté ici, comme un » ours attaché à un poteau, qu'on fait com» battre malgré lui!... Où eſt celui, qui n'eſt » point né de femme? qu'il vienne; c'eſt lui » ſeul que je crains!

LE JEUNE SEYWARD, *entre.*

Quel est ton nom?

MACBETH.

Il te feroit frémir.

LE JEUNE SEYWARD.

Non, dût l'Enfer n'en point avoir de plus formidable, parle?

MACBETH.

Tu vois Macbeth.

LE JEUNE SEYWARD.

Ciel!.. En effet, l'Enfer n'eut jamais de nom plus odieux!

MACBETH.

Ni de plus redoutable pour toi.

LE JEUNE SEYWARD.

Tu vas voir le contraire, Tyran! la preuve en est dans mon épée.

Ils combattent. Macbeth est vainqueur.

» Tu étois né de femme (dit-il) & tes pa-
» reils ne peuvent rien sur moi. Il sort.

MACDUF *entre.*

Quel bruit viens-je d'entendre? Est-ce toi, Macbeth? parois tyran! pour appaiser les manes irritées de mes enfans & de ma femme, c'est de ma main qu'il faut que tu périsses! Mon bras dédaigne de se souiller dans le sang des malheureux soldats que tu forces de

te suivre. C'est toi seul que je cherche : ton sang détestable doit seul rougir aujourd'hui mon épée ! Tu devrois être ici ?... Le bruit que j'ai entendu sembloit t'annoncer . . . Fortune, fais que je le trouve ! c'est l'unique faveur, que Macduf te demande !

Il sort. Malcolme & Seyward paroissent. Le Château est rendu. Tout est contre l'usurpateur. La bataille est presque gagnée. Les soldats de Macbeth ont épargne Malcolme dans le combat. Seyward invite ce Prince à entrer dans le Château.

SCENE VII.

MACBETH, MACDUF.

MACBETH.

Puisque tout est perdu, qu'ai-je besoin de jouer ici le Héros Romain ? Vivons plutôt, pour immoler encore quelques ennemis dignes de ma fureur.

MACDUF.

Viens, monstre ! Je t'en offre un.

MACBETH.

Tu es le ſeul que j'aie évité de rencontrer ... Va-t-en ? Mon ame n'eſt déja que trop ſurchargée du ſang des tiens !

MACDUF.

Je ſuis muet pour toi. Ce glaive ſeul doit te répondre, exécrable homicide ! défens-toi ... *

MACBETH.

Tu vois que tes coups ſont perdus ? Ceſſe malheureux : Ne me forces point à te tuer. Je ſuis auſſi invulnérable que l'air ; & nul mortel, né de femme, ne peut avec ſuccès attenter à ma vie.

MACDUF.

Qu'entends-je ?... Eh bien, le charme ceſſe, tu vas périr ! Macduf n'eſt point né de femme. C'eſt par violence qu'il fut tiré du ſein de ſa mere : elle étoit morte.

MACBETH.

Ah, périſſe la langue, qui m'a déçû ! malheur à ceux, qui ajouteront foi à ces oracles perfides ! ils ſont vrais pour l'oreille, & faux pour notre eſpoir ! non, c'en eſt fait ; je ne combattrai point contre toi.

* Ils ſe battent.

MACDUF.

Rends-toi donc, ſcélérat ! vis, pour être montré au peuple comme un animal féroce; & qu'on liſe ſur la porte de ton cachot, *c'eſt ici qu'on voit le Tyran* !

MACBETH.

Ce ſupplice eſt pour moi plus affreux que la mort. Non : Quoique j'aie vû marcher la forêt de Birnam, quoique tu prétendes n'être pas né de femme, mon courage ſubſiſte encore !.. Viens, Macduf : oſe m'attaquer. Que celui des deux qui demandera grace, ſoit indigne de l'obtenir. *

* Ils ſortent en combattant.



SCENE VIII. & derniere.

On entend battre la retraite. Un instant après, Malcolme, Seyward, Rosse, & plusieurs Thanes arrivent au bruit des fanfarres.

MAlcolme a remporté une victoire complette. Il est cependant inquiet de ne pas voir Macduf, ni le jeune Seyward. Rosse leur apprend que ce dernier a été tué. Le vieux Seyward reçoit cette nouvelle en héros. Il demande seulement en quel endroit du corps son fils a été blessé; & dès qu'il sçait que c'est au front: » eussai-je cent fils (dit-il) s'ils périssoient » ainsi, leur mort me seroit chére !

Macduf arrive avec la tête de Macbeth à la main. Il salue Malcolme, en qualité de Roi d'Ecosse. Tous les Seigneurs en font de même, au bruit des tambours & des trompettes. Malcolme les remercie. Il change le nom de Thane, en celui de Comte. Il ordonne que tous les exilés soient rappellés, que les prisons soient ouvertes, & que tous les maux qu'a fait le Tyran soient réparés. Il invite enfin tous les Seigneurs à venir à Scone pour son couronnement.

Fin du Tome second.





